Philipon de la Madelaine, L.

91
Manuels
épistolaires
18
SHRS

MODELES DE LETTRES *SUR* DIFFÉRENTS SUJETS.

A LYON,

Chez PIERRE BRUYSET PONTHUS, Libraire, grande rue Merciere, à la Croix d'or.

M. DCC. LXI.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

A MONSIEUR
LE COMTE DE***.

JE trouve dans vous, Monſieur, tout ce qu'un Auteur peut chercher dans ceux à qui il offre ſes ouvrages, un nom bien connu, des ayeux diſtingués, des qualités perſonnelles, &, ce qu'il n'y rencontre pas toujours, des mœurs affables, décentes & vertueuſes. Mais j'oublie tout cela, Monſieur, pour ſonger uni-

quement que vous ayez un cœur. Nous nous aimons : que ce mot dit de choſes pour quiconque eſt né ſenſible ! Vous avez l'hommage de mes ſentiments ; celui de mes talents vous étoit bien dû.

RÉFLEXIONS SUR LE STYLE *ÉPISTOLAIRE.*

C'Est dans la Nature qu'il faut chercher les principes de l'Art. A meſure qu'on s'en éloigne, les préceptes s'accumulent, les difficultés ſe multiplient, & rien ne ſe perfectionne. L'art d'écrire des Lettres, qui devroit être auſſi ſimple que l'art de converſer, avec lequel il n'eſt qu'une même choſe, s'eſt trouvé aſſujetti à toutes les regles dont il a plu aux Grammairiens de ſurcharger l'éloquence.

Au lieu de cet amas de préceptes qui ſont ſi ſouvent des entraves pour l'homme de goût, & qui ne ſont gueres que des échaſſes pour un eſprit ordinaire, (*a*) il auroit fallu ſe contenter de dire aux hommes : Que vos Lettres ſoient l'image de vos entretiens ; la naiſſance, le rang, l'amitié, & tous ces liens qui vous uniſſent, preſcrivent les mêmes regles aux uns & aux autres ; il faut écrire comme l'on parle. A ce précepte, ſi ſimple & ſi étendu, il n'eût fallu d'autres commentaires que quelques mo-

---

(*a*) Veut-on avoir une idée plus juſte encore de ce que je dis là ? voici un apologue rapporté par le Spectateur Anglois :

Une jeune taupe après avoir conſulté bien des Oculiſtes pour remedier à la foibleſſe de ſes yeux, fut enfin pourvue d'une paire de lunettes ; mais lorſqu'elle voulut s'en ſervir, ſa mere lui dit fort ſagement : que les lunettes pouvoient être de quelque ſecours aux hommes, mais qu'elles étoient inutiles à une taupe.

L'application eſt bien facile.

deles bien choiſis. On l'a dit, & rien n'eſt plus vrai, il y a plus à profiter dans quelques pages de *Ciceron*, par exemple, que dans toutes les Rhétoriques qui ont été faites depuis *Ariſtote.*

Ce plan, qui ſeroit celui de toutes les Grammaires, & de tous les ouvrages didactiques, ſi la fureur de parler beaucoup ne l'emportoit pas ſur la gloire de parler bien; ce plan, le plus propre à ſimplifier les choſes, j'ai tâché de le ſuivre dans ce Recueil. Je propoſe des modeles avoués de tous les gens de Lettres; & ſi je les fais précéder par quelques réflexions, qui naiſſent de la nature même de la choſe, c'eſt moins pour donner de nouveaux préceptes, que pour tâcher de ramener les anciens à une ſeule & grande re-

gle, qui ſoit comme la ſource de toutes les vues & de toutes les beautés particulieres.

Les Lettres ſont auſſi anciennes que l'écriture: je ſuis même perſuadé que cet art, le plus utile & le plus dangereux de tous, ne naquit que de la néceſſité où l'on ſe trouva de faire connoître ſes beſoins à un protecteur abſent, de l'envie de communiquer ſes penſées à un ami éloigné, & de la difficulté d'employer à ces uſages l'organe d'un autre homme. Tout cela, bien plus que le deſir de tranſmettre à la poſtérité des actions eſtimables, auxquelles la vanité n'attachoit pas encore des prétentions, fit ſouhaiter aux hommes de pouvoir confier leurs idées à des ſignes qui fiſſent ſur les yeux des impreſſions équivalentes à celles des ſons ſur les oreilles.

Quels furent ces premiers caracteres? Symboles, hiéroglyphes, ou quipos * même, ſi l'on veut; peu importe. Sans doute qu'ils ne reſſembloient en rien à ceux dont nous nous ſervons; mais leur uſage n'étoit pas différent.

* Voyez les Lettres Péruviennes.

Les Lettres étoient dès-lors, tout comme aujourd'hui, un ſupplément à la converſation, ou plutôt une converſation bien réelle entre des perſonnes abſentes, *abſentium mutuus ſermo.* Deſtinées à remplir les vuides que l'éloignement ne pouvoit manquer de laiſſer dans le commerce de la vie; faites pour nourrir, fortifier, ranimer même l'amitié, ce premier de tous les beſoins, on aima ſans doute à y retrouver ce ton aiſé & naturel qui fait le charme des entretiens.

Une Lettre n'eſt donc que

l'expreſſion ſimple & facile du ſentiment & de la penſée. Eſſayons de développer ce double caractere, tâchons de faire connoître les défauts oppoſés, & indiquons enſuite les ornements qui ſont propres de ce genre d'écrire.

Premiere qualité du ſtyle épiſtolaire.

Les Latins ont des termes qui expriment bien ce que je veux faire entendre par le mot de ſtyle ſimple, dans l'acception où je le prends ici : ils l'appellent : *Dicendi genus ſincerum, nativum, candidum.* C'eſt préciſément ce ton de la Nature, que tout le monde croit attraper, & que très-peu de gens peuvent ſaiſir, que le commentateur connoît ſi mal,

& que l'homme de goût ſent ſi vivement : c'eſt cette candeur, cette naïveté, que M. *Batteux* définit fort bien dans ſes *Principes de Littérature* *, & que *la Fontaine* définit encore mieux en la faiſant ſentir.

* Tome IV.

De grandes idées, des images nobles, des tours vifs & animés, des figures hardies, une élocution nombreuſe, c'eſt à cela qu'on reconnoît le genre ſublime ; des mots qui ſemblent s'être mis d'eux-mêmes à la place qu'ils occupent, des penſées qui prennent le coloris du ſentiment, des phraſes coupées ſans ſymmétrie, beaucoup de réſerve dans les figures, peu de hardieſſe dans les tours ; voilà le ſtyle ſimple.

Ne croyez pourtant pas que ce genre exclue toutes les beautés d'un ordre ſupérieur. Quelquefois on eſt ſublime dans une

conversation ; qui empêche qu'on ne le soit dans une Lettre ? On convient même que la simplicité est un des caracteres ineffaçables du beau. Par exemple, ne disoit-il pas une chose sublime, ce Fermier de Champagne, qui vouloit rompre son bail après deux ans *, apportant pour raison que depuis la mort de M. de Turenne, on ne pouvoit plus compter sur les terres de ce pays-là, ni recueillir en sûreté ? *Ce sont des choses simples & naturelles*, remarque Mme. de Sevigné, *qui font son éloge aussi magnifiquement que les Flechiers & les Mascarons.*

* Lettres de Me. de Sevigné à sa fille.

Dans le style relevé, les détails ne seroient pas à leur place. Il faut voir & peindre en grand, frapper l'imagination, & non pas l'arrêter sur des minuties. *Dans le style épistolaire*, dit M. l'Abbé

*d'Olivet *, tout détail a bonne grace ; & même, plus les détails ſont petits, plus ils ſont le partage d'une Lettre.* C'eſt qu'alors elle reſſemble plus parfaitement à une converſation, dont elle doit toujours être l'image.

* Lettre à M. de Valincourt.

Un Orateur qui ſe leve pour parler à une multitude aſſemblée, ne doit ſe permettre aucune négligence ; enchaîner l'imagination, ſurprendre l'eſprit, flatter l'amour propre, afin de pouvoir tout à ſon aiſe ſe jeter dans l'ame de ſes auditeurs, y allumer ou y éteindre à ſon gré le feu des paſſions ; tel eſt ſon deſſein : un mot pourroit le trahir, & diſſiper l'illuſion. Un particulier au contraire qui s'entretient avec un particulier, dit les choſes comme elles lui viennent ; c'eſt alors que la négligence a des

graces , qu'un terme hazardé paroît plus vif, qu'un mot rajeuni devient énergique, qu'un tour irrégulier pique & réveille : trop d'exactitude seroit d'un pédant ; & un sot est cent fois plus supportable.

Une marche décousue, le concours trop fréquent des voyelles, des *hiatus*, sont des défauts qui déparent un discours soutenu. Dans le style simple, dans un entretien familier, dans une Lettre, ils annoncent un homme qui cherche à rendre le sentiment, & non à le farder.

Je pourrois pousser plus loin ces applications ; mais il suffit d'indiquer les principes. Je ne connois point d'Ecrivain plus ennuyeux que celui qui ne laisse rien à faire à ses lecteurs.

Défauts relatifs à cette premiere qualité du ſtyle épiſtolaire.

Chaque genre a ſon génie particulier, qu'il faut bien ſaiſir; ſans cela ne vous flattez pas du ſuccès. *Balzac* entaſſa des mots ſonores, des périodes nombreuſes, des tours pompeux, & il s'aviſa de donner à cette bigarrure le nom de Lettres. Ce n'en étoit certainement pas; on s'en eſt apperçu, & perſonne ne lit aujourd'hui les Lettres de *Balzac*.

Ce défaut eſt celui de la plupart des jeunes gens. Ils ont la tête remplie des déclamations du college; on leur a fait connoître les beaux morceaux de *Ciceron* & de *Virgile*, & pour l'ordinaire il ne leur en eſt reſté qu'un amas informe d'idées giganteſques, & d'expreſſions ampou-

lées qu'ils retournent en cent manieres. Ils peuvent avoir de l'esprit, sans doute; c'est la Nature qui le donne: mais ils n'ont pas encore acquis ce qu'on ne tient que de la conversation & de la lecture; je veux dire ce goût, ce tact, ce sentiment qui décide le bon, & qui ramene les choses à ce ton de vérité & de précision, le premier fondement de toute beauté dans les Arts. Chez eux l'esprit est la dupe de l'imagination. Elle est à l'esprit ce que la sensibilité est au cœur: toutes les deux font faire bien des étourderies.

Voici ce que Madame de Maintenon répondit à un jeune Ecclésiastique pour qui elle s'intéressoit.

„ Je crois votre Lettre très-„ exacte, & dans toutes les re-„ gles de l'art de bien dire: mais

„ elle ne me paroît point con-
„ forme à celles du bon goût :
„ je l'aurois voulu plus ſimple.
„ Votre bon cœur eſt preſſé de
„ reconnoiſſance & d'amitié pour
„ moi ; je vous permets de le
„ dire, car je ſuis fort touchée
„ de ces ſentiments, & ce ſont
„ des vertus ; mais il falloit le
„ dire ſans chercher des termes
„ giganteſques, & des expreſ-
„ ſions plus propres à une décla-
„ mation qu'à une Lettre (*b*).

Il eſt un autre défaut où le peu d'uſage du monde fait tomber bien des gens, & qui n'eſt

---

(*b*) Il eſt des Lettres où l'on peut quelquefois s'élever avec la matiere que l'on traite. M. J. J. Rouſſeau, par ex. en écrivant à M. d'Alembert ſur les ſpectacles, dit des choſes très-éloquentes & très-relevées : mais on voit bien qu'il n'eſt pas ici queſtion de ces ſortes de Lettres qui ne ſont écrites que pour être imprimées, & que l'on nomme Lettres philoſophiques, quoique ſouvent elles le ſoient bien peu.

pas moins contraire à cette ſimplicité, que je ne ſaurois trop recommander ; c'eſt un ſtyle bas, c'eſt ce jargon hériſſé de mots impropres & groſſiers, ce ſont des phraſes triviales, ce ſont des proverbes relégués parmi le peuple, ce ſont ces tours proſcrits depuis ſi longtemps : *Je vous écris ces deux lignes*, &c. *Je prends la plume pour m'informer de l'état de votre ſanté*, &c. Les comédies de Moliere ſont écrites d'un ſtyle ſimple ; la plupart des farces de la Foire ſont du ſtyle le plus bas. Quel remede à ce défaut ? La fréquentation de la bonne compagnie : je ne ſache point de meilleure école pour ſe former au ſtyle épiſtolaire ; notre eſprit eſt ainſi fait, qu'il prend les impreſſions, & pour ainſi dire, la maniere de tout ce qui l'environne.

Un beau parleur n'eſt point

diffus dans ſes propos ; une Lettre ne doit donc pas l'être. Jamais nous n'avons vu feu M. *de Fontenelle*, par exemple, s'appeſantir ſur des détails, accumuler ſans choix les épithetes & les ſynonimes, prodiguer les répétitions, faire attendre la fin de ſes phraſes, ou les ſemer de parentheſes. L'ignorance ou le faux bel eſprit, ce qui eſt à peu près le même, n'ont jamais fini ; le goût ſait s'arrêter où il faut.

Cette derniere réflexion ne regarde pourtant pas toutes les Lettres indifféremment. Quand l'amitié, quand la confidence dirigent la plume, elles ont droit de tout dire ; ce n'eſt pas pour elles que les regles ſont faites : & voilà pourquoi je ne mets ici aucun modele de cette ſorte de Lettres. C'eſt au cœur ſeul à les dicter ; & il ne doit point

l'entreprendre, s'il ſent qu'il ait beſoin de conſulter un Maître pour ſavoir comment il doit s'exprimer.

Seconde qualité du ſtyle épiſtolaire.

Il ne paroît pas au premier coup d'œil que cette ſeconde qualité ajoute beaucoup à la premiere. Qu'on y réfléchiſſe ; les nuances qui forment la gradation ne ſont pas difficiles à appercevoir. Le ſtyle aiſé, c'eſt le ſentiment embelli par les graces, c'eſt l'agrément colorant la penſée ; c'eſt en un mot cette belle Nature, dont l'imitation fait tout le mérite de l'Art.

Le ſtyle ſimple dit les choſes, le ſtyle aiſé les peint. L'un eſt ordinairement un peu ſec, ſon uniformité fatigue à la lon-

gue : l'autre plait toujours, parce qu'il communique à tout une chaleur qui anime, qui vivifie, & que je ne puis mieux comparer qu'au ſang qui circule dans nos veines. Un Négociant écrit d'un ſtyle ſimple, l'homme du monde écrit d'un ſtyle aiſé.

Je crois que l'aiſance conſiſte dans cet air de liberté, dans cette marche dégagée qui exclut la timidité, l'embarras & la gêne, ſur-tout dans ce ton enjoué qui répand tant d'intérêt ſur la gazette de bagatelles que M^me^. *de Sevigné* envoyoit au fond de la Provence réguliérement deux fois par ſemaine.

Cet enjouement, qui eſt l'effet d'une certaine adreſſe à préſenter les objets par leur côté le plus gracieux ou le plus plai-

ſant ; de la fineſſe ou du groteſque des idées ; du choix, de la propriété, quelquefois même de la ſingularité des expreſſions ; de l'emploi des épithetes qui font image, de certains tours familiers ou burleſques : cet enjouement s'étend à toute ſorte de ſujets ; il embellit la morale, il adoucit le reproche, il rend la louange plus flatteuſe, il fait égayer juſqu'à la triſteſſe ; c'eſt le *Midas* de la Fable, qui change en or tout ce qu'il touche.

Je comparerois volontiers le ſtyle d'une Lettre à celui d'un apologue. La ſimplicité fait le fond de l'un & de l'autre : il faut que tout y reſpire cette molleſſe qui ſe plie à tout, & cette aiſance qui emporte rapidement le lecteur du commencement à la fin. Le riant, le

plaiſant, le familier doivent en faire tout l'ornement ; on n'y veut rien qui annonce le travail ; le premier ſoin de l'Art doit être de s'y cacher.

Ces choſes paroiſſent d'abord toutes ſimples. Remarquez cependant que nous comptons quelques excellents Poëtes, que nous avons eu pluſieurs hommes éloquents, tandis que de tous ceux qui ſe ſont mêlés d'écrire des fables, *la Fontaine* eſt le ſeul Fabuliſte ; & que parmi le grand nombre de gens qui ont écrit des Lettres, M^me^. *de Sevigné* eſt preſque le ſeul modele que l'on puiſſe citer.

Il eſt étonnant qu'il faille tant recommander aux hommes qui cultivent les Arts, cette belle ſimplicité à laquelle tout devroit les ramener. La raiſon en eſt, je crois, qu'ils étudient trop les

livres & les regles, & qu'ils ne consultent pas assez les seuls livres, sans lesquels les autres ne sont rien, & qui seuls pourroient tenir lieu de tous, les Hommes & la Nature. On voit aussi quelquefois avec surprise que ceux qui savent le plus comment il faut bien faire, ne sont pas toujours ceux qui font le mieux; qu'ils donnent de bonnes leçons, & qu'ils sont de très-mauvais modeles: c'est qu'il ne faut que du goût pour entrevoir la perfection, & qu'il faut du génie pour y atteindre.

Défauts relatifs à cette seconde qualité du style épistolaire.

On a fait un ouvrage des bienséances oratoires; si l'on vouloit tout dire, l'on en se-

roit un fort gros des bienſéances épiſtolaires. Il faudroit d'abord bien inſiſter ſur ces égards auxquels l'envie d'être plaiſant & enjoué fait que l'on manque ſi ſouvent. Autour de nous ils tracent un cercle bien étroit : il eſt également aiſé & dangereux d'en ſortir. Le ſtyle devient trop familier, & l'on révolte pour avoir trop cherché à plaire. Il eſt ſurtout très-facile d'indiſpoſer les Grands. Accoutumés qu'ils ſont à repréſenter, enivrés de louanges & pleins d'eux-mêmes, ils ſe formaliſent du moindre terme qui ne leur paroît pas aſſez reſpectueux. Ils ne veulent pour la plupart que des flatteurs ou des eſclaves, preſque jamais des amis. Je le dis donc à tout le monde, je le répete principalement aux gens de Lettres : Lors même qu'ils vous accablent d'a-

mitiés & de careſſes, *repouſſez-les ſans ceſſé avec le reſpect (a).*

La plaiſanterie eſt un autre chapitre qui ne demande pas moins de prudence & de réſerve. Dans un entretien familier, on conſulte au moins les viſages, & l'on y étudie cet *à propos* ſi difficile à ſaiſir, ſans lequel un bon mot n'eſt ordinairement qu'une ſottiſe. Une Lettre n'a pas le même avantage (*b*). La plaiſanterie d'ailleurs porte preſque toujours avec elle un ſoupçon de méchanceté. Egayez-vous tant qu'il vous plaira aux

(*a*) Voyez l'Eſſai ſur les gens de Lettres par M. d'Alembert.

On ſait ce que dit un jour M. de Fontenelle à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe : *Ne nous encanaillons pas avec ces grands Seigneurs.*

(b) *Quand on eſt ſi loin, on ne fait quaſi rien, on ne dit quaſi rien qui ne ſoit hors de ſa place, on pleure quand il faut rire, on rit quand on doit pleurer.* Mme. de Sevigné.

dépens de quelque aventure qui ne ſera ni impie ni ſcandaleuſe, racontez les bons mots des autres; mais ne vous livrez à votre penchant pour la raillerie que vis-à-vis de votre ami: c'eſt la ſeule perſonne à qui vous puiſſiez tout dire.

Je ne finirai pas cet article ſans indiquer un autre défaut bien commun, parce que le faux goût & la vanité le ſont beaucoup. Je parle de cette fureur de montrer de l'eſprit, qui n'eſt jamais plus à la mode, que lorſque le bon eſprit eſt plus rare. De là, par ex. dans les Lettres, tant de pointes froides, de fades équivoques, de bons mots ſans graces & ſans ſel, & tout cet amas de brillantes bagatelles que le peuple admire ſottement, & dont le connoiſſeur ſe raille avec tant

de raiſon. De là encore ces penſées recherchées, ces expreſſions ſingulieres, ces tours alambiqués, ce ſtyle guindé, cette marche contrainte & embarraſſée, toutes choſes qui ne ſauroient s'allier avec cette noble ſimplicité, cette molle aiſance, caractere inconteſtable du ſtyle épiſtolaire, puiſque c'eſt celui de la Nature & du ſentiment.

Il eſt difficile de parler de l'abus de l'eſprit, ſans ſonger tout de ſuite à *Voiture*. On croit communément qu'il en avoit trop; je penſe au contraire qu'il n'en avoit pas aſſez, par la raiſon que c'eſt abuſer des termes, que de donner le nom de la choſe à ce qui n'en a que l'apparence, & qu'il faut bien ſe garder d'appeller or ce qui n'eſt que du clinquant. L'eſprit s'exprime avec fineſſe, *Voiture* ne

fait

fait preſque jamais que des pointes. L'eſprit tourne délicatement une penſée ; *Voiture* joue ſur des mots. L'eſprit ne fait qu'effleurer un ſujet ; *Voiture* s'appeſantit ſur une idée, & la tortille en cent manieres. L'eſprit fait penſer plus de choſes qu'il n'en dit ; *Voiture* fait préciſément tout le contraire. Je dis vrai : ſes Lettres ſont entre les mains de tout le monde, on peut les conſulter. L'on y verra par-tout un homme qui court ſans ceſſe après l'eſprit, & qui ne trouve jamais le naturel.

Des ornements du ſtyle épiſtolaire.

Ce qui ne doit être orné que juſqu'à un certain point, dit M. *de Fontenelle*, eſt ce qui coûte

le plus à embellir. Une Lettre eſt préciſément dans ce cas-là. Trop peu d'ornements y répand un certain air de négligence qui deſſeche le ſentiment ; trop de parure le fait diſparoître. Tout ce qu'on peut dire en général, c'eſt que rien ne releve plus ce genre d'ouvrage, que ces jolies bagatelles, ces ſaillies ingénieuſes, qu'on accueille avec tranſport dans un entretien familier. C'eſt tantôt une comparaiſon pleine de fineſſe, tantôt une alluſion heureuſe; là quelques épithetes raſſemblées avec grace, ici une citation placée à propos; d'autres fois c'eſt un contraſte frappant & nouveau, une ſuſpenſion badine, quelquefois même une pointe, un jeu de mots ; pourvu qu'il n'ait pas cet air de prétention à l'eſprit, qui ne peut manquer de dé-

plaire : donnons quelques exemples.

1°. Une comparaiſon nous fait toujours plaiſir ; mais il faut qu'elle ne ſoit point trop tirée, & que l'on puiſſe facilement ſaiſir entre deux objets différents, cette unité, ce rapport, qui en fait tout le mérite.

La Fontaine compare deux chevres à deux grands Rois. Madame *de Sevigné*, en parlant d'une réconciliation qu'elle vient de ménager, dit joliment qu'elle a fermé le temple de *Janus*.

Vous avez bien de la bonté, Madame, de m'apprendre que j'ai écrit une piece d'éloquence à Mme. *de la Sabliere :* en vérité je n'en ſavois rien : voici juſtement la fable du lievre qui fit peur aux grenouilles. L'Abbé de Chaulieu.

2°. Une petite anecdote rapportée à propos, fait souvent un effet merveilleux.

Lettre de Me. de Sevigné.

On contoit hier au soir à table qu'Arlequin l'autre jour à Paris portoit une grosse pierre sous son manteau : on lui demandoit ce qu'il vouloit faire de cette pierre ; il dit que c'étoit un échantillon d'une maison qu'il vouloit vendre. Cela me fit rire. Si vous croyiez, ma fille, que cette invention fût bonne pour vendre votre terre, vous pourrez vous en servir.

Lettre de M. de Voltaire à M. Palissot.

Il y avoit une vieille dévote très-acariâtre, qui disoit à sa voisine : je te casserai la tête avec la marmite. Qu'as-tu dans la marmite, dit la voisine ? Il y a un bon chapon gras ? Eh bien mangeons-le, répondit l'autre. Je conseille aux Encyclopédistes, & à vous tout le premier, & à moi, d'en faire autant.

3°. C'eſt le propre des épithetes mal choiſies de faire languir le diſcours, en affoibliſſant l'idée principale vers laquelle ſe porte d'abord l'attention du lecteur : mais ſous la plume d'un homme qui s'en ſert à propos, elles donnent au ſtyle une vivacité ſurprenante.

Je n'ai rien vu de ſi beau, de ſi bon, de ſi aimable, de ſi net, de ſi bien arrangé, de ſi éloquent, de ſi régulier, en un mot de ſi merveilleux, que votre Lettre. Lettre de Me. de Maintenon.

Voilà le vrai diſcours d'un petit glorieux, d'un petit ambitieux, d'un petit téméraire, d'un petit impétueux, d'un petit Maréchal de France. Lettre de Me. de Sevigné.

4°. Les citations fatiguent ſi elles ſont trop fréquentes. J'aime mieux Mme. *de Sevigné* qui

écrit à ſa fille, *je vous dirois un beau vers du Taſſe ſi je m'en ſouvenois*, qu'un pédant qui m'accable de grec & de latin. Du moins faut-il avoir ſoin d'ajouter un correctif, ſi l'on vient à citer trop ſouvent. M. *de Voltaire* finit ainſi une de ſes Lettres à M. *Broſſette*: *Voilà bien du latin que je vous cite; mais c'eſt avec des dévots comme vous que j'aime à réciter mon bréviaire.*

Il eſt inutile de remarquer qu'il faut que la Langue dont vous empruntez les expreſſions, ſoit connue de ceux à qui vous écrivez: on parle pour être entendu. Chez nous il n'eſt permis qu'aux Prédicateurs de citer du latin à des gens qui n'entendent que le françois.

5°. Le talent de ſaiſir les

contraſtes ſemble être particulier à M. *de Voltaire.* Avouons cependant qu'il y met un peu trop d'affectation. Cette figure, il eſt vrai, releve bien le ſtyle ; mais il me paroît qu'elle porte un peu trop l'empreinte de l'art, & que par conſéquent l'on ne doit l'employer qu'avec réſerve.

M. Tronchin m'a donné un grand plaiſir en m'apportant votre jolie épître; & voici ma triſte réponſe. Lettre à M. Deſmahis.

Votre comparaiſon ſur-tout eſt une choſe auſſi plaiſante qu'en aient dit les *Céſars* & les *Antoines* & les *Octaves*, vos dévanciers, gens à grandes actions & à bons mots. Lettre au Roi de Pruſſe.

Pendant que j'étois malade, Votre Majeſté a fait plus de belles actions que je n'ai eu d'accès de fievre. Au même.

6°. On s'apperçoit tous les jours dans la converſation du bon effet des ſuſpenſions. C'eſt une eſpece d'énigme qui exerce l'eſprit de ceux qui écoutent, & réunit ſur vous toute leur attention. La grande éloquence ſe ſert beaucoup de cette figure. Ce n'eſt que ſous le maſque du badinage qu'elle a droit de paroître dans une Lettre.

Lettre de Me. de Sevigné.

Devinez ce que c'eſt, mon enfant, que la choſe du monde qui vient le plus vîte, & qui s'en va le plus lentement; qui vous fait approcher le plus près de la convaleſcence, & qui vous en retire le plus loin; qui vous fait toucher l'état du monde le plus agréable, & qui vous empêche le plus d'en jouir; qui vous donne les plus belles eſpérances, & qui en éloigne le plus l'effet: ne ſauriez-vous le deviner? *je-*

tez-vous votre langue au chien? C'eſt un rhumatiſme.

Il y a aujourd'hui bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature deſtinée à vous aimer préférablement à toutes choſes : je prie votre imagination de n'aller ni à droite ni à gauche *; *cet homme-là, Sire, c'étoit moi-même.* La même.

* Vers de Marot.

7°. Je ne répete point ici ce que je diſois tout à l'heure au ſujet des pointes & des jeux de mots. Mme. *de Sevigné* s'en eſt permis quelquefois ; mais remarquez bien que c'eſt ſeulement dans des Lettres familieres, où tout eſt bien reçu.

Il faut aller en Eſpagne pour n'avoir plus envie d'y bâtir des châteaux. Lettre de Me. de Villars.

Au reſte, ma fille, il ne tient pas à moi que je voie Mme. *de Valavoir* : il Lettre de Me. de Sevigné.

eſt vrai qu'il n'eſt pas beſoin qu'on me diſe, *va la voir* ; c'eſt aſſez qu'elle vous ait vue pour me la faire courir.

La même. * Dignité du Chapitre de l'Egliſe de Lyon.

J'aime déjà ce * Chamarier *de Rochebonne :* c'eſt une *bonne roche* que celle dont vous me dépeignez ſon ame (*a*).

A tous ces exemples je pourrois en ajouter beaucoup d'au-

(*a*) Voici un trait qui ſervira de commentaire à tout ce que j'ai dit, & de ſupplément à tout ce que j'aurois pu dire encore ſur les pointes & les jeux de mots ; il ſe trouve dans une Lettre de Racine.

„ Il faut que je vous parle d'un Echevin de „ Lyon, qui doit l'emporter ſur les plus „ fameux diſeurs de quolibets. Je l'allai voir „ pour avoir un billet de ſortie ; car ſans bil- „ let les chaînes du Rhône ne ſe levent point. „ Il me fit mes dépeches fort gravement ; & „ après, quittant un peu cette gravité magiſ- „ trale qu'on doit garder en donnant de tel- „ les ordonnances, il me demanda : *Quid no- „ vi? Que dit-on des affaires d'Angleterre?* Je „ répondis qu'on ne ſavoit pas encore à quoi „ le Roi ſe réſoudroit. *A faire la guerre*, dit- „ il, *car il n'eſt pas parent du pere ſouffrant.* „ Je fis bien paroître que je ne l'étois pas „ non plus : je lui fis la révérence, & le re- „ gardai avec un froid qui montroit bien la „ rage où j'étois de voir un grand quolibetier „ impuni “.

tres ; mais les Lettres qui compoſent ce Recueil en tiendront lieu. Je pourrois auſſi ajouter beaucoup d'autres réflexions à celles que j'ai déjà faites : mais je ſens bien que celles-ci paroîtront déjà trop longues, & je ſais que quiconque ennuie a toujours tort.

CARACTERES

Des Auteurs les plus connus dans le genre épiſtolaire.

IL ſeroit peut-être utile au progrès de l'Art de ne le pas conſidérer dans un ſeul pays, mais de le contempler ſucceſſivement dans tous les temps & dans tous les lieux. Dans les Lettres de *Ciceron*, par exemple, de cet homme qui fut le Pere de la Patrie & le Prince de l'Eloquence, on verroit la Nature belle de ſa ſeule beauté; elle ſe montreroit plus ornée, & un peu gâtée par le fard ſous le pinceau brillant de *Pline le jeune*; & à peine la reconnoîtroit-on à travers le jargon philoſophique & pédanteſque du

ſententieux *Seneque.* Elle reparoîtroit enſuite ſur les traces de la Philoſophie, mais ſans faſte & ſans affectation, marchant entre l'enjouement & l'amitié, dans les Lettres de *Swift* & de *Pope.* Celles de *Gellert* la feroient voir donnant la main au badinage, & alliant l'eſprit au ſentiment, dans un pays où l'érudition ſeule & le pédantiſme ſembloient avoir des autels.

Ce plan, tout agréable qu'il pourroit être, ſeroit ici hors de ſa place : mon devoir eſt de parler uniquement des principaux de ceux dont j'ai emprunté les modeles que je cite.

Balzac & *Voiture* ont tous deux écrit des Lettres : tous deux ont vécu à peu près dans le même temps, & ils ont été tous deux de l'Académie Françoiſe. Le premier fut un homme élo-

quent ; notre Langue lui doit cette harmonie , ce nombre dont on ne la croyoit pas ſuſceptible avant lui. Le ſecond fut recherché des perſonnes les plus conſidérables de ſon temps, à cauſe de ce talent frivole que l'on confond ſi ſouvent avec l'eſprit, & qui conſiſte à donner un certain air de fineſſe aux choſes les plus ſimples. *Balzac* mourut à Angoulême, ſa patrie, le 18. Février 1654. *Voiture* étoit déjà mort à Paris le 27. Mai 1648 , âgé de 50 ans.

Je ne parle point ici de leurs Lettres ; j'ai dit ce que j'en penſois. Je laiſſe à ces Auteurs frivoles qui prennent une antitheſe pour une vérité, le ſoin d'en faire un parallele exact & ſuivi : il ne faut comparer les talents entre eux que par rapport à l'utilité des Arts ; & il eſt avan-

tageux pour le genre épiſtolaire que *Balzac* & *Voiture* ſoient peu connus.

Bourſault naquit à Muſſy-l'Evêque * en 1638, & il mourut à Montluçon le 15. Sept. 1701. Ses comédies lui ont fait un certain nom, & on les joue encore quelquefois. Mais ſes Lettres, écrites preſque toujours ſans naturel & ſans goût, ne ſont plus gueres lues qu'en province, où l'on rit encore des bons mots, ſouvent un peu trop libres, dont il cherchoit à amuſer l'Evêque de Langres.

* Petite ville de France en Bourgogne, ſur la Seine.

Les Lettres de M. *de Buſſy Rabutin* ſont beaucoup plus eſtimées, & avec raiſon. L'on y trouve toute la politeſſe d'un courtiſan, & toute l'élégance d'un homme d'eſprit. L'art s'y montre peut-être un peu trop ; & dans

une Lettre il n'eſt gueres à ſa place. Cet Ecrivain, né en Nivernois le 3. Avril 1618, mourut à Autun le 9. Avril 1693. On l'a comparé à Ovide; il fut connu, comme lui, par ſon eſprit & par ſes malheurs.

Mr. *Flechier*, Evêque de Nîmes, nous a laiſſé deux volumes de Lettres. Il naquit à Perne, petite ville du Comtat d'Avignon, le 1. Juin 1632, & mourut le 16. Février 1710. Il réuſſit mieux dans le genre élevé que dans le ſtyle épiſtolaire. Son oraiſon funebre de Mr. *de Turenne* eſt un chef-d'œuvre où il a preſque égalé le grand *Boſſuet*. Ses Lettres paroiſſent toutes jetées au même moule; ni légéreté dans le ſtyle, ni fineſſe dans les penſées; ce ſont des phraſes qui ne finiſſent plus, & toujours des mo-

ralités à perte de vue ; en un mot, c'eſt moins un homme d'eſprit qui parle, qu'un Evêque qui écrit un mandement.

On a recueilli en ſix volumes les Lettres de *Jean-Baptiſte Rouſſeau*, le plus grand & peut-être le ſeul Poëte qu'ait eu la France, à prendre ce terme dans ſa plus étroite ſignification. Je ne dirai pas qu'elles ſoient des modeles dans leur genre ; le génie mâle & ferme de ce grand homme ne ſe plioit pas à ce ton aiſé, badin & ſi ſouvent minutieux, qui a immortaliſé M^me^. *de Sevigné*; mais on y trouvera de la correction dans le ſtyle, du choix dans l'expreſſion, de la juſteſſe, de la netteté dans les penſées, & de la chaleur dans les ſentiments ; on y apprendra à s'intéreſſer pour un homme dont le cœur ne fut

jamais tel que l'a peint la calomnie, & qui fut plus malheureux que coupable. Il mourut à *Bruxelles* en 1741.

M. *Racine* le fils a donné au Public les Lettres de ſon pere, de cet homme le plus éloquent que je connoiſſe; ſi le grand art de bien dire ne conſiſte qu'à remuer les paſſions, & à faire paſſer dans l'ame des autres les ſentiments dont on eſt pénétré. Ce recueil eſt compoſé de trois parties. La premiere contient des Lettres écrites pendant la jeuneſſe de l'Auteur. Elles ſont faites avec beaucoup d'eſprit, & l'on y remarque déjà cette exactitude, cette élégance, qui caractériſent ſi bien les vers du premier de tous les Tragiques, au jugement du cœur & du ſentiment. Les deux autres parties du recueil forment un

tableau bien intéreſſant pour un eſprit philoſophique. C'eſt un ami qui épanche ſon ame dans celle de ſon ami, c'eſt un pere de famille qui inſtruit ſes enfants, c'eſt un grand homme de Lettres qui eſt en même temps un excellent citoyen, & qui ſait allier au génie, ce qui ne l'accompagne pas toujours aujourd'hui, le reſpect pour la Religion, la patrie & les mœurs.

Le Journal du voyage de Siam eſt écrit en forme de Lettres; on peut le lire avec avantage. L'Abbé *de Choiſy* y a tout-à-fait bien attrapé ce ton du ſtyle épiſtolaire, qu'on eſt toujours ſûr de manquer quand on ne cherche qu'à faire des phraſes.

Outre les Ecrivains dont je viens de parler, il y a encore pluſieurs femmes dont les Let-

tres ſont imprimées. Il faut avouer qu'en général elles ſaiſiſſent mieux que les hommes ces tours aiſés, badins & négligés qui rendent ſi bien le ſentiment & la plaiſanterie : çela vient en partie de cette molleſſe où elles ſont élevées, & qui les rend plus propres à ſentir, qu'à penſer ; en partie auſſi de ce qu'elles cherchent moins à bien écrire, dans la perſuaſion où nous les entretenons, que pour plaire, elles n'ont qu'à parler : & l'on ſait que vouloir montrer de l'eſprit, c'eſt le grand ſecret pour en avoir peu. * Je ne par-

* Voilà ce qui fait tort au petit nombre de Lettres que nous a laiſſé Madame la Marquiſe *de Lambert* : elle écrit avec élégance ; mais elle ſacrifie un peu trop le naturel & le ſentiment à l'envie de dire de jolies choſes : ſon ſtyle a je ne ſais quoi d'apprêté & de recherché : ſes Lettres ſont penſées, ce n'eſt pas un défaut ; mais elles le paroiſſent, & voilà le mal.

lerai que de M^me^. *de Sevigné*, & de M^me^. *de Maintenon.* Les Lettres (*a*) de M^me^. *Dunoyer* ne méritent pas qu'on s'y arrête. Ce n'eſt qu'un ramas aſſez inſipide d'anecdotes apocriphes, de contes ridicules, d'aventures romaneſques, où la bienſéance & les mœurs ne ſont que trop ſouvent révoltées.

Les Lettres de M^me^. *de Maintenon* ſont écrites avec exactitude, mais elles ne ſont marquées à aucun caractere bien particulier. Toute femme de bon ſens qui ſe ſeroit trouvée dans les mêmes ſituations, auroit écrit tout auſſi-bien. En général ſes Lettres font honneur à ſa piété & à ſon cœur; & c'eſt bien le plus bel éloge. On en avoit don-

(*a*) Le premier volume de ces Lettres fut fait par un homme d'Avignon dont j'ai ſu le nom. Je ne ſais qui a fait les autres.

né d'abord une édition en deux volumes; il falloit s'en tenir là: le reste ne se liroit pas, si l'on n'y trouvoit par-ci par-là quelques détails sur la Cour d'un Prince pour lequel on s'intéressera dans tous les temps.

M^me^. *de Sevigné* est dans son genre ce que *la Fontaine* est dans le sien, le modele & le désespoir de ceux qui suivent la même carriere. Elle naquit le 5. Février 1626, & mourut en 1696. Je ne dis rien de ses Lettres; le suffrage des gens de goût en fait beaucoup mieux l'éloge que ne le pourroient faire tous mes discours. Je n'ose pourtant pas en recommander la lecture aux jeunes gens. M^me^. *de Sevigné* écrivoit à sa fille tout ce qui se passoit à Paris. Elle ornoit ses Lettres d'historiettes & de bons mots, dont quelques-uns,

en faiſant ſourire l'eſprit, peuvent alarmer la modeſtie ; & l'on ne ſauroit trop étendre les bornes du reſpect que l'on doit à ce premier âge *.

Maxima debetur puero reverentia.

Il ſeroit peut-être à propos de parler à préſent de ceux qui ont fait des ouvrages dans le goût de celui que je préſente au Public. Je dirois, par exemple, que dans le *Secretaire de la Cour* (*a*), les modeles qu'on propoſe ſont en général aſſez mal choiſis, qu'ils manquent d'arrangement ; & qu'on a plutôt cherché à compiler un gros

(*a*) On a fait en 1759 une nouvelle édition de cet ouvrage ; voici ce qu'en dit l'Auteur des Annales Typographiques : „ Dans un Avertiſſement qui eſt à la tête, on rend compte „ des avantages que cette nouvelle édition a „ ſur les précédentes. Ce n'eſt ſûrement pas „ dans la ſeconde partie ; on y trouve des mo- „ deles de Lettres plus propres à corrompre „ le goût qu'à l'épurer". *Ann. Typograph. Janvier* 1761.

volume, qu'à faire un bon livre. Je dirois que les Lettres recueillies & publiées par *Richelet* commencent à être trop anciennes, que le goût n'a pas toujours présidé à ſon travail: .... mais je n'aime pas un Auteur qui commence ſon ouvrage par cenſurer ceux qui ont travaillé ſur le même plan que lui. Je crois voir un Charlatan qui décrie la drogue de ſon voiſin, afin d'accréditer la ſienne. Il me faudroit enſuite ajouter que j'ai ſuivi une route toute oppoſée; que j'ai vu les défauts, & que je crois les avoir évités; qu'on trouvera ici de meilleurs modeles, plus d'ordre & plus de préciſion. Voilà ce que je pourrois dire; mais cela n'eſt pas décent de faire ſoi-même ſon éloge.

J'ai voulu être utile, c'eſt ce qui m'a fait entreprendre ce

ce Recueil ; c'eſt auſſi tout ce que je dirai à mon avantage. Puiſſe un motif ſi raiſonnable animer de même tous les Auteurs !

CÉRÉMONIAL

OBSERVÉ

DANS LES LETTRES.

DAns le peu de regles que je vais rapporter, je suivrai l'uſage le plus autoriſé. Je ne veux pas qu'on manque au reſpect que l'on doit à ceux qui ſont placés au-deſſus de nous, mais je n'aime pas qu'un homme s'humilie baſſement devant un autre homme.

Je ne rappellerai point les uſages anciens, ce n'eſt pas pour nos grand'meres que j'écris ; je dirai ce qui ſe pratique aujourd'hui, & je le dirai ſimplement, parce que j'abhorre également la flatterie & la ſatyre.

La date ſe place indifféremment au haut ou au bas d'une Lettre. On dit que la ſeconde maniere eſt plus polie ; je trouve la premiere plus commode.

Vers le quart de la page, à commencer en haut, vous écrivez la qualification de la perſonne, *Monſeigneur*, *Monſieur*, *Madame*, ou *Mademoiſelle*, ſelon ſon rang & ſon état.

On donne le titre de *Monſeigneur* à tous les Princes, aux Cardinaux, aux Evêques, aux Généraux d'armées, aux Maréchaux de France, aux Ambaſſadeurs, aux Ducs & Pairs, aux Miniſtres & Secretaires d'Etat, au Chancelier, au Contrôleur-général des finances ; & dans les Requêtes ou dans les Lettres de cérémonie, aux Intendants & aux premiers Préſidents des Parlements.

Les Religieuſes & la plupart des femmes mariées ſont appellées *Madame :* il y a encore des provinces où les femmes de Bourgeois ſe contentent du titre de *Mademoiſelle*. Il eſt bon de conſulter là deſſus les uſages du pays. Je dirai cependant ici que s'il faut tomber dans quelque excès en ce genre, il vaut mieux paſſer pour trop poli que pour groſſier.

Entre cette qualification de la perſonne & le commencement de la Lettre, vous laiſſez un intervalle plus ou moins grand, ſelon le reſpect que vous lui devez ; & c'eſt là ce que l'on appelle communément *donner la ligne*. Vous obſervez auſſi de laiſſer au bas de la même page un eſpace de deux ou trois doigts, & au revers vous commencez à la même hauteur où

vous avez placé de l'autre côté le mot de *Madame* ou de *Monſieur*.

Il n'eſt gueres plus d'uſage de donner la ligne, ſi ce n'eſt aux femmes, & aux perſonnes qui ſont beaucoup au deſſus de nous. Avec les autres on en uſe plus librement, à moins qu'on ne ſoupçonne qu'ils auront la petiteſſe de s'en formaliſer; c'eſt un devoir de ménager les foibles de ſes ſemblables.

Quand on ne donne pas la ligne, il faut placer le mot de *Monſieur* le plutôt qu'il ſe peut: on veut que ce ſoit une impoliteſſe de le reculer trop.

Dans les Lettres de cérémonie, au lieu de parler à la ſeconde perſonne, *vous*, on ſe ſert d'une périphraſe. On n'en uſe ainſi qu'avec les perſonnes de la premiere diſtinction.

On donne le titre de *Majesté* aux Rois, & celui d'*Altesse Royale* à leurs fils & petits-fils. Les autres Princes du Sang n'ont que le titre d'*Altesse Sérénissime.* On dit *Votre Eminence* aux Cardinaux ; & s'ils sont Princes, *Votre Altesse Eminentissime ; Votre Excellence*, aux Ambassadeurs, & *Votre Grandeur* aux Archevêques, aux Evêques, au Chancelier, & aux Secretaires d'Etat. Dans le cours d'une Lettre, quelque peu étendue qu'elle soit, il est bien de rappeller à propos le titre de *Monseigneur* ou de *Monsieur*, selon que l'on a commencé.

On regarde comme une impolitesse de charger une personne à qui l'on doit du respect de faire des compliments à une autre ; ou si on le fait, c'est toujours avec quelque correctif : par ex. *Souf-*

*frez que Mme. *** trouve ici les assurances de mon respect*, &c.

Les apostilles, les *post scriptum* annoncent qu'on a eu peu d'attention en écrivant. La politesse les proscrit.

Autrefois on se tuoit de peine pour amener avec esprit la fin d'une Lettre, comme si l'on devoit chercher tant de mystere pour prendre congé à la fin d'un entretien. Aujourd'hui l'on finit tout uniment par ces mots, que l'on met à l'*alinéa : Je suis*, ou *J'ai l'honneur d'être*, &c. La premiere de ces deux façons me paroît préférable.

On y joint communément l'expression de quelque sentiment : *Je suis avec beaucoup d'estime, avec beaucoup de respect, avec un respectueux attachement ;* suivant le rang de ceux à qui l'on écrit.

On répete enſuite le mot de *Monſieur*, mais en s'écartant de la ligne & un peu au-deſſous. En s'écartant & en deſcendant toujours vers le coin de la page, on met : *Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur ;* de maniere que la ſignature finiſſe la page, ſi cela ſe peut, ſans trop d'affectation.

Il eſt bon de remarquer que l'on garde les intervalles que je viens d'indiquer dans des Lettres même où l'on n'a pas donné la ligne au commencement. Il eſt d'autres Lettres qu'on finit ſans façon : *Je ſuis avec les ſentiments les plus diſtingués, avec attachement, avec une parfaite conſidération ; je ſuis très-parfaitement*, &c. L'on voit bien que ces expreſſions ſuppoſent quelque ſupériorité de la part de celui qui écrit, & c'eſt aux

circonstances à déterminer la formule qu'il convient d'employer.

Lorsqu'on a donné quelque titre particulier dans le corps de la Lettre, on le répete ainsi dans la souscription :

Je suis, &c.

Monseigneur,

De Votre Eminence,
ou
De Votre Grandeur,

Le très-humble, &c.

Cette maniere singuliere de finir toutes nos Lettres, fait dire joliment à M. *de Voltaire* : „ *César* & *Pompée* s'appelloient „ dans le Sénat *César* & *Pompée* ; mais ces gens-là ne savoient pas vivre. Ils finissoient

„ leurs Lettres par *vale, adieu*.
„ Nous étions nous autres il y
„ a ſoixante ans affectionnés ſer-
„ viteurs, nous ſommes deve-
„ nus depuis très-humbles &
„ très-obéiſſants, & actuelle-
„ ment nous avons l'honneur de
„ l'être. Je plains notre poſté-
„ rité, elle ne pourra que diffi-
„ cilement ajouter à ces belles
„ formules * ".

* Oeuvres de M. de Voltaire, Mélange de Philoſophie & de Littérature.

Dans les Lettres familieres on cherche moins de façon. Bien des gens même ne (*a*) ſignent

(*a*) Je me rappelle quatre jolis vers, que je rapporte ici volontiers, parce qu'ils valent mieux que toute ma proſe. La Reine ayant apperçu une Dame qui écrivoit à M. le Préſident *Henaut*, S. M. eut la bonté d'ajouter à la Lettre quelques lignes, au bas deſquelles elle mit ce mot: *devinez*. M. le Préſident *Henaut* y répondit par ces vers:

Ce peu de mots tracés par une main divine
Me cauſe bien de l'embarras;
C'eſt oſer trop ſi je devine,
C'eſt être ingrat que ne deviner pas.

plus aujourd'hui lorſqu'ils écrivent fréquemment à la même perſonne. Il y a moins de riſque, ſi la Lettre vient à s'égarer.

Les nouveaux Nobles, quand ils ſignent, ne manquent gueres d'ajouter le *de* avant leur nom; c'eſt une faute: les Gentilshommes de campagne qui ont des titres, ſignent ſouvent *le Marquis de*, &c. *le Comte de*, &c. c'eſt une faute encore, à moins qu'on ne ſoit pluſieurs du même nom, & que ce titre ne ſoit employé comme diſtinctif. Il eſt à ſuppoſer que ceux à qui vous écrivez n'ignorent pas qui vous êtes. Si vous voulez que les autres ſe ſouviennent de vos titres, c'eſt à vous à les oublier.

Il n'en eſt pas tout-à-fait de même des titres qui ſont l'expreſſion d'une charge ou d'un

emploi. C'eſt aſſez l'uſage qu'on les ajoute à ſon nom, ſur-tout quand on écrit à une perſonne pour la premiere fois.

La maniere la plus ſimple de plier une Lettre eſt toujours la meilleure ; il eſt bien de la mettre ſous une enveloppe ; c'eſt un égard en province, à la Cour c'eſt un uſage.

Pour cacheter on ne ſe ſert jamais que de cire d'Eſpagne. Il la faut noire ſi on eſt en deuil, ou ſi on écrit à des perſonnes qui y ſoient, & pendant le deuil de la Cour.

Les Lettres au Roi, à la Reine, au Dauphin, ne doivent point avoir d'autre adreſſe que celle-ci : *au Roi, à la Reine, à Monſeigneur le Dauphin.* Pour un Prince du Sang, on met, *à S. A. S. Monſeigneur le Prince de*, &c. Il ne faut pas mettre *à*

Son Eminence ou *à Son Excellence*, pour un Cardinal ou pour un Ambaſſadeur; on adreſſe tout ſimplement *à Monſeigneur*, &c.

Au deſſus des autres Lettres on exprime les titres, la profeſſion & la demeure des perſonnes, à moins que ce ne ſoient des gens bien connus, & que la ville ne ſoit pas conſidérable. Par ex. ſur une Lettre à un Evêque qui eſt dans ſon dioceſe, on n'ajoute pas en ſon palais, &c. rue, &c. le nom de la ville eſt alors ſuffiſant.

L'on ſait que l'adreſſe d'une Lettre s'écrit ainſi:

A Monſieur

Monſieur, &c.

de maniere que les deux premiers mots ſoient à l'extrêmité de la premiere ligne. Dans la ſe-

conde on n'écrit que le nom de la perſonne. Si elle a quelque titre particulier, on énonce ce titre avant ſon nom:

A Monſieur

Monſieur le Comte de, &c.

Quand on indique la demeure, on ne doit pas dire *en rue S. Jacques*, par ex. mais ſeulement *rue S. Jacques*, *rue S. Honoré*, *à Paris*. Si la ville eſt peu connue, il faut y joindre le nom de la province où elle ſe trouve.

En écrivant aux Religieuſes, c'eſt toujours, *à Madame*, &c. Ce n'eſt gueres que pour les Sœurs Converſes que l'on met *à ma très-chere Sœur*.

Au deſſus d'une Lettre à un Religieux, il ne faut pas mettre, comme on le fait communément, *au Révérend Pere*, *le Révérend*

Pere ; c'eſt joindre un datif & un nominatif : il faut tout ſimplement, *au Révérend Pere*, *Révérend Pere*, &c.

Il n'eſt pas d'uſage, il eſt même contre la politeſſe d'affranchir les Lettres, à l'exception de celles qui ſont pour les pays étrangers ; j'en excepte auſſi les Lettres adreſſées ou à de pauvres gens, que les moindres frais incommodent, ou à des Journaliſtes, des Gazetiers, &c. qui ne ſeroient pas moins incommodés de tous les frais qu'occaſioneroit la multitude des Lettres qu'ils ſont expoſés à recevoir.

Ces détails me paroiſſent ſuffiſants ; ſi je voulois tout dire, je ne finirois plus. Depuis qu'il y a dans le monde des Grands & des flatteurs, c'eſt-à-dire, de l'orgueil & de la baſſeſſe, le cérémonial eſt devenu une ſcien-

ce étendue & difficile. Heureuſement la liberté & l'aiſance qui caractériſent la bonne compagnie parmi nous, s'affranchiſſent aujourd'hui de cet amas de rubriques, auſſi impolies dans le fond, que fatiguantes à l'extérieur. Il n'eſt plus permis qu'aux Gentilshommes de campagne, aux Barons Allemands, ou aux *Monſignors* d'Italie, de s'en tenir ſcrupuleuſement à l'ancienne étiquette, pour ſavoir s'ils feront quatre pas ou cinq en reconduiſant un étranger, & s'ils doivent être très-humbles ou ſeulement très-affectionnés ſerviteurs.

Manquer à quelques petites formalités, ce n'eſt pas un crime, dès qu'il n'y a point de mauvaiſe volonté; & les Grands vraiment dignes de ce nom ne s'en formaliſent pas. On a re-

marqué que ceux qui étoient les plus prompts à s'offenſer de cette eſpece de manque d'égards, étoient communément ceux qui dans le ſond en méritoient le moins. Perſonne n'eſt plus jaloux du titre de Gentilhomme, qu'un homme nouvellement ennobli.

MODELES DE LETTRES SUR *DIFFÉRENTS SUJETS.*

LETTRES FAMILIERES *ET BADINES.*

„ AYEZ autant d'esprit „ que vous voudrez ou „ que vous pourrez, dans une „ Lettre où vous vous égaierez „ pour égayer vos amis," dit Mr. *de Voltaire.* J'adopte vo-

lontiers cette maxime, pourvu qu'on ne donne pas à ce mot *eſprit* une ſignification trop étendue. S'il doit faire diſparoître le naturel, il ne faut pas l'admettre; il n'a droit de ſe montrer dans une Lettre que pour remplir les vuides du ſentiment.

C'eſt dans une Lettre familiere que la plaiſanterie & l'enjouement ſont à leur véritable place; c'eſt là que l'unique regle eſt de n'en conſulter aucune.

Je me trompe; juſques dans les plus tendres effuſions de cœur, c'eſt à la prudence à guider votre plume. Tous les jours on ſe repent d'avoir trop parlé; cependant une parole diſparoît au moment où on la prononce. L'écriture au contraire donne de l'exiſtence aux penſées; & l'on a ſouvent à rougir de ce que l'on a écrit dans un tranſ-

port de familiarité, dans un enthouſiaſme d'amitié ou de tendreſſe. Une Lettre peut être interceptée & fournir des armes contre vous; le cœur même d'un ami peut changer, quelqu'attaché qu'il vous paroiſſe. M^{me}. *de Maintenon* diſoit: *On eſt tous les jours trompé à des amitiés de trente ans :* & elle diſoit vrai.

LETTRE

DE RACINE

A M. LE VASSEUR.

A Uſez, le 24. Novemb. 1661.

JE ne me plains pas encore de vous, car je crois bien que c'eſt tout au plus ſi vous avez maintenant reçu ma premiere Lettre. Mais je ne vous réponds pas que dans huit jours je ne commence à gronder, ſi je ne reçois point de vos nouvelles. Epargnez-moi donc cette peine, je vous ſupplie ; & épargnez-vous à vous-même de groſſes injures, que je pourrois bien vous dire dans ma mauvaiſe humeur.

J'ai été à *Nîmes*, & il faut que je vous en entretienne. Le chemin d'ici à *Nîmes* eſt plus diabolique mille fois

que celui des Diables à *Nevers*, & la rue d'Enfer, & tels autres chemins réprouvés ; mais la ville eſt aſſurément auſſi belle & auſſi *polide*, comme on dit ici, qu'il y en ait dans le royaume : il n'y a point de divertiſſements qui ne s'y trouvent.

Suoni, canti, veſtir, giuochi, vivande,
Quanto può cor penſar, può chieder bocca.

J'allai voir le feu de joie qu'un homme de ma connoiſſance avoit entrepris. Les Jéſuites avoient fourni les deviſes, qui ne valoient rien du tout : ôtez cela, tout alloit bien.... Je trouvai encore d'autres choſes qui me plurent fort, ſur-tout les Arênes.

C'eſt un grand amphithéatre un peu en ovale, tout bâti de prodigieuſes pierres, longues de deux toiſes, qui ſe tiennent là depuis plus de ſeize cents ans, ſans mortier & par leur ſeule peſanteur. Il eſt tout ouvert en

dehors par de grandes arcades ; & en dedans ce ne ſont autour que de grands ſieges, où tout le peuple s'aſſeyoit pour voir les combats des bêtes & des Gladiateurs. Mais c'eſt aſſez vous parler de *Nîmes* & de ſes raretés. Peut-être même trouverez-vous que j'en ai trop dit ; mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne ? De vous dire qu'il fait ici le plus beau temps du monde ; vous ne vous en mettez gueres en peine. De vous dire qu'on doit cette ſemaine créer des Conſuls ; cela vous touche fort peu. Cependant c'eſt une belle choſe de voir le compere *Cardeur* & le Menuiſier *Gaillard*, avec la robe rouge comme un Préſident, donner des arrêts & aller les premiers à l'offrande. Vous ne voyez point cela à Paris.

LETTRE

LETTRE

DE RACINE A M. VITART.

A Uſez, le 30. Mai 1662.

MOn oncle, qui veut traiter ſon Evêque dans un grand appareil, eſt allé à *Avignon* pour acheter ce qu'on ne pourroit trouver ici, & il m'a laiſſé la charge de pourvoir cependant à toutes choſes. J'ai de fort beaux emplois, comme vous voyez, & je ſais quelque choſe de plus que manger ma ſoupe, puiſque je la ſais faire apprêter. J'ai appris ce qu'il faut donner au premier, au ſecond & au troiſieme ſervice, les entremêts qu'il y faut mêler, & encore quelque choſe de plus : car nous prétendons faire un feſtin à quatre ſervices, ſans compter

le deſſert. J'ai la tête ſi remplie de toutes ces belles choſes , que je vous en pourrois faire un fort long entretien ; mais c'eſt une matiere trop creuſe ſur le papier : outre que n'étant pas bien confirmé dans cette ſcience , je pourrois bien faire quelque pas de clerc , ſi j'en parlois encore long-temps.

Je vous dirai une petite hiſtoire aſſez étrange. Une jeune fille d'*Uſez* , qui logeoit aſſez près de chez nous , s'empoiſonna hier elle-même avec de l'arſenic , pour ſe venger de ſon pere qui l'avoit querellée trop rudement : du reſte elle étoit très-ſage. Telle eſt l'humeur des gens de ce pays - ci ; ils portent les paſſions au dernier excès.

LETTRE

DE Mme. DE LA FAYETTE

A Mme. DE SEVIGNÉ.

Paris, 14. Juillet 1673.

VOici ce que j'ai fait depuis que je ne vous ai écrit : j'ai eu deux accès de fievre ; il y a ſix mois que je n'ai été purgée : on me purge une fois, on me purge deux ; le lendemain de la deuxieme je me mets à table : ah ! ah ! j'ai mal au cœur, je ne veux point de potage : mangez donc un peu de viande ; non, je n'en veux point : mais vous mangerez du fruit ; je crois qu'oui : hé bien mangez-en donc ; je ne ſaurois, je mangerai tantôt ; que l'on m'ait ce ſoir un potage & un poulet. Voici le ſoir, voilà un potage & un poulet ; je n'en

veux point; je ſuis dégoûtée; je m'en vais me coucher, j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne; je n'ai point de mal, mais je n'ai point de ſommeil auſſi; j'appelle, je prends un livre, je le referme; le jour vient, je me leve, je vais à la fenêtre: quatre heures ſonnent, cinq heures, ſix heures, je me recouche, je m'endors juſqu'à ſept: je me leve à huit: je me mets à table à douze inutilement, comme la veille; je me remets dans mon lit le ſoir inutilement, comme l'autre nuit. Etes-vous malade? nani. Etes-vous plus foible? nani. Je ſuis dans cet état trois jours & trois nuits: je redors préſentement; mais je ne mange encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre: du reſte, je me porte bien, & je n'ai pas même ſi mal à la tête.

LETTRE

DE Mlle. DE L'ENCLOS

A M. DE St. EVREMONT.

JE défie *Dulcinée* de ſentir avec plus de joie le ſouvenir de ſon Chevalier. Votre Lettre a été reçue comme elle le mérite, & la triſte figure n'a point diminué le mérite des ſentiments. Je crois, comme vous, que les rides ſont les marques de la ſageſſe. Je ſuis ravie que vos vertus extérieures ne vous attriſtent point ; je tâche d'en uſer de même. Vous avez un ami * Gouverneur de province, qui doit ſa fortune à ſes agréments. C'eſt le ſeul vieillard qui ne ſoit pas ridicule à la Cour. M. *de Turenne* ne vouloit vivre que pour le voir vieux. Il le verroit pere de famille,

* M. le Comte *de Grammont.*

riche & plaiſant. Il a plus dit de plaiſanteries ſur ſa nouvelle dignité, que les autres n'en ont penſé. M. *d'Ebbene*, que vous appellez le *Cunctator*, eſt mort à l'Hôpital. Qu'eſt-ce que les jugements des hommes? Si M. *d'Olonne* vivoit, & qu'il eût lu la Lettre que vous m'écrivez, il vous auroit continué votre qualité de ſon Philoſophe. M. *de Lauſun* eſt mon voiſin. Il recevra vos compliments. Je vous rends très-tendrement ceux de M. *de Charleval*.

LETTRE

DE L'ABBE' DE CHOISY

AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 4. Août 1687.

QUi vous auroit dit, Monſieur, il y a quinze ans, que cet Abbé *de Choiſy* votre voiſin ſeroit un jour votre confrere ;* vous ne l'euſſiez jamais cru en liſant ſes Lettres : & même en liſant celle-ci, pourrez-vous croire que Meſſieurs de l'Académie, tous gens de bon ſens & de bon eſprit, aient voulu mettre ſon nom dans la même liſte que le vôtre ? Conſolez-vous, Monſieur, il faut bien qu'il y ait des ombres dans les tableaux. Les uns parlent, les autres écoutent ; & je ſaurai fort bien me tai-

*Il venoit d'être reçu à l'Académie Françoiſe.

re, ſur-tout quand ce ſera à vous à parler. Venez donc quand il vous plaira, vous ne me trouverez point dans votre chemin. Quoique ma nouvelle dignité me faſſe votre égal (en Apollon, s'il vous plait) je me rangerai toujours pour vous laiſſer paſſer.

LETTRE

DE M. DE COULANGES

A Mme. DE GRIGNAN.

A Tonnerre, le 3. Octobre 1694.

CEla eſt honteux, cela eſt horrible, cela eſt infame, que depuis que je ſuis dans votre voiſinage, je ne vous aie pas donné le moindre ſigne de vie; cependant, *Tonnerre* & *Grignan*, *Grignan* & *Tonnerre*, tous ces châteaux peuvent fort bien avoir quelque com-

merce enſemble ſans ſe méſallier, & ne pas regarder aux portes à qui paſſera le premier. Il y a un mois que je me promene dans les Etats de Mme. *de Louvois*; en vérité ce ſont des Etats au pied de la lettre. Nous allons, quand le temps nous y invite, faire des voyages de long cours pour en connoître la grandeur; & quand la curioſité nous porte à demander le nom de ce premier village, à qui eſt-il? on nous répond, c'eſt à *Madame:* à qui eſt celui qui eſt le plus éloigné? c'eſt à *Madame:* mais là-bas, là-bas, un autre que je vois? c'eſt à *Madame:* & ces forêts? elles ſont à *Madame:* voilà une plaine d'une grande longueur; elle eſt à *Madame:* mais j'apperçois un beau château; c'eſt *Nicei*, qui eſt à *Madame:* quel eſt cet autre château ſur un haut? c'eſt *Paſſi*, qui eſt à *Madame.* En un

mot, Madame, tout eſt *Madame* en ce pays; je n'ai jamais tant vu de poſſeſſions. Au ſurplus, *Madame* ne ſe peut diſpenſer de recevoir des préſents de tous les côtés; car que n'apporte-t-on point à *Madame*, pour lui marquer la ſenſible joie qu'on a d'être ſous ſa domination? Tous les peuples des villages courent au devant d'elle avec la flûte & le tambour; qui lui préſente des gâteaux; qui des châtaignes; qui des noiſettes; pendant que les cochons, les veaux, les moutons, les coqs-d'Inde, les perdrix, tous les oiſeaux de l'air, & tous les poiſſons des rivieres l'attendent au château. Voilà, Madame, une petite deſcription de la grandeur de *Madame*; car on ne l'appelle pas autrement dans ce pays-ci; & dans les villages & par-tout où nous paſſons, ce ſont des cris de *vive Madame*, qu'il ne faut pas oublier. Mais

cependant au milieu d'un tel triomphe, il faut vous dire que *Madame* n'en eſt pas plus glorieuſe ; elle eſt civile ; elle eſt honnête ; & l'on vit auprès d'elle dans une liberté charmante.

Adieu, ma très-aimable Madame : croyez toujours que je ne ſuis pas indigne de toute l'amitié dont vous m'honorez, par toute la bonne & très-ſincere tendreſſe que j'ai pour vous.

LETTRE

DE M^ME. DE SEVIGNE'

A M. DE COULANGES.

A Orléans, 11. Septembre 1695.

NOus voici arrivés ſans aucune aventure. Nous avons trouvé ce matin deux grands vilains pendus à des arbres ſur le grand chemin : nous n'avons pas compris pourquoi des pendus ; car le bel air des grands chemins, il me ſemble que ce ſont des roués : nous avons été occupés à deviner cette nouveauté : ils faiſoient une fort vilaine mine, & j'ai juré que je vous le manderois. A peine ſommes-nous deſcendus ici, que voilà vingt bateliers autour de nous, chacun faiſant valoir la

qualité des perſonnes qu'il a menées, & la bonté de ſon bateau ; jamais les couteaux de *Nogent*, ni les chapelets de *Chartres* n'ont fait plus de bruit. Nous avons été long-temps à choiſir ; l'un nous paroiſſoit trop jeune, l'autre trop vieux ; l'un avoit trop d'envie de nous avoir, cela nous paroiſſoit d'un gueux dont le bateau étoit pourri ; l'autre étoit glorieux d'avoir mené M. *de Chaulnes* : enfin la prédeſtination a paru viſible ſur un grand garçon fort bien fait, dont la mouſtache & le procédé nous ont décidés. Adieu, mon vrai couſin, nous allons voguer ſur la belle Loire.

LETTRE

*DE M. PAVILLON A Mme. ****

QUoi ! parce que Mademoiselle votre sœur se fait Religieuse, faut-il que vous soyez au désespoir ? Ne peut-on vivre contente dans le monde, sans avoir une sœur ? Est-ce un grand malheur de perdre l'espérance d'avoir un beau-frere, & le plaisir de partager avec lui la succession paternelle ? Il n'est pas permis, Madame, d'assister à l'autel en habit de deuil, & de pleurer sur la victime.

Mademoiselle votre sœur n'est pas tant à plaindre que vous pensez : elle est morte, à la vérité, pour la famille ; mais c'est d'une mort volontaire à son égard, précieuse devant Dieu ;

& que les hommes appellent civile, parce qu'on ne ſauroit rien faire de plus honnête & de plus obligeant pour ceux qui reſtent.

LETTRE

DE M. REGNARD A Mme. ***

Ce 2. Juillet 1709.

J'Ai lu avec plaiſir, belle ***, les vers que vous avez faits ſur la félicité de votre état. C'eſt ordinairement la mauvaiſe fortune & la néceſſité qui fait devenir Poëte; mais *Apollon* vous a ſoufflé ſon eſprit au milieu de l'abondance & de la proſpérité. Vous avez raiſon de vous eſtimer heureuſe; je croirois mon état preſqu'auſſi heureux que le vôtre, n'étoit une malheureuſe dartre, qui s'eſt emparée de mon

viſage, & qui s'irrite contre les remedes. En vain j'ai employé l'abſtinence du vin, les ſaignées, les anodins & potions purgatives : la rebelle qu'elle eſt a établi ſon trône de rubis ſur la partie ſupérieure, & rit des efforts que je fais pour la dépoſſéder. C'eſt une grande mortification pour moi de me voir attaqué par l'endroit le plus ſenſible. Vous m'avez ſouvent fait compliment ſur mon teint ; & voïlà qu'en un moment mes joues ſe changent en bourgeons épouvantables. Le Ciel ſoit loué de tout : pourvu que votre amitié ne change point, je me conſolerai de toutes mes diſgraces.

LETTRE

DE Mme. LA DUCHESSE DU MAINE

A M. DE LA MOTTE.

Au mois de Novembre 1726.

JE commence par vous dire, Monsieur, que je ne vous écris point. Je crois qu'il est bon que je prenne cette précaution, de crainte que vous ne vous y trompiez, & que vous ne preniez ceci pour une réponse. Voici la raison qui m'empêche de vous écrire. Mme. *de Lambert* vous fait un portrait de moi, auquel je suis bien aise que vous croyiez que je ressemble; ainsi je dois prendre le parti de me taire, & de la laisser parler. Je ne vous dirai donc point que, pour la premiere fois de la vie, Mme. *de Lambert*

s'eſt trompée ; qu'elle a fait un portrait purement idéal, qui n'a aucune réalité, & qui eſt à-peu-près comme le monde intelligible du Pere *Mallebranche* ; qu'elle m'a peinte comme elle voudroit que je fuſſe, & non comme ſuis en effet ; que lorſqu'elle vous reproche d'avoir employé avec elle l'ironie, elle ſe venge en ſe ſervant avec vous de l'hyperbole la plus outrée ; qu'elle prouve bien que le goût ne peut être réduit en principes, puiſque le ſien la trompe ſi fort, & lui fait voir les choſes ſi différentes de ce qu'elles ſont : je ne vous dis rien de tout cela ; au contraire, je vous prie de croire tout ce que Mme. *de Lambert* vous dit de moi. Certainement je ne vous déſabuſerai pas, ou du moins ce ſera le plus tard que je pourrai. Je vais avoir grand ſoin de me cacher à tous les beaux eſprits qui ne me connoiſſent

pas encore ; & loin de demander d'être reçue parmi vous, je me garderai bien de m'y produire, pour l'honneur de Mme. *de Lambert* & pour le mien. Je ne ſais ſi je dois lui ſavoir tant de gré de ce qu'elle dit de moi. Il eſt vrai que j'en dois être très-flattée ; mais d'un autre côté, elle me met dans l'impoſſibilité de vanter ſon diſcernement, ſa juſteſſe d'eſprit, ſa façon d'écrire, & tant d'autres talents qu'autrefois je pouvois louer tout à mon aiſe ; elle me force à renoncer au commerce de tant de gens de mérite qui compoſent ſes aſſemblées ; * elle me réduit à ne pouvoir ni écrire ni parler ; en un mot, en me voulant rendre une perſonne univerſelle, il ſe trouve qu'elle m'anéantit. Cependant je ne puis me ré-

* On leur avoit donné le nom de Mardi, à cauſe du jour où elles ſe tenoient.

ſoudre à me priver de vos Lettres. Ecrivez-moi, Monſieur, & Mme. *de Lambert* répondra.

LETTRE
DE M. DE LA MOTTE
A Mme. LA DUCHESSE DU MAINE,
en réponſe à la précédente.

JE ne laiſſerai pas, Madame, de répondre à ce que vous n'écrivez pas. Ce que V. A. S. dit qu'elle ne dit point, vaut mieux que ce que diſent les autres. J'en excepte pourtant Mme. *de Lambert*, qui parle ſi bien de vous, que je l'en crois malgré vous; votre Lettre même la juſtifie à merveille de toute hyperbole, & vous avez achevé votre portrait en le déſavouant, tout reſſemblant qu'il eſt. Bon Dieu, Madame,

que je ſuis fâché de ne pouvoir aller à *Sceaux* ! je vois bien que toute la ſemaine eſt Mardi * dans ce pays-là. Les *Lambert*, les *Dreuillet*, les *St. Aulaire*, & bien d'autres qui valent ſans doute beaucoup dès qu'ils vous plaiſent, & par deſſus tout une Princeſſe qui aide les gens, quelqu'eſprit qu'ils aient, à en avoir encore davantage : où ſe trouveroit l'exquis, s'il n'étoit pas là ? Je vous aſſure, Madame, que le Mardi, s'il m'en veut croire, ſera déſormais bien modeſte : il craindra votre préſence autant qu'il la ſouhaitera, & il aura grand beſoin de ſe raſſurer ſur la parole de Mme. *de Lambert*, qui jure que vous ne faites jamais valoir votre ſupériorité. Quoi qu'il en ſoit, Madame, venez, venez pour la confuſion des ſuperbes. Pour moi je ne m'embarraſſe pas d'être humilié ; j'ai un bon ſecret pour cela ; je

* Voyez la note précédente.

fais mon bien du mérite des autres, par le plaiſir que j'y prends. Venez nous enrichir, Madame, venez nous charmer; expoſez-vous généreuſement à tous les ſentiments qui pourront naître; nous envelopperons tout ſi bien ſous le reſpect, que vous n'aurez rien à dire. Je vous demande une grace, Madame; ſi vous daignez m'honorer d'un mot de réponſe, ne vous en remettez point à Mme. *de Lambert*. Il me faut une *Louiſe-Bénédicte de Bourbon*; je ne ſais quel goût j'ai pour ce nom-là, mais je vous jure que je ne ſaurois m'en paſſer.

Je ſuis, Madame, avec un très-profond reſpect, &c.

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

A M. D'ARGET.

A Lauſanne, le 8. Janvier 1758.

VOus demandez, mon cher ami & compagnon de Potsdam, comment *Cineas* s'eſt accommodé avec *Pyrrhus*? C'eſt premiérement que *Pyrrhus* fit un opéra de ma tragédie de *Merope* & me l'envoya : c'eſt qu'enſuite il eut la bonté de m'offrir ſa clef, qui n'eſt pas celle du Paradis, & toutes ſes faveurs, qui ne conviennent plus à mon âge ; c'eſt qu'une de ſes ſœurs, qui m'a toujours conſervé ſes bontés, a été le lien de ce petit commerce qui ſe renouvelle quelquefois entre le Héros Poëte, Philoſophe, Guerrier,

brillant, fier, modeſte Roi, & le Suiſſe *Cineas* retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, ſoit de *Lauſanne*, ſoit des *Délices*; nos converſations pourroient être amuſantes. Il n'y a point de plus bel aſpect dans le monde que celui de ma maiſon. Figurez-vous quinze croiſées de face, en ceintre, un canal de douze grandes lieues de long, que l'œil enfile d'un côté, & un autre de quatre à cinq lieues; une terraſſe qui domine ſur cent jardins; ce même lac qui préſente un vaſte miroir au bout des miens; les campagnes de la Savoie au-delà du même lac, couronnées des Alpes qui s'élevent juſqu'au ciel en amphithéatre; enfin une maiſon où je ne ſuis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers: Mme. *Denis* l'a ornée avec le goût d'une Pariſienne. Nous y faiſons

beaucoup

beaucoup meilleure chere que *Pyrrhus :* mais il faudroit un eſtomac ; c'eſt un point ſans lequel il eſt difficile à *Pyrrhus* & à *Cineas* d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie ; ſi vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir : c'eſt ainſi que nous oublions les querelles des Rois & celles des gens de Lettres, les unes affreuſes, les autres ridicules. On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le Maréchal *de Richelieu* & le Prince *de Brunſvvik* : il eſt vrai que j'ai gagné aux échecs à ce Prince une cinquantaine de louis ; mais on peut perdre aux échecs, & gagner à un jeu où l'on a pour ſeconds trente mille bayonnettes. Je conviens avec vous que le Roi de Pruſſe a la vue baſſe, & la tête vive ; mais il a le premier des talents au jeu qu'il joue, la célérité : le fond de ſon armée a été diſcipliné

pendant quarante ans ; ſongez comment doivent combattre des machines régulieres , vigoureuſes , aguerries , qui voient leur Roi tous les jours, qui ſont connues de lui , & qu'il exhorte chapeau bas à faire leur devoir. Souvenez-vous comment ces drôles-là font le pas de côté & le redoublé, comment ils eſcamotent la cartouche, comment ils tirent ſix à ſept coups par minute. Enfin, leur maître croyoit tout perdu il y a trois mois , il vouloit mourir , il me faiſoit ſes adieux en vers & en proſe ; & le voilà qui , par ſa célérité & par la diſcipline de ſes ſoldats , gagne deux grandes batailles dans un mois , court aux François , vole aux Autrichiens , reprend *Breſlau* , fait quarante mille priſonniers & des épigrammes. Nous verrons comment finira cette ſanglante tragédie , ſi vive & ſi compliquée.

FRAGMENTS

DE *LETTRES FAMILIERES.*

IL ne ſera pas dit que l'on cachete une Lettre à mon nez, ſans que je vous donne quelque légere *ſignifiance*. Bon jour ou bon ſoir, ma petite ſœur, ſelon l'heure que vous recevrez cette Lettre. Nous paſſons ici notre temps tout doucement, &c.

M. de Sevigné à ſa ſœur.

Mon cher Coulanges, hélas ! vous avez la goutte au pied, au coude, au genou ; cette douleur n'aura pas grand chemin à faire pour tenir toute votre petite perſonne. Quoi, vous criez ! vous vous plaignez ! vous ne dormez plus ! vous ne mangez plus ! vous ne buvez plus ! vous ne chantez plus ! vous ne riez plus ! quoi, la joie & vous ce

Me. de Sevigné à Mr. de Coulanges.

n'est plus la même chose ! Cette pensée me fait pleurer ; mais pendant que je pleure, vous êtes guéri, je l'espere & je le souhaite.

La même à sa fille.

Je ne puis vous dire combien je vous plains, ma fille, combien je vous loue, combien je vous admire : voilà mon discours divisé en trois points : *je vous plains* d'être sujette à des humeurs noires qui vous font sûrement beaucoup de mal : *je vous loue* d'en être la maîtresse quand il le faut : & *je vous admire* de vous contraindre pour paroître ce que vous n'êtes pas, &c.

La même à la même.

Allez vous promener, Madame la Comtesse, de me venir proposer de ne vous point écrire ; apprenez que c'est ma joie & le plus grand plaisir que j'aie ici, &c.

M. de la Motte à Me. la Du-

Vous m'écrivez en vous jouant ; vous m'en dites tant & si peu qu'il vous plait;

je vois les Graces autour de vous qui ſe relaient à dicter vos Lettres ; ou plutôt je vois que vous ne leur laiſſez rien à faire que de ſourire à votre badinage : en vérité cela eſt bien commode, &c.

cheſſe du Maine.

LETTRES

SÉRIEUSES ET MORALES.

IL eſt naturel que cette foule de viciſſitudes dont nous ſommes tous les jours les acteurs ou les témoins, & cette mélancolie, la compagne inſéparable de la philoſophie & de la raiſon, nous ramenent ſouvent à des réflexions ſérieuſes. Il eſt naturel auſſi que nous nous plaiſions à les communiquer, ſoit pour ſatisfaire notre vanité, ſoit pour ſoulager notre cœur. Quel eſt l'homme qui aime à penſer pour lui tout ſeul!

Dans une Lettre, ces réflexions doivent être exprimées ſimplement, & de ce ton qui les fait recevoir dans un entre-

tien familier ; elles ne doivent afficher ni la morgue du pédantiſme, ni les prétentions de l'éloquence.

Une autre obſervation, que l'on ne fait peut-être pas aſſez ſouvent, c'eſt qu'il faut bien connoître les perſonnes à qui on les adreſſe. C'eſt outrager la raiſon, que de l'expoſer aux railleries & au perſiflage de la précieuſe ou du petit-maître. Il n'eſt pas moins important de prévoir auſſi les circonſtances où l'on recevra votre Lettre ; quelque bonne qu'elle fût d'ailleurs, elle eſt mauvaiſe dès qu'elle eſt déplacée. Plutarque vous diroit : *Tu tiens ſans propos beaucoup de bons propos.*

LETTRE

DE Mme. DE MAINTENON

A Mme. DE CHANTELOU.

Paſſi, 28. Avril 1666.

ME voilà, Madame, bien éloignée de la grandeur prédite. Je me ſoumets à la Providence : & que gagnerois-je à murmurer contre Dieu ? Mes amis m'ont conſeillé de m'adreſſer à M * * *, comme s'ils avoient oublié les raiſons que j'ai de n'en rien eſpérer : irai-je le regagner par mes ſoumiſſions, & briguer l'honneur d'être à ſes gages ? On m'a envoyée à M. *Colbert*, mais ſans fruit. J'ai fait préſenter deux placets au Roi, où l'Abbé *Teſtu* a mis toute ſon éloquence : ils n'ont pas ſeulement été lus. Oh ! ſi j'é-

tois dans la faveur, que je traiterois différemment les malheureux ! Qu'on doit peu compter ſur les hommes ! Quand je n'avois beſoin de rien, j'aurois obtenu un évêché ; quand j'ai beſoin de tout, tout m'eſt refuſé. Mme. *de Chalais* m'a offert ſa protection, mais du bout des levres : Mme. *de Lyonne* m'a dit, *je verrai, je parlerai*, du ton dont on dit le contraire. Tout le monde m'a offert ſes ſervices, & perſonne ne m'en a rendu. Le Duc eſt ſans crédit, le Maréchal occupé à demander pour lui-même. Enfin, Madame, il eſt très-sûr que ma penſion ne ſera point rétablie. Je crois que Dieu m'appelle à lui par ces épreuves : il appelle ſes enfants par les adverſités. Qu'il m'appelle, je le ſuivrai dans la regle la plus auſtere. Je ſuis auſſi laſſe du monde que les gens de la Cour le ſont de moi. Je vous remercie, Madame, des

consolations chrétiennes que vous m'offrez, & des bontés que mon frere m'écrit que vous daignez lui témoigner.

LETTRE

DU PERE BOUHOURS

AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 6. Février 1675.

J'Ai reçu votre Lettre, Monsieur, avec toute la joie que donnent les Lettres qu'on souhaite extrêmement, & qu'on n'attend presque plus. Je ne savois à qui me prendre de votre silence : il ne s'en est rien fallu que je ne m'en sois pris à cette résignation que le Ciel vous a donnée depuis peu, & qui vous a un peu endurci. A vous parler franchement, Monsieur, quel-

que zele que j'aie pour votre repos & pour votre ſalut, je ne ſerois pas bien aiſe que vous fuſſiez ſi philoſophe & ſi chrétien pour moi.

Je ſuis ravi que Dieu entre un peu dans vos réflexions, & que vous regardiez comme une faveur du Ciel, ce qui eſt une diſgrace aux yeux du monde. Croyez-moi, Monſieur, votre mauvaiſe fortune en eſt une bonne pour vous, à parler chrétiennement. La Providence a des deſſeins de miſéricorde ſur nous lorſqu'elle nous afflige; & les chemins les plus rudes ſont d'ordinaire les plus ſûrs pour aller où elle nous conduit. Mais parlons d'autre choſe: pour peu que je continuaſſe ſur le même ton, vous prendriez ceci pour un ſermon; & je craindrois de vous endormir. Enfin nous avons un Confeſſeur du Roi. C'eſt le Pere *de la Chaiſe*, homme de mérite & de qualité, qui a

de l'esprit, du savoir, un grand fond d'honneur & une droiture des premiers siecles, sur-tout beaucoup de piété & une conduite très-sage. Selon toutes les apparences, il remplira dignement ce poste, que je ne lui envie pas, je vous jure. Quand on a une fois renoncé à tout, on est trop heureux de n'être rien.

LETTRE

DU COMTE DE BUSSY

AU PERE RAPIN,

Sur la mort de M. le premier Président DE LAMOIGNON.

A Bussy, ce 12. Décembre 1677.

AH! mon révérend Pere, quelle perte nous venons de faire! & où trouverons-nous jamais un ami

qui ait l'eſprit & le cœur faits comme Mr. le premier Préſident *de Lamoignon* ? Vous me demandez par votre derniere Lettre des réflexions ſur les choſes du monde : hélas ! mon révérend Pere, je ne croyois pas en avoir de ſi triſtes à vous faire ; mais enfin je vous dirai que jamais aucun événement ne m'a plus détaché du monde que celui-ci. M. le premier Préſident paroiſſoit avoir la ſanté d'un homme de trente ans : il étoit dans un grand poſte, & ſur le point de monter plus haut : il étoit heureux en ſes enfants & en ſes biens : enfin il jouiſſoit d'une grande fortune, qu'il devoit à ſa vertu, ce qui eſt bien rare : & tout cela le quitte en deux jours avec la vie. Ah! mon révérend Pere, que les jugements de Dieu ſont incompréhenſibles ! Combien voyons-nous de gens heureux juſqu'à l'extrême vieilleſſe, qui ſont bien

éloignés de la vertu de notre ami ? Je ne finirois point ſi je voulois vous dire tout ce que cette mort me fait penſer. Le bon Dieu ſoit notre conſolation : vous en avez beſoin, avec toute votre ſageſſe ; car vous aimiez ce grand homme autant qu'il le méritoit : pour moi je ne l'oublierai jamais.

LETTRE

DE Mme. DE SEVIGNE'

AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 5. Avril 1681.

J'Apprends, mon cher couſin, que ma niece ne ſe porte pas trop bien. C'eſt qu'on ne peut pas être heureux en ce monde : ce ſont des compenſations de la Providence, afin que tout ſoit égal,

ou qu'au moins les plus heureux puiſſent comprendre par un peu de chagrin & de douleur ce qu'en ſouffrent les autres qui en ſont accablés. Le P. *Bourdaloue* nout fit l'autre jour un ſermon contre la prudence humaine, qui fit bien voir combien elle eſt ſoumiſe à l'ordre de la Providence ; & qu'il n'y a que celle du ſalut, que Dieu nous donne lui-même, qui ſoit eſtimable. Cela conſole, & fait qu'on ſe ſoumet plus doucement à ſa mauvaiſe fortune. La vie eſt courte, c'eſt bientôt fait ; le fleuve qui nous entraîne eſt ſi rapide, qu'à peine pouvons-nous y paroître. Voilà des moralités de la ſemaine ſainte.

LETTRE

DE Mme. DE SEVIGNÉ

A Mme. DE GRIGNAN, SA FILLE.

Aux Rochers, Mercredi 30. Nov. 1689.

IL me ſemble, ma chere enfant, que j'ai été traînée malgré moi à ce point fatal où il faut ſouffrir la vieilleſſe; je la vois, m'y voilà : & je voudrois bien au moins ménager de ne pas aller plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des *défigurements* qui ſont près de m'outrager; mais j'entends une voix qui dit : Il faut marcher malgré vous; ou bien, ſi vous ne voulez pas, il faut mourir, qui eſt une autre extrêmité à quoi la nature répugne. Voilà pourtant le ſort

de tout ce qui avance un peu trop ; mais un retour à la volonté de Dieu, & à cette loi univerſelle qui nous eſt impoſée, remet la raiſon à ſa place, & fait prendre patience. Prenez-la donc auſſi, ma très-chere ; & que votre amitié trop tendre ne vous faſſe point jeter des larmes que votre raiſon doit condamner.

LETTRE

DE Mme. DE SEVIGNÉ

A M. DE COULANGES,

En lui apprenant la mort de M. de Louvois.

A Grignan, le 26. Juillet 1691.

JE ſuis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-ſubite de M. *de Louvois*, que je ne ſais par où com-

mencer pour vous en parler. Le voilà donc mort, ce grand Miniſtre, cet homme ſi conſidérable, qui tenoit une ſi grande place, dont *le moi*, comme dit M. *Nicole*, étoit ſi étendu ; qui étoit le centre de tant de choſes : que d'affaires, que de deſſeins, que de projets, que de ſecrets, que d'intérêts à démêler ! que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire & à conduire ! Ah ! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps ; je voudrois bien donner un échec au Duc de Savoie, un mat au Prince d'Orange : non, non, vous n'aurez pas un ſeul moment. Faut-il raiſonner ſur cette étrange aventure ? non en vérité, il y faut réfléchir dans ſon cabinet. Voilà le ſecond Miniſtre que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome : rien n'eſt plus différent que leur mort ; mais rien n'eſt plus égal que leur

fortune, & les cent millions de chaînes qui les attachoient tous deux à la terre. Quant aux grands objets qui doivent porter à Dieu, vous vous trouvez embarraſſé dans votre Religion ſur ce qui ſe paſſe à Rome & au Conclave: mon pauvre couſin, vous vous méprenez; j'ai oui dire qu'un homme d'un très-bon eſprit tira une conſéquence toute contraire au ſujet de ce qu'il voyoit dans cette grande ville; il en conclut qu'il falloit que la Religion Chrétienne fût toute ſainte & toute miraculeuſe, de ſubſiſter ainſi par elle-même au milieu de tant de déſordres & de tant de profanations: faites donc comme lui, & tirez les mêmes conſéquences.

LETTRE

DE Mme. LA MARQUISE DE LAMBERT

*A Mme * * **.

VOus écrivez, Madame, le langage des Dieux; & je vous répondrai le langage des hommes. Quand je ſuis chagrine, je me jette dans la morale; je vais vous rendre quelques-unes de mes réflexions de ce matin.

Pour tirer parti d'une retraite forcée, j'ai voulu me conſoler en penſant aux avantages de la ſolitude. Vous me mandez que vous rentrez dans la vôtre. Le monde n'a-t-il pas affoibli le goût que vous aviez pour elle? N'avez-vous point trouvé votre maniere de penſer & vos ſentiments un peu dérangés? Quelque préparé qu'on ſoit

quand on ſe préſente aux objets, ils font malgré nous leur impreſſion. M'eſt-il permis de citer? Un Philoſophe aſſuroit, „ qu'il ne rentroit jamais chez „ lui tel qu'il en étoit ſorti; qu'il y „ avoit toujours quelques ſentiments „ qu'il avoit affoiblis qui ſe réveil- „ loient; que plus il avoit vu de „ monde, plus les paſſions acquéroient „ d'autorité; qu'il eſt difficile de réſiſ- „ ter à leurs efforts quand elles viennent „ ſi fort accompagnées; enfin, qu'il „ revenoit toujours plus imparfait, pour „ avoir été parmi les hommes". Ces dangers ne ſont pas pour vous, Madame.

Comme j'ai vu que le temps n'étoit pas d'accord avec mes deſirs, j'ai eſſayé d'accommoder mes deſirs au temps; & pour me venger de ſa malice, j'ai réſolu non ſeulement de ſupporter ma ſituation, mais même d'en jouir: cela

eſt téméraire. Pour m'aider, j'ai lu une Lettre de *Pline* étant à ſa maiſon de campagne, dont il fait une très-aimable deſcription : enſuite il fait paſſer en revue toutes les occupations de la ville, qui, lorſqu'il y eſt, lui paroiſſent ſi importantes; (ces grands riens, qui tiennent une ſi grande place dans notre imagination, perdent bien de leur prix quand on les voit de loin:) après avoir rendu compte à ſon ami de l'emploi de ſon temps, il s'écrie : „ O innocente „ vie ! que cette oiſiveté eſt aimable ! „ qu'elle eſt honnête & préférable aux „ plus illuſtres emplois ! mer, rivages, „ dont je fais mon vrai cabinet, que „ ne m'inſpirez-vous pas ! & ne vaut-„ il pas mieux paſſer ici ſa vie à ne „ rien faire, que de ſonger ſérieu-„ ſement dans la ville à faire des „ riens “ ? Je voudrois bien pouvoir illuſtrer mon loiſir comme *Pline* : mais

il ne m'en reſtera que l'ennui & l'inutilité.

Avec vous, Madame, je prends de la hardieſſe, & je vais vous citer une autorité reſpectable pour vous; c'eſt la Sageſſe, qui dit: *Je la menerai dans la ſolitude, & là je parlerai à ſon cœur.* C'eſt là où la Vérité donne ſes leçons; où les préjugés s'évanouiſſent; où la prévention s'affoiblit; où l'opinion qui gouverne tout, commence à perdre ſes droits; où nous apprenons à rabattre du prix des choſes que notre imagination ſait nous ſurfaire: enfin il me ſemble que dans la ſolitude, nous n'avons que les beſoins de la nature, qui après tout ſont très-bornés; & que dans la ville, nous avons ceux de l'opinion, qui ſont immenſes. Je voudrois bien déranger des idées qui occupent une ſi grande place dans mon eſprit, & rendre, s'il eſt poſſible, mon bonheur

indépendant : il ne devroit preſque dépendre que de nous ; & c'eſt par une eſpece d'uſurpation que les objets extérieurs ſe ſont mis en poſſeſſion d'en diſpoſer : je voudrois bien me reſaiſir d'un droit ſi important. Eh ! qu'il eſt dangereux de ſe confier à ce qui eſt hors de nous ! tout en éloignement me paroît diminuer de prix & de valeur, hors vous, Madame, qui êtes toujours pour moi dans le même point de vue.

Voilà ce que mon eſprit a penſé, mais ce que mon cœur n'a pas ſenti : il ne recevra jamais des vérités qui pourroient le conduire à s'éloigner de vous. L'un & l'autre s'accordent ſur votre compte, Madame ; car mon eſprit a toujours trouvé parfait ce que mon cœur lui a montré aimable : & ma retraite m'a appris que la ſolitude eſt amie des ſentiments, puiſque les

miens,

miens, Madame, ont infiniment augmenté pour vous.

Je change de ton, & je vous aſſure, Madame, que dès que les eaux ſeront retirées, ma morale ne me retiendra pas un moment; & que je ſerai très-preſſée d'avoir l'honneur de vous aller trouver.

FRAGMENTS

DE LETTRES

SÉRIEUSES ET MORALES.

JE n'ai que quatre ou cinq cents livres à manger : & cela m'a ſuffi jusqu'à préſent; m'y voilà fait, & mon appétit ne va pas plus loin. Si j'avois l'eſtomac plus grand; ou, pour parler d'une façon plus ſérieuſe, ſi le bonheur, qui ſans doute eſt l'objet qu'on

Lettre d'un Curé dans les Amognes en Nivernois. Mercure de France, Mai 1757.

envisage dans une situation aisée, se ramassoit dans les champs, & s'accumuloit dans la grange, en proportion avec la dîme, j'ambitionnerois un bénéfice plus considérable : mais je vois tous les jours des choses qui me guérissent de ce desir ; je vois des gens dont le revenu est triple & quadruple du mien : sont-ils plus contents que moi ? vivent-ils même plus à leur aise ? Non : ils ont plus de revenus ; mais ils ont plus de besoins ; & ces besoins, pour les satisfaire, les assujettissent à des mouvements, des travaux, des inquiétudes, qui bien appréciés, doivent faire plaindre plutôt qu'envier leur état. Le bonheur, pour eux, occupe un vaste terrein, & porte sur je ne sais combien d'étaies différentes, dont l'ébranlement d'une seule fait crouler tout l'édifice. Le mien ne gît que dans un point presqu'imperceptible, & ne porte que sur

lui-même, ou, pour mieux dire, ne porte ſur rien; & je ne ſuis heureux, que parce que je ne penſe point à l'être, ni même à regarder ſeulement ſi je le ſuis. On dit communément que pour l'être, il ne faut que ſe perſuader qu'on l'eſt. La contradictoire, à moi, me paroîtroit beaucoup plus ſoutenable; & je penſerois que pour être heureux, il ne faudroit pas même ſonger à ſe croire tel. *Orphée* ramene *Euridice* des Enfers; il veut voir ſi cette chere épouſe le ſuit; il la regarde, & elle diſparoît. Emblême bien naturel du bonheur; un ſimple coup d'œil le fait évanouir.

O gens heureux! o demi-Dieux! ſi vous êtes au deſſus de la rage de la baſſette *; ſi vous vous poſſédez vous-mêmes, ſi vous prenez le temps comme Dieu l'envoie, ſi vous regardez votre exil comme une piece attachée à l'or-

Me. de Sevigné au Comte de Buſſy.

* Jeu fort à la mode en ce temps-là.

dre de la Providence, ſi vous ne retournez point ſur le paſſé pour regretter ce qui ſe paſſa il y a trente ans, ſi vous êtes au deſſus de l'ambition & de l'avarice; enfin, ô gens heureux! ô demi-Dieux! ſi vous êtes toujours comme je vous ai vus, & ſi vous paſſez paiſiblement votre hiver à *Autun* avec la bonne compagnie que vous me marquez.

L'Abbé deChoiſy, Journal du voyage de Siam.

J'ai une place d'écoutant dans toutes leurs aſſemblées, & je me ſers ſouvent de votre méthode (*a*); une grande modeſtie, point de démangeaiſon de parler. Quand la balle me vient bien naturellement, & que je me ſens inſtruit à fond de la choſe dont il s'agit, alors je me laiſſe forcer, & je parle à

(*a*) La relation de ce voyage eſt adreſſée à l'Abbé *de Dangeau*, & l'Auteur lui parle comme dans une Lettre.

demi-bas, modeſte dans le ton de la voix auſſi-bien que dans les paroles. Cela fait un effet admirable ; & ſouvent quand je ne dis mot, on croit que je ne veux pas parler ; au lieu que la bonne raiſon de mon ſilence eſt une ignorance profonde, qu'il eſt bon de cacher aux yeux des mortels. Encore eſt-ce quelque choſe d'avoir profité de vos leçons.

Il y a long-temps, Madame, que je prêche à Mme. *de* * * * la paix d'une retraite. Chaque ſaiſon de la vie a des bienſéances qui lui ſont propres, & qui preſcrivent de nouvelles regles de conduite. Il eſt dangereux de s'y méprendre : le monde ouvre ſur nous des yeux malins ; tout y eſt plein de gens qui s'offenſent des mérites d'autrui à proportion qu'ils éclatent ; il ſuffit ſouvent d'être vertueux pour être haï ; les

Lettre de M. de la Riviere à Me. de Lambert.

hommes rebutent ce qui paſſe leur regle, & ce qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Pour moi, Madame, la peur m'a pris, & l'on ne ſauroit plus m'envier que le bonheur de mon obſcurité : comme j'ai toujours mis le ridicule preſque au niveau du déshonneur, je me ſuis dépêché de vieillir, de peur de vieillir trop tard.

DES RÉPONSES

ET DES BILLETS.

IL n'y a qu'une choſe à dire ſur les réponſes, c'eſt qu'elles doivent prendre le ton de la Lettre qui les occaſione. L'annonce de la réception de cette Lettre en fait communément le début ; & l'on continue à la ſuivre articles par articles, autant que le ſujet le demande. Les Négociants diſent toujours : *J'ai reçu la vôtre du 15. du 28.* &c. cela n'eſt bon que parmi eux. Pour parler exactement, il faut dire : *J'ai reçu votre Lettre*, &c.

Il y a un proverbe qui dit que *toute Lettre mérite une réponſe* ; & *Pibrac*, qui a fait tant

de quatrains, ſi peu lus, quoique ſi dignes de l'être, dit que le bon ſens eſt dans les proverbes.

Ce ſeroit une impoliteſſe groſſiere que de ne rien dire à celui qui vous adreſſeroit la parole dans un entretien familier : c'en eſt donc une auſſi conſidérable de ne pas répondre à ceux qui vous écrivent.

La multitude des occupations n'eſt pas une raiſon qui puiſſe diſpenſer d'une réponſe : tout au plus c'eſt un prétexte de la différer. Je ne ſache qu'une choſe qui puiſſe juſtifier ce procédé ; ce ſont ces manques d'égards qu'on ne ſauroit rejetter, ni ſur l'ignorance, ni ſur la bonne intention de celui qui écrit. Perſonne n'eſt tenu de répondre à une ſottiſe.

Ce qui diſtingue un billet d'une Lettre, c'eſt qu'on le

commence & qu'on le finit ſans façon ; c'eſt qu'on l'écrit ſouvent ſur une demi-feuille de papier ; c'eſt qu'on le plie ſans cérémonie & même ſans le cacheter ; c'eſt qu'on n'y met point d'adreſſe, ou qu'on ſe contente d'écrire au-deſſus, *pour M****, &c.

Il n'y a que des occupations bien importantes & bien preſſées, une ſupériorité bien marquée, ou une familiarité bien établie, qui puiſſent autoriſer à écrire un billet. Hors de là il paſſe pour une impoliteſſe.

Voici un joli billet de *Louis XIV.* à M. le Duc *de la Rochefoucauld*, qu'il venoit de nommer Grand-Maître de la garde-robe : *Je me réjouis avec vous, comme votre ami, du préſent que je vous ai fait, comme votre maître.*

LETTRES

DE CONSEILS.

ON a dit depuis long-temps que les talents étoient partagés, & que les dons du génie n'étoient pas communs à tous ; il en eſt de même du bon ſens & de la prudence. Mais la ſociété répare en quelque ſorte les torts de la Nature, de cette mere ſi tendre envers les uns, tandis qu'à l'égard des autres elle eſt une marâtre ſi ſévere. Les idées répandues dans les eſprits de ceux qui vous environnent ſont un ſupplément à celles que vous n'avez pas. Cet homme que vous conſultez devient alors un autre vous-mê-

me, & ſes connoiſſances ne ſont plus avec les vôtres qu'une même maſſe de lumieres qui vous éclaire & vous conduit.

On inſiſte toujours ſur l'utilité qu'il y a de conſulter, & l'on parle fort peu de la maniere de donner des conſeils. Celle-ci eſt pourtant plus difficile que l'autre n'eſt néceſſaire.

La premiere regle, c'eſt de ne donner aucun avis qu'on ne vous l'ait demandé, à moins que votre ſituation ne vous en faſſe un devoir. Un pere doit des conſeils à ſes enfants, un maître à ſes diſciples, un ami en doit à ſon ami.

Voulez-vous que vos conſeils ſoient écoutés? donnez-les ſans affecter aucune ſupériorité ſur ceux à qui ils s'adreſſent; on ne perſuade jamais ceux qu'on paroît vouloir dominer: donnez-les

ſur-tout ſans y laiſſer entrevoir le moindre air de malignité. *Moliere* dans une ſcene du *Miſanthrope*, ce chef-d'œuvre du Théatre comique, fait paroître deux femmes, dont l'une répond aux avis piquants que lui donne l'autre, par des avis plus piquants encore. Il n'a peint que ce qui arrive tous les jours dans la ſociété.

Il eſt indigne d'un honnête homme de déguiſer la vérité quand on la lui demande. Hélas ! pourquoi faut-il qu'il ſoit ſi dangereux de la dire ? *Clitus* dit la vérité à *Alexandre*, & *Alexandre* aſſaſſina *Clitus* ; *Charideme* la dit à *Darius*, & *Darius* fit couper la tête à *Charideme* ; *Philoxene* la dit à *Denis*, & *Denis* le chargea de fers. Que veux-je conclurre de tout cela ? qu'il faut trahir la véri-

té ? A Dieu ne plaiſe ! elle eſt trop chere à mon cœur. Je veux ſeulement inſinuer que l'art de la dire demande beaucoup de diſcrétion & de prudence.

LETTRE

DE RACINE A SON FILS.

C'Eſt tout de bon que nous partons pour notre voyage de *Picardie*. Comme je ſerai quinze jours ſans vous voir, & que vous êtes continuellement préſent à mon eſprit, je ne puis m'empêcher de vous répéter encore deux ou trois choſes que je crois très-importantes pour votre conduite.

La premiere, c'eſt d'être extrêmement circonſpect dans vos paroles, & d'éviter la réputation d'être un parleur, qui eſt la plus mauvaiſe réputation qu'un jeune homme puiſſe avoir dans le pays où vous entrez. La ſeconde eſt d'avoir une extrême docilité pour les avis de M. & Mme. *Vigan*, qui vous aiment comme leur enfant.

N'oubliez point vos études, & cultivez continuellement votre mémoire, qui a grand beſoin d'être exercée. Je vous demanderai compte à mon retour de vos lectures, & ſur-tout de l'hiſtoire de France, dont je vous demanderai à voir vos extraits.

Vous ſavez ce que je vous ai dit des opéra & des comédies : on en doit jouer à *Marly*. Il eſt très-important pour vous & pour moi-même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes préſentement à *Verſailles* pour y faire vos exercices, & non point pour aſſiſter à toutes ces ſortes de divertiſſements. Le Roi & toute la Cour ſavent le ſcrupule que je me fais d'y aller ; & ils auroient très-méchante opinion de vous, ſi à l'âge où vous êtes, vous aviez ſi peu d'égard pour moi & pour mes ſentiments. Je devois avant toutes choſes vous recommander de ſon-

ger toujours à votre ſalut, & de ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la Religion. Le plus grand déplaiſir qui puiſſe m'arriver au monde, c'eſt s'il me revenoit que vous êtes un indévot, & que Dieu vous eſt devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne. Adieu, mon cher fils : donnez-moi ſouvent de vos nouvelles.

LETTRE

DE Mme. DE MAINTENON

A SON FRERE.

ON n'eſt malheureux que par ſa faute. Ce ſera toujours mon texte & ma réponſe à vos lamentations. Songez, mon cher frere, aux voyages d'Amérique, aux malheurs de notre

pere, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeuneſſe ; & vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un & l'autre du point où nous ſommes aujourd'hui. Nos eſpérances étoient ſi peu de choſe, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à préſent quatre fois plus, & nos ſouhaits ne ſeroient pas encore remplis ! Nous jouiſſons de cette heureuſe médiocrité que vous vantiez ſi fort. Soyons contents. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu : mais n'ayons pas des vues trop vaſtes. Nous avons le néceſſaire & le commode : tout le reſte n'eſt que cupidité. Tous ces deſirs de grandeur partent du vuide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes ſont payées : vous pouvez vivre délicieuſement ſans en faire de nou-

velles. Que desirez-vous de plus ? Faut-il que des projets de richesse & d'ambition vous coûtent la perte de votre repos & de votre santé ? Lisez la vie de *S. Louis :* vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au dessous des desirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répete, vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne seroit que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur : si vous pouvez la rendre moins bilieuse & moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules : il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie & réglée. Vous ne penserez pas bien tant que vous vous porterez mal ; dès que le corps est dans l'abattement, l'ame est

ſans vigueur. Adieu. Ecrivez - moi plus ſouvent, & ſur un ton moins lugubre.

LETTRE

DE LA MÊME A SA NIECE.

De quoi vous plaignez-vous, ma chere niece ? de ce que je ne vous ai pas écrit ſur la mort de M. *de Caylus* ? Vous ſavez ſi je m'y ſuis intéreſſée : & nous ne devons pas en être aux compliments : je ſuis ſi malade & ſi vieille, que je me réduis aux Lettres néceſſaires. Qu'eſt - ce que cette dépendance que vous voulez avoir de moi ? vous êtes en âge & en poſſeſſion de vous bien conduire : que voulez-vous changer à la veille de ma mort ? Vous ne ſerez pas aſſez folle pour vous remarier :

vivez en bonne mere : ne rentrez pas dans le monde : choisissez un certain nombre d'amies : voyez peu d'hommes, & que ce soient d'honnêtes gens : vivez à la vieille mode : ayez toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme : défiez-vous des plus sages, défiez-vous de vous-même : croyez-en une personne qui a de l'expérience, & qui vous aime. Vous êtes encore jeune & belle : au nom de Dieu, ne vous commettez point : occupez-vous de vos enfants : servez Dieu sans cabale : ne méprisez personne, & ne vous entêtez de rien : suivez la vie commune, soyez simple : & pardonnez à ma tendresse cette petite instruction ; elle vaut bien un compliment.

LETTRE

DE LA MÊME

A M. LE CARD. DE NOAILLES.

A Marly, ce 11. Janvier 1706.

MArchez bien droit & bien sûrement, Monſeigneur, dans l'affaire de Mme. *de Mondonville.* Vous êtes accuſé d'aimer les Janſéniſtes, & encore plus de haïr les Jéſuites. Ils regardent M. *Couet* comme leur ennemi. Ne dites ni n'écrivez que ce que vous diriez ou écririez au Roi & au P. *de la Chaiſe :* défiez-vous de tout. Soutenez ou excuſez le Roi, & gardez la force de la vérité pour la lui dire à lui-même. Excuſez la liberté de mes conſeils & de mes expreſſions : c'eſt mon zele qui me les inſpire.

LETTRE

DE Mme. DE SEVIGNE'

A SA FILLE.

* Le fils de Me. de Grignan.

J'Ai écrit au Marquis *, ma chere Comteſſe, quoique je lui euſſe déjà fait mon compliment. Je le prie de lire dans cette triſte garniſon, où il n'a rien à faire : je lui dis que puiſqu'il aime la guerre, c'eſt quelque choſe de monſtrueux de n'avoir point envie de voir les livres qui en parlent, & de connoître les gens qui ont excellé dans cet Art : je le gronde, je le tourmente : j'eſpere que nous le ferons changer : ce ſeroit la premiere porte qu'il nous auroit refuſé d'ouvrir. Je ſuis moins fâchée qu'il aime un peu à dormir, ſachant bien qu'il ne manquera

jamais à ce qui touche ſa gloire, que je ne le ſuis de ce qu'il aime à jouer. Je lui fais entrevoir que c'eſt une ruine : s'il joue peu, il perdra peu ; mais c'eſt une petite pluie qui mouille : s'il joue ſouvent, il ſera trompé, il faudra payer ; & s'il n'a point d'argent, ou il manquera de parole, ou il prendra ſur ſon néceſſaire. On eſt malheureux auſſi parce qu'on eſt ignorant ; car même, ſans être trompé, il arrive qu'on perd toujours. Enfin, ma fille, ce ſeroit une très-mauvaiſe choſe, & pour lui, & pour vous, qui en ſentiriez le contre-coup. Le Marquis ſeroit donc bienheureux d'aimer à lire : la jolie, l'heureuſe diſpoſition ! on eſt au deſſus de l'ennui & de l'oiſiveté, deux vilaines bêtes.

LETTRE

DE M. RÉMOND DE S. MARD

A M. DE S***.

Qui envoyoit son fils au service.

VOus envoyez M. votre fils à la guerre, Monsieur, & vous dites pour vos raisons qu'il y a des gens d'aussi bonne maison que lui qui y vont ? C'est-à-dire, que comme c'est la coutume des enfants de qualité d'aller à la guerre, il faut que votre fils y aille. Quoi ! vous ne faites donc rien que par coutume ? & avec cela vous prétendez être philosophe ? Oui, direz-vous ; la philosophie, après avoir bien raisonné, nous ramene à la coutume, dont elle nous avoit écartés ; & nécessités de vi-

vre

vre avec les hommes, il nous faut bien faire comme eux. Tout beau, Monſieur : nous ſommes aſſujettis aux uſages extérieurs que les hommes ont établis entre eux, nous ſommes obligés de nous habiller, de faire des révérences comme eux, de ne pas toujours laiſſer éclater le mépris que nous avons pour ceux qui le méritent ; & pour cela, de parler ce jargon commun par lequel nous nous témoignons les uns aux autres des diſpoſitions d'eſtime & d'amitié que nous n'avons pas. Voilà, Monſieur, à quoi la coutume & la raiſon même nous aſſujettit ; mais permettez-moi de vous dire qu'elle n'ordonne rien de plus. De l'air que vous y allez, je gage que ſi vous aviez été de la Cour de ces Rois dont les Courtiſans célébroient la mort en ſe la donnant eux-mêmes, vous auriez eu la ſottiſe de vous la donner auſſi. C'eſt trop, Mon-

ſieur ; il faut vivre avec les hommes, mais il ne faut pas être leur dupe. Vous n'avez qu'un fils que vous aimez, & qui mérite bien de l'être ; vous l'envoyez à l'armée, pour laquelle je ſais qu'il n'a point de goût ; vous-même qui l'y envoyez n'eſtimez pas trop ceux qui y vont, & cependant il part par votre ordre. Si ce n'eſt pas la coutume, dites-moi, je vous prie, qui peut vous obliger à expoſer un fils que vous aimez tendrement.

LETTRES
DE DEMANDE, ET PLACETS.

HOmere peint les prieres boiteuſes, ridées, marchant toujours les yeux baiſſés, toujours rampantes, & toujours humiliées. Le ton d'une Lettre de demande doit être ſimple & modeſte, à proportion de l'élévation de ceux à qui on s'adreſſe, & de la qualité de celui qui prie. Demander avec hauteur, c'eſt marchander un refus.

Ce ne ſeroit pas bien connoître le cœur humain, que de croire en obtenir quelque choſe en parlant beaucoup de ſoi-même. M. *de Buſſy-Rabutin* écrivit plus de cinquante Lettres à *Louis XIV.* pour qu'il lui permît d'aller ſe faire tuer

à l'armée, au lieu de s'ennuyer en Bourgogne. Il rappelloit ſes ſervices paſſés, il parloit de ſa condition, il vantoit ſon eſprit; & il n'obtint rien. C'eſt que ce procédé irrite l'amour propre. Il craint que vous ne regardiez comme une juſtice, ce qu'il ne voudroit vous accorder que comme une grace.

Il eſt un art d'intéreſſer les perſonnes que l'on implore, en leur faiſant entrevoir qu'il eſt de leur avantage de nous rendre ſervice. Ce moyen peut réuſſir quelquefois; le plus ſouvent l'artifice eſt ſoupçonné, & l'on vous refuſe ce que vous cherchiez à ſurprendre, au lieu de le demander.

Louez plutôt avec fineſſe ceux à qui vous êtes obligé d'avoir recours, intéreſſez leur vanité. Pour obtenir quelque choſe des

hommes, le plus sûr eſt de parler à leurs paſſions. Ils ſont tous à peu près comme M. *Jourdain*, * qui ſe ſeroit fait un ſcrupule de laiſſer ſans récompenſe les termes obligeants que lui prodiguoit le garçon Tailleur.

* Le Bourgeois Gentilhomme, comédie de Moliere.

Quoique dans le fond, les placets ſoient de véritables Lettres de demande, je ne m'y arrêterai preſque pas. Ils ſont aſſujettis à des formules qui ne ſont point celles d'une Lettre.

On ſait qu'un placet eſt une eſpece de requête adreſſée à un Prince, à un Miniſtre, ou à un Juge, pour en obtenir quelque grace. Un ſtyle reſpectueux & précis, des expreſſions choiſies ſans le paroître, ces penſées qui portent la conviction dans l'eſprit, ces tours qui jettent la perſuaſion dans l'ame; voilà

quels doivent en être le ton & les ornements. Les placets que *Pelisson* fit pour le célebre & malheureux *Fouquet* sont des modeles en ce genre. On trouve dans les recueils de vers, un assez grand nombre de placets écrits & tournés avec adresse. Depuis qu'il a plu aux Poëtes de se faire passer pour les favoris des Dieux, tout rimeur s'est mis en possession de traiter familiérement avec les Grands. Cela donne à leurs ouvrages une aisance, une finesse, un essor, à quoi la prose ne sauroit atteindre quand le respect la tient dans la contrainte.

Je ne citerai d'autre placet que celui-ci, qui mérite bien d'être conservé, ne fût-ce que par sa singularité. Il est de *Dufresni*, cet homme qui faisoit de si

beaux jardins * & de ſi mauvais vers ; & c'eſt au Duc Régent qu'il fut adreſſé.

MONSEIGNEUR,

Je vous ſupplie de vouloir bien me laiſſer dans ma pauvreté, afin qu'il reſte un monument de l'état où étoit la France avant la Régence de V. A. R.

On dit que M. le Duc d'*Orléans* eut la bonté d'écrire au bas : *Refuſé.*

---

* *Dufreſni* avoit la charge de Contrôleur-général des jardins du Roi, & il la rempliſſoit bien.

LETTRE

DE SCARRON

AU DUC DE RETZ.

MONSEIGNEUR,

Vous vous ſavez peut-être bon gré d'être généreux ; détrompez-vous-en ; c'eſt la plus incommode qualité que puiſſe avoir un grand Seigneur, quand il eſt aſſez imprudent pour rire quelquefois au nez à un malheureux comme moi. Nous autres écrivains, nous n'avons qu'à être obligés une fois, nous importunons tous les jours de notre vie. Vous me donnâtes l'autre jour les œuvres de *Voiture* : j'ai à vous demander une choſe de bien plus grande importance. Je connois tels Seigneurs qui

auroient changé de couleur à ces dernieres paroles de ma Lettre ; mais un Duc de *Retz* les aura lues ſans s'effrayer ; & je jurerois bien qu'il eſt auſſi impatient de ſavoir ce que je lui demande, que je ſuis aſſuré de l'obtenir. Un Gentilhomme de mes amis, qui à l'âge de vingt ans a fait vingt combats auſſi beaux que celui des *Horaces* & des *Curiaces*, & qui eſt auſſi ſage que vaillant, a tué un fanfaron qui l'a forcé de ſe battre. Il ne peut obtenir ſa grace hors de *Paris*, & voudroit bien y être en ſûreté, à cauſe qu'il a une répugnance naturelle à avoir le col coupé : je le logerois bien chez un grand Prince : mais il feroit mauvaiſe chere ; & je tiens que mourir de faim eſt un malheur plus à craindre que d'avoir le col coupé. Si votre hôtel lui ſert d'aſyle, il eſt à couvert de l'un & de l'autre ; & vous ſerez bien aiſe d'avoir pro-

tégé un jeune Gentilhomme de ce mérite-là. Au reste, vous aurez le plus grand plaisir du monde à le voir moucher les chandelles à coups de pistolets, toutes les fois que vous en voudrez avoir le passe-temps ; & vous me remercierez sans doute, comme vous êtes très-généreux, de vous avoir donné un si beau moyen d'exercer votre générosité ; & moi je vous promets de ne vous en point laisser manquer, & qu'aussi-tôt que vous m'aurez accordé ce que je vous demande, je vous importunerai tous les jours d'employer votre crédit & celui de vos amis, pour obtenir la grace du mien. La muse burlesque ne s'en taira pas, & s'acquittera assez bien d'un remerciment ; quoique jusqu'ici elle n'ait gueres eu à travailler en pareille matiere. Je vous demande mille pardons de la longueur de ma Lettre, & vous baise autant

de fois les mains blanches, ou telles qu'elles ſont. Obligez d'un mot de réponſe

Votre, &c.

LETTRE

DE RACINE

A Mme. DE MAINTENON.

MADAME,

J'avois pris le parti de vous écrire au ſujet de la taxe qui a ſi fort dérangé mes petites affaires; mais n'étant pas content de ma Lettre, j'avois ſimplement dreſſé un mémoire dans le deſſein de le préſenter à Sa Majeſté.... Voilà, Madame, tout naturellement comment je me ſuis conduit dans cette affaire; mais j'apprends que j'en ai

une autre bien plus considérable sur les bras. . . . Je vous avoue que lorsque je faisois tant chanter dans *Esther* * : *Rois, chassez la calomnie*; je ne m'attendois gueres que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale & rebelle à l'Eglise.

* Tragédie de M. Racine.

Ayez la bonté de vous souvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit & ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait par votre ordre près de trois mille vers sur des sujets de piété ; j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur, & j'y ai mis tous les sentiments dont j'étois le plus rempli : vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur? . . . .

Pour la cabale, qui eſt-ce qui n'en peut être accuſé, ſi on en accuſe un homme auſſi dévoué au Roi que je le ſuis, un homme qui paſſe ſa vie à penſer au Roi, à s'informer des grandes actions du Roi, & à inſpirer aux autres les ſentiments d'amour & d'admiration qu'il a pour le Roi? J'oſe dire que les grands Seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même : mais dans quelque compagnie que je me ſois trouvé, Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais, ni du Roi, ni de l'Evangile. Il y a des témoins encore vivants qui pourroient vous dire avec quel zele on m'a vu ſouvent combattre de petits chagrins qui naiſſent quelquefois dans l'eſprit des gens que le Roi a le plus comblés de ſes graces. Hé! quoi, Madame, avec quelle confiance pourrai-je dépoſer à la poſtérité que ce grand

Prince n'admettoit point les faux rapports contre les perſonnes qui lui étoient le plus inconnues, s'il faut que je faſſe moi-même une ſi triſte expérience du contraire ?

Je vous aſſure, Madame, que l'état où je me trouve eſt très-digne de la compaſſion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je ſuis privé de l'honneur de vous voir ; je n'oſe preſque plus compter ſur votre protection, qui eſt pourtant la ſeule que j'aie tâché de mériter. Je chercherois du moins ma conſolation dans mon travail ; mais jugez quelle amertume doit jeter ſur ce travail, la penſée que ce même grand Prince dont je ſuis continuellement occupé, me regarde peut-être comme un homme plus digne de ſa colere que de ſes bontés.

Je ſuis, &c.

LETTRE

DU COMTE DE BUSSY

A M. DE P....

Miniſtre & Secretaire d'Etat.

JE fais ce que je puis, Monſieur, pour ne pas abuſer de vos bontés. Cependant je me trouve ſouvent engagé à vous faire de très-humbles prieres. Toutes les affaires que vous avez me font peur, mais votre cœur me raſſure. Si ma fortune étoit en meilleur état qu'elle n'eſt, je ſerois plus réſervé à m'adreſſer à vous. Il faut que je vous croie bien déſintéreſſé, Monſieur, pour eſpérer de vous des graces, puiſque je n'aurai peut-être jamais l'honneur de vous voir. Mais vous m'aimerez partout, car vous me l'avez bien des fois

promis. J'aurai auſſi pour vous, toute ma vie, toute la reconnoiſſance & toute l'amitié imaginable ; & perſonne ne ſera jamais plus véritablement que moi, &c.

LETTRE

DU MÊME

A Mme. LA PRESIDENTE D'OSEMBRAY,

Pour lui recommander un procès.

A Chaſeu, ce 11. Novembre 1689.

EST-il poſſible, Madame, que, faite comme vous êtes, & de l'humeur dont je ſuis, je ne vous écrive jamais que de procès ? Apparemment cela ne devroit pas être ainſi, mais ma mauvaiſe deſtinée m'a fait faire tous les jours des perſonnages pour leſquels je n'étois pas né. Il faut donc que j'ache-

ve comme j'ai commencé ; & pour cet effet, Madame, je vous ſupplie de recommander à M. votre mari une affaire que j'ai dans ſa Chambre. Je me ſuis juſqu'ici ſi bien trouvé de vos recommandations, que je ne prendrai jamais d'autre voie ; d'autant plus que cela me donne lieu de vous dire toujours, que vous êtes la perſonne du monde que j'eſtime & que j'aime autant, & que j'aimerois encore davantage, ſi je me ſentois digne d'être aimé.

LETTRE

DE Mme. DE MAINTENON

A M. LE CARD. DE NOAILLES.

A S. Cyr, 10. Août 1701.

C'Eſt toujours dans les mauvaiſes affaires qu'on a recours à vous, Monſeigneur : & en voici une qui m'embarraſſe. Vous ſavez l'amitié que j'ai pour le Duc de *Richelieu.* Il a exigé de moi pluſieurs ſollicitations contre Mme. *d'Acigné.* Je meurs de peur qu'il n'ait tort : j'aiderois donc à ſoutenir une injuſtice. On me dit de tous côtés que c'en eſt une d'empêcher qu'elle ne ſoit tutrice de ſes petits-enfants. Donnez-moi votre avis. Je ne voudrois pas manquer à ce que je dois à mon ancien ami : je voudrois encore moins man-

quer à ce que je dois à ma conſcience. Votre conſeil. Il réglera ma conduite ſans vous commettre : dût M^me^. *d'Acigné* m'accuſer d'être injuſte, ou M. *de Richelieu* m'accuſer d'être ingrate.

LETTRE

DE M. DE VILLARS

A M^ME^. DE MAINTENON,

Pour la prier de procurer à ſa ſœur l'Abbaye de Chelles.

Au Camp de Brucſal, 3. Juillet 1707.

MADAME,

J'ai pris la liberté en partant de vous ſupplier d'être favorable à une ſœur que j'ai Religieuſe à *Vienne* depuis plus de trente ans. J'eſpere que M. le Cardinal *de Noailles* & le P. *de la Chaiſe* auront informé S. M. des té-

moignages qui leur avoient été rendus de ſa conduite par M. l'Archevêque de *Vienne*. Je regarderai comme un très-ſenſible bonheur pour moi, de voir cette ſœur, que j'aime fort, Abbeſſe de *Chelles*. *

* Me. de Villars eut cette Abbaye.

Le Roi récompenſe le gain des batailles : ne pourroit-il pas récompenſer le ſuccès des prieres ? Perſonne n'a plus d'envie de vaincre que moi, & perſonne ne prie avec plus de zele que ma ſœur pour la proſpérité des armes de Sa Majeſté.

LETTRE

DE M. DE BAVILLE

A Mme. DE MAINTENON,

Pour la prier de s'intéreſſer en faveur de ſon fils, à qui il vouloit remettre ſa charge.

Montpellier, ce 31. Octobre 1714.

MADAME,

Vous avez eu la bonté de me permettre de recourir à vous, dans les affaires les plus importantes qui pouvoient me regarder. Dans cette confiance, je vous prie de m'accorder votre protection. Je demande au Roi de donner à mon fils une place de Conſeiller d'Etat, en remettant celle que je remplis. J'ai conſidéré qu'étant hors

d'état de ſervir S. M. dans ſes Conſeils, à cauſe de ma ſurdité, j'étois devenu un ſerviteur inutile; & n'ayant qu'un fils, j'avoue que l'objet de mes vœux ſeroit de lui voir cet établiſſement.

Daignez, Madame, me donner en cette occaſion des marques de vos anciennes bontés pour un vieillard ſourd, goutteux, reconnoiſſant, & revenu de toute ambition, mais non des ſentiments paternels.

LETTRE
DE M. LE MARQUIS DE FEUQUIERES *
AU ROI,
En faveur de ſon fils.

Paris, le 27. Janvier 1711.

APrès avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie, que je vais lui rendre, il ne me reſte plus rien à faire, avant de la quitter, que de me jeter aux pieds de V. M. Si je croyois avoir plus de 24 heures à paſſer encore en ce monde, je n'oſerois prendre la liberté que je prends. Je ſais que j'ai déplu à V. M.; & quoique je ne ſache pas préciſément en quoi, je ne m'en crois pas moins coupable. J'eſpere, Sire, que Dieu me

* M. le Marquis *de Feuquieres* écrivit cette Lettre douze heures avant ſa mort. Le Roi la lut, il en fut touché, & il accorda au fils les penſions du pere.

pardonnera mes péchés, parce que j'en reſſens en moi un repentir bien ſincere. Vous êtes l'image de Dieu, & j'oſe vous ſupplier de pardonner au moins à mon fils des fautes que je voudrois avoir expiées de mon ſang. Ce ſont celles, Sire, qui ont donné à V. M. de l'éloignement pour moi, & qui ſont cauſe que je meurs dans mon lit, au lieu d'employer à votre ſervice les derniers moments de ma vie, & la derniere goutte de mon ſang, comme je l'ai toujours ſouhaité. Sire, au nom de ce Roi des Rois devant qui je vais paroître, daignez jeter des yeux de compaſſion ſur un fils unique que je laiſſe en ce monde, ſans appui & ſans bien : il eſt innocent de mes malheurs: il eſt d'un ſang qui a toujours bien ſervi V. M. Je prends confiance en la bonté de votre cœur ; & après vous avoir encore une fois demandé pardon, je

vais

vais me remettre entre les mains de Dieu, à qui je demande pour V. M. toutes les proſpérités que méritent vos vertus.

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

A M. L'ABBE' DU BOS.

A Cirey, ce 30. Octobre 1738.

IL y a déjà long-temps, Monſieur, que je vous ſuis attaché par la plus forte eſtime ; je vais l'être par la reconnoiſſance. Je ne vous répéterai point ici que vos livres doivent être le bréviaire des gens de Lettres, que vous êtes l'Ecrivain le plus utile & le plus judicieux que je connoiſſe : je ſuis ſi charmé de voir que vous êtes le plus

obligeant, que je ſuis tout occupé de cette derniere idée.

Il y a long-temps que j'ai raſſemblé quelques matériaux pour faire l'hiſtoire de *Louis XIV*; je ne me preſſe pas d'élever mon bâtiment : *Pendent opera interrupta, minæque murorum ingentes.* Si vous daigniez me conduire, je pourrois dire alors *æquataque machina cœlo :* voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un ſiecle qui vous compte parmi ſes ornements.

Celui qui a ſi bien débrouillé le chaos de l'origine des François, m'aidera ſans doute à répandre la lumiere ſur les plus beaux jours de la France. Songez, Monſieur, que vous rendrez ſervice à votre diſciple & à votre admirateur,

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

A M. DE S'GRAVESENDE,

Pour le prier d'écrire en ſa ſaveur au Cardinal de Fleuri.

VOus vous ſouvenez, Monſieur, de l'abſurde calomnie qu'on fit courir dans le monde pendant mon ſéjour en Hollande : vous ſavez ſi nos prétendues diſputes ſur le Spinoſiſme, & ſur des matieres de Religion, ont le moindre fondement : vous avez été ſi indigné de ce menſonge, que vous avez daigné le réfuter publiquement. Mais la calomnie a pénétré juſqu'à la Cour de France, & la réfutation n'y eſt pas parvenue. Le mal a des ailes, & le

bien va à pas de tortue. Vous ne ſauriez croire avec quelle noirceur on a écrit & parlé au Cardinal *de Fleuri.* Tout mon bien eſt en France, & je ſuis dans la néceſſité de détruire une impoſture, que dans votre pays je me contenterois de mépriſer, à votre exemple.

Souffrez donc, mon aimable & reſpectable Philoſophe, que je vous ſupplie très-inſtamment de m'aider à faire connoître la vérité. Je n'ai point encore écrit au Cardinal pour me juſtifier. C'eſt une poſture trop humiliante, que celle d'un homme qui fait ſon apologie; mais c'eſt un beau rôle que celui de prendre en main la défenſe d'un homme innocent. Ce rôle eſt digne de vous, & je vous le propoſe comme à un homme qui a un cœur digne de ſon eſprit. Ecrivez au Cardinal: deux mots & votre nom feront beaucoup,

je vous en réponds. Il en croira un homme accoutumé à démontrer la vérité. Je vous remercie, & je me ſouviendrai toujours de celles que vous m'avez enſeignées. Je n'ai qu'un regret, c'eſt de n'en plus apprendre ſous vous. Je vous lis au moins, ne pouvant plus vous entendre. L'amour de la vérité m'avoit conduit à *Leyde*, l'amitié ſeule m'en a arraché. En quelque lieu que je ſois, je conſerverai pour vous le plus tendre attachement, & la plus parfaite eſtime.

FRAGMENTS DE LETTRES *DE DEMANDE.*

Lettre de M. de Voltaire à Mr. de Maupertuis.

J'Apprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit ouvrage * ; je vais ſur le champ me mettre à le corriger : il y a mille contre-ſens dans l'impreſſion : j'ai déjà corrigé les fautes de l'Editeur ſur la lumiere ; mais ſi vous vouliez conſacrer deux heures à me corriger les miennes, & ſur la lumiere, & ſur la peſanteur, vous me rendriez un ſervice dont je ne perdrois jamais le ſouvenir. Je ſuis ſi preſſé par le temps, que j'en ai la vue toute éblouie. Le torrent de l'avidité des Libraires m'entraîne ; je m'adreſſe à vous, pour n'être point noyé.

* Les Elémens de la Philoſophie de Newton.

Je ne vous supplie point de perdre beaucoup de temps ; & d'ailleurs est-ce le perdre que de catéchiser son disciple ? C'est à vous à dire, quand vous n'aurez pas instruit quelqu'un : *Amici, diem perdidi* ..... Je tremble de vous importuner ; mais, au nom de *Nevvton*, un petit mot sur la pesanteur & sur la fin de l'ouvrage.

Lettre de M. le Franc à M. Rousseau.

Les grands hommes, Monsieur, sont faits pour donner de l'émulation : je crois même que la marque la plus sûre de l'excellence & de la perfection d'un Ecrivain, c'est d'inspirer aux autres la louable ambition de l'imiter .... Toutes les fois que je lis vos odes sacrées, je suis tenté de m'exercer à ce genre de poësie .... C'est dans quelques-uns de ces moments que je fis il y a plusieurs années la paraphrase du pseaume ...... jugez-vous cette

piece digne de votre critique : ne l'épargnez pas ; je ferai gloire toute ma vie de déférer à vos avis, comme je fais profeſſion d'être avec les ſentiments de la plus haute eſtime, &c.

RÉPONSES
A DES LETTRES
DE DEMANDE,
ET
LETTRES
Pour accompagner un préſent.

RÉpondre à une Lettre de demande, c'eſt accorder ou refuſer ce qui fait le ſujet de la Lettre.

Le proverbe latin dit que c'eſt donner deux fois, que de donner promptement. Je trouve qu'il y a bien de l'orgueil, pour ne rien dire de plus, à faire attendre long-temps ce qu'on pourroit accorder tout de ſuite.

Tous ceux qui donnent ne ſavent pas toujours donner. Il eſt une maniere d'accorder qui flatte encore plus que la choſe même. *Louis XIV.* dit à Mme. *de Maintenon*, en lui donnant une penſion qu'on avoit long-temps ſollicitée pour elle : *Madame, je vous ai fait attendre long-temps ; mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir ſeul ce mérite auprès de vous.* (*a*) Ces manieres polies vont très-bien aux Grands. Les graces dont ils ſont les dépoſitaires ne leur procurent que des flatteurs ; il n'y a que la maniere de les faire qui puiſſe leur aſſurer des amis :

(*a*) Voyez les Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de Mme. *de Maintenon.* Cet ouvrage, pour le dire en paſſant, n'eſt gueres qu'une compilation d'anecdotes quelquefois curieuſes, mais ſouvent fauſſes, & tout-à-fait indécentes. M. l'Abbé *Ladvocat* dans ſon Dictionnaire hiſtorique, article *Maintenon*, en porte à peu près le même jugement.

mais ſouvent ils accordent & ils donnent avec tant de hauteur, qu'on ſeroit diſpenſé de la reconnoiſſance, ſi les fautes d'autrui pouvoient autoriſer les nôtres. M. le Duc *de* * * * exilé à * * *, ſe plaignoit un jour de ce qu'il ne venoit preſque perſonne chez lui : Il y a cependant ici, diſoit-il, bien des gens à qui j'ai fait des graces. *Oui*, reprit franchement quelqu'un ; *mais elles venoient de ſi haut, qu'elles aſſommoient en tombant.*

Il doit être bien dur, quand on eſt né avec une ame, d'avoir à refuſer ; cependant l'indiſcrétion de ceux qui demandent, & les circonſtances où l'on ſe trouve, en font quelquefois une néceſſité. Alors c'eſt à la politeſſe à adoucir le refus. Il eſt difficile qu'on ne trouve pas toujours quelque choſe d'obligeant à ré-

pondre. Tous les hommes, ſurtout les gens en place, devroient dire à peu près comme cet * Empereur Romain : *Il ne faut pas que perſonne ſe retire triſte d'auprès de moi.*

* Titus.

RE'PONSE

DU VICOMTE D'ORTE,

COMMANDANT DE BAYONNE,

A CHARLES IX.

Qui lui avoit ordonné de faire maſſacrer les Proteſtants.

SIRE,

J'ai communiqué le commandement de V. M. à ſes fideles habitants & gens de guerre de la garniſon : je n'y ai trouvé que bons citoyens & braves ſoldats, mais pas un bourreau. C'eſt pourquoi eux & moi ſupplions très-humblement V. M. de vouloir employer nos bras & nos vies en choſes poſſibles : quelque hazardeuſes qu'elles ſoient, nous y mettrons juſqu'à la derniere goutte de notre ſang.

LETTRE

DE M. COLBERT A M. VOSSIUS.

* Louis XIV.

QUoique le Roi * ne ſoit pas votre Souverain, il veut néanmoins être votre bienfaiteur, & m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme une marque de ſon eſtime & un gage de ſa protection. Chacun ſait que vous ſuivez dignement l'exemple du fameux *Voſſius* votre pere; & qu'ayant reçu de lui un nom qu'il a rendu illuſtre par ſes écrits, vous en conſervez la gloire par les vôtres: ces choſes étant connues de Sa Majeſté, elle ſe porte avec plaiſir à gratifier votre mérite; & j'ai d'autant plus de joie qu'elle m'ait donné ordre de vous le faire ſavoir, que je puis me ſervir de cette occaſion pour vous aſſurer que je ſuis, &c.

A Paris, ce 21. Juin 1663.

RÉPONSE

DE Mme. DE SEVIGNÉ A SA FILLE.

A Paris, ce 1. Décembre 1679.

VRaiment oui, ma fille, je vous la donne cette jolie écritoire, & ç'a toujours été mon intention. J'attendois que vous l'euſſiez approuvée pour vous déclarer ce préſent. L'Abbé jure qu'il l'a penſé de même; en ſorte que s'il l'avoit miſe par mégarde ſur le petit mémoire de dépenſe qu'il vous a envoyé, il vous prie de l'effacer entiérement. Ce ſera donc l'écritoire *de ma mere*; elle eſt aſſez jolie pour me donner l'ambition que vous la nommiez ainſi; & d'autant plus que vous m'aſſurez que vous n'en faites point un poignard, &c.

RÉPONSE

DE Mme. DE SEVIGNE' A SA FILLE.

Aux Rochers, 22. Janvier 1690.

MOn Dieu, que votre état eſt violent ! qu'il eſt preſſant ! & que j'y entre toute entiere avec une véritable douleur ! Mais, ma fille, que les ſouhaits ſont foibles & fades dans de pareilles occaſions ! & qu'il eſt inutile de vous dire que ſi j'avois encore, comme j'ai eu, quelque ſomme portative qui dépendît de moi, elle ſeroit bientôt à vous ! Je me trouve en petit volume accablée & menacée de mes petits créanciers, & je ne ſais même ſi je pourrai les contenter, comme je l'eſpérois ; car je me trouve ſuffoquée par l'obligation de payer tout-à-l'heure cinq

mille francs de lods & ventes des terres de Mme. *d'Acigné* que j'ai achetées, pour n'en pas payer dix ſi j'attendois encore deux ans. Ainſi me voilà, mais ce n'eſt que pour vous dire la douleur que me donne mon extrême impoſſibilité. Votre frere m'a paru ſenſible à votre peine; & je ſuis sûre qu'il feroit bien ſon devoir, ſi le temps étoit comme autrefois, c'eſt-à-dire, qu'on trouvât à emprunter. Il veut vous parler lui-même, & vous dire comme il penſe ſur ce ſujet.

LETTRE

(a) DU COMTE DE***

*AU CHEVALIER DE ****

1746.

VOus partagez mes larmes, mon cher ami, vous partagerez mes biens. L'amitié nous a rendus freres,

(a) Cette Lettre se trouve dans le bon ouvrage de M. le Marquis *Caraccioli* intitulé : *Caracteres de l'amitié.* Il assure qu'elle n'est pas supposée ; & je le crois : il est encore des cœurs amis de la vertu.

Un Anglois fort riche, après avoir éprouvé que les plaisirs n'étoient pas le bonheur, & que les trésors ne combloient pas les vuides de notre ame, désespéroit de trouver jamais la félicité. Il passoit un jour devant la cabane d'un paysan : des cris qu'il y entendit le firent entrer ; il voit d'un côté un Collecteur avide qui enlevoit des meubles, faute d'argent pour payer les impôts, & de l'autre, une famille éplorée livrée au désespoir. Son cœur s'ouvre à la pitié, & sa bourse aux bienfaits : ses guinées ramenent le calme & la joie dans cette maison ; époux, femme, enfants, tout tombe à ses genoux ; & ce moment si délicieux lui fit entrevoir que le bonheur n'est pas une chimere. Il fit des heureux, & il le devint.

l'amitié nous rendra héritiers du pere que nous pleurons. La fortune eſt aveugle ; mais je vois clair, je vois que mes richeſſes n'auront de prix qu'autant qu'elles vous ſeront utiles. Acceptez ſans peine l'offre que je vous en fais, & ne me regardez que comme un fermier qui vous paie une rente avec exactitude. Sur-tout point de remerciment ; je ſuis payé par le ſeul plaiſir de vous en faire. Vous jouiſſez donc à préſent de quinze mille livres de rente, qui ſeroient toutes à vous, ſi vous étiez moins généreux : mais je vous connois ; vous en conſacrerez plus de la moitié pour obliger les autres : & c'eſt par cette raiſon que vous avez mérité vous-même qu'on vous obligeât. Adieu : félicitez-moi ſeulement d'avoir une ame ; car dans tout ceci je ne remplis que les devoirs d'homme.

RE'PONSE

DE M. LE COMTE D'ARGENSON

A M. DE FONTENELLE.

JE n'ai point perdu de vue, Monſieur, la demande que vous avez faite, de faire paſſer ſur la tête de M. *de S. Gervais*, votre parent, une partie de la penſion de 1200 liv. que vous avez ſur la Caſſette. J'ai attendu le moment favorable d'en parler au Roi, & S. M. a bien voulu diſtraire ſix cents livres de votre penſion en faveur de M. *de S. Gervais*, pour le mettre en état de ſe ſoutenir à ſon ſervice.

Je ſerai fort aiſe ſi dans cette affaire j'ai réuſſi à vous ſatisfaire, comme je le ſouhaiterois ; mais ſoyez perſuadé qu'il me reſtera toujours l'envie de

trouver de nouvelles occaſions de vous faire connoître les ſentiments avec leſquels je ſuis, &c.

RE'PONSE

DE M. DE VOLTAIRE

A M. LE BRUN, (a)

Secretaire des commandements de S.A.S. Mgr. le Prince DE CONTI.

Au château de Ferney, Pays de Gex, 5. Novembre 1760.

JE vous ferois, Monſieur, attendre ma réponſe quatre mois au moins, ſi je prétendois la faire en auſſi beaux vers que les vôtres; il faut me borner à vous dire en proſe combien j'aime votre ode

(a) M. *le Brun* avoit écrit à M. *de Voltaire* en faveur d'une petite-niece du grand *Corneille*, & il en reçut cette belle réponſe.

& votre proposition. Il convient assez qu'un vieux soldat du grand *Corneille* tâche d'être utile à la petite-fille de son Général. Quand on bâtit des châteaux & des églises, & qu'on a des parents pauvres à soutenir, il ne reste gueres de quoi faire ce qu'on voudroit pour une personne qui ne doit être secourue que par les plus Grands du royaume.

Je suis vieux; j'ai une * niece qui aime tous les Arts, & qui réussit dans quelques-uns. Si la personne dont vous me parlez, & que vous connoissez sans doute, vouloit accepter auprès de ma niece l'éducation la plus honnête, elle en auroit soin comme de sa fille; je chercherois à lui servir de pere. Le sien n'auroit absolument rien à dépenser pour elle. On lui paieroit son voyage jusques à Lyon; elle seroit adressée à Lyon à M. *Tronchin*, qui lui fourniroit une voiture jusqu'à mon châ-

* Me. Denis.

teau, ou bien une femme iroit la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je ſuis à vos ordres: & j'eſpere avoir à vous remercier juſqu'au dernier jour de ma vie, de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devoit faire M. *de Fontenelle.* (*a*) Une partie de l'éducation de cette Demoiſelle ſeroit de nous voir jouer quelquefois les pieces de ſon grand-pere, & nous lui ferions broder les ſujets de *Cinna* & du *Cid.*

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'eſtime & tous les ſentiments que je vous dois, &c.

„ (*a*) Tout le monde ſait que M. *de Fontenelle* approchoit du terme de ſa longue „ carriere, lorſque le pere de Mlle. *Corneille* „ l'alla voir. M. *de Fontenelle*, qui n'avoit pas „ ſa généalogie bien préſente, & qui s'étoit „ perſuadé qu'il avoit ſurvécu à tous ſes parents mâles du côté des *Corneilles*, prit le „ ſeul héritier de ce nom pour un impoſteur: „ crédulité bien pardonnable à ſon âge. Voilà, „ Monſieur, l'exacte vérité dont je ſuis bien „ inſtruit." *Année Litt.* 1760. *Tom.* 8. *Lett.* 7.

REPONSE

DE M. DE VOLTAIRE

A Mlle. CORNEILLE.

Aux Délices, 22. Novembre 1760.

VOtre nom, Mademoiselle, votre mérite, & la Lettre dont vous m'honorez, augmentent dans Mme. *Denis* & dans moi le desir de vous recevoir, & de mériter la préférence que vous voulez bien nous donner. Je dois vous dire que nous passons plusieurs mois de l'année dans une campagne auprès de *Geneve*; mais vous y aurez toutes les facilités & tous les secours possibles pour tous les devoirs de la Religion : d'ailleurs, notre principale habitation est en France, à une lieue de là, dans un château très-logeable que

je

je viens de faire bâtir, & où vous ſerez beaucoup plus commodément que dans la maiſon d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Vous trouverez dans l'une & dans l'autre habitation de quoi vous occuper, tant aux petits ouvrages de la main qui pourront vous plaire, qu'à la muſique & à la lecture. Si votre goût eſt de vous inſtruire de la Géographie, nous ferons venir un Maître, qui ſera très-honoré d'enſeigner quelque choſe à la petite-fille du grand *Corneille*. Mais je le ſerai beaucoup plus que lui de vous voir habiter chez moi. J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c.

FRAGMENTS
DE RE'PONSES
A DES LETTRES DE DEMANDE, &c.

Lettre de Mᵉ. de Mainte-non. J'Ai donné le placet dont vous m'aviez chargée. Il a été rejetté pour quatre raiſons. La premiere, &c.

Voilà tout ce qu'on m'a répondu. Je ſuis fâchée d'avoir ſi mal réuſſi dans une affaire que vous deſiriez, & qui intéreſſe une maiſon que j'aime en général & en particulier.

Lettre de l'Abbé de Chaulieu. Voilà un petit préſent d'huile d'*Aix* excellente. L'olive a toujours été le ſymbole de la paix. Ne pourroit-elle point aujourd'hui faire finir la guerre que vous m'avez déclarée ſi ouvertement?

Lettre du même. J'ai été obligé d'aſſembler tous les Experts & les Maîtres à écrire d'*Aix*,

pour lire ce que M. le Duc *de Bouillon* m'a fait l'honneur de me mander dans votre Lettre ; aucun ne l'a pu faire : ceci n'eſt point une plaiſanterie. Ce qui m'embarraſſoit le plus, eſt que j'ai deviné qu'il ſouhaitoit quelque choſe de moi : & le moyen d'y ſatisfaire ſans le ſavoir ? Heureuſement M. *de Crillon* eſt entré, comme j'étois dans ces peines mortelles ; & après un long travail, il a trouvé le mot de caffé dans une ſyllabe, où il n'y a pour toutes lettres qu'un *a*, une *f* & un *y*. Jugez vous-même de l'orthographe. Comme j'ai reçu la Lettre à onze heures du ſoir, & que je pars demain à quatre du matin, je n'ai pu emporter le caffé ; mais M. *de Crillon* s'eſt chargé de l'envoyer demain à *Marſeille*, & de le faire tenir à *Paris* au plutôt. Voilà tout ce que j'ai pu faire pour le ſervice de Monſeigneur le grand Chambellan, dont je

ſuis avec un profond reſpect le très-humble ſerviteur.

Lettre de Me. de Mainte-non.

Dès que j'eus reçu votre mémoire, je l'envoyai & recommandai à M. *de Torci.* Il parla au Roi, & m'écrivit un refus fondé ſur beaucoup de raiſons. Vous voyez qu'on ne fait pas tout ce qu'on voudroit.... Je ſuis votre très-humble ſervante, & bien affligée d'ajouter, votre ſervante très-inutile.

Lettre de M. de S. Evre-mont.

Comme tout le monde vous donne des (*a*) fruits, je n'ai pas voulu être le ſeul qui ne vous en donne pas. Re-

---

(*a*) J'ai mis peu de ces Lettres deſtinées à accompagner les petits préſents qu'on ſe fait dans la ſociété, parce que j'en ai trouvé peu de bonnes, & qu'il vaut mieux ne point donner d'exemples que d'en donner de mauvais. Ordinairement on prend occaſion de la choſe qu'on envoie pour dire un mot gracieux à la perſonne à qui on l'adreſſe. En poëſie on nomme cela un envoi, & les faiſeurs de vers ne manquent pas d'en inſérer toujours un bon nombre dans leurs *œuvres diverſes :* on peut les y conſulter. En voici un qui n'eſt encore

cevez des pêches d'un homme qui n'a pas de jardin, d'auſſi bon cœur qu'il vous les donne.

Je me donnerai bien de garde de vous envoyer les petites pieces fugitives que vous me demandez. Tous ces vers de ſociété ne ſont bons que pour les ſociétés ſeules & pour les ſeuls moments où ils ont été faits. Il eſt ridicule d'en faire confidence au Public, &c. Lettre de M. de Voltaire.

Il y auroit bien de l'ingratitude à moi, Monſieur, ſi je vous refuſois quelque choſe après toutes les obligations que je vous ai; & je ne m'en Lettre de J. Bapt. Rouſſeau.

---

dans aucun recueil, & qui m'a paru délicat. Il eſt de Mme. la Ducheſſe *de Luxembourg*, qui fit préſent à Mme. la Ducheſſe *de la Valiere* d'une navette d'or, qu'elle accompagna de ces quatre vers:

L'emblême frappe ici vos yeux;
Si les graces, l'amour & l'amitié parfaite
Peuvent jamais former des nœuds,
Vous devez tenir la navette.

acquitterois pas en vous envoyant tous les ouvrages que j'ai faits en ma vie. Je n'ai donc garde de vous refuser celui que vous me faites l'honneur de me demander, &c.

Lettre de Racine à Boileau.

J'ai parlé à M. *de Pontchartrain*, le conseiller du garçon qui vous a servi; & M. le Comte *de Fiesque*, à ma priere, lui en a parlé aussi. Il m'a dit qu'il feroit son possible pour le placer; mais qu'il prétendoit que vous lui en écrivissiez vous-même, au lieu de lui faire écrire par un autre. Ainsi je vous conseille de forcer un peu votre paresse, & de m'envoyer une Lettre pour lui, ou bien de lui écrire par la poste.

LETTRES

DE REMERCIMENT.

UN remerciment eſt un devoir ſacré pour qui compte encore la reconnoiſſance au nombre des vertus ; & jamais on ne méritera le titre glorieux de bienfaiteur, quand on ne rougit pas d'être ingrat.

Une Lettre de remerciment devroit être dictée par le cœur, puiſque la reconnoiſſance eſt un ſentiment. Il faut du moins que l'eſprit s'étudie à en prendre le ton, & qu'il s'y étudie d'autant plus, qu'il eſt bien difficile de rendre ce que l'on ne ſent que foiblement.

Un ton enjoué n'y ſeroit peut-être pas déplacé, pourvu

qu'il fût toujours ſubordonné aux égards & au reſpect. Il annonce un bon cœur, pour qui la reconnoiſſance eſt un devoir ſans être un fardeau.

Le ſervice reçu, les circonſtances qui l'ont accompagné, la générofité de celui qui oblige, la ſenſibilité de celui qui reçoit, voilà à peu près quels ſont les articles ſur leſquels on peut s'étendre.

Je n'aimerois pas qu'on promît d'uſer de retour dans l'occaſion : il me ſemble que c'eſt faire mal ſa cour. Cette eſpece d'offre de ſervice eſt un regard ſur vous-même, qui dérobe une partie de l'attention que vous ne devez qu'au bienfait, pour la donner uniquement à votre vanité.

Ces mots de remerciment & de reconnoiſſance me rappellent

une anecdote. M. *d'Ablancourt* travailloit au Dictionnaire de l'Académie, lorſque le Cardinal *de Richelieu* lui donna une penſion. Il vint pour l'en remercier. Au moins, dit le Cardinal en l'appercevant, vous n'oublierez pas le mot de *penſion* dans votre Dictionnaire : Non, Monſeigneur, reprit ſur le champ l'Académicien ; & encore moins celui de *reconnoiſſance.*

LETTRE

DE M. BOURSAUT

AU R. P. BELLANGER, JESUITE.

Remerciments des ſoins qu'il prenoit pour ſon fils.

IL doit m'être bien honteux, mon R. P. de vous avoir tant d'obligations, & d'avoir attendu ſi tard à vous témoigner combien j'y ſuis ſenſible. Des affaires, des maladies, & je ne ſais combien de conjonctures qui ſuccedent l'une à l'autre, me laiſſent ſi peu de loiſir, que je ſuis obligé de quitter un devoir pour un autre devoir ; & ſouvent même je ſuis contraint de manquer à celui qui me ſeroit le plus agréable. Jugez-en, s'il vous plait, mon R. P. par le plaiſir que je me ferois

fait de m'en acquitter auprès de vous, & de vous marquer combien je vous ſuis redevable des bontés que vous avez pour mon fils, & des ſoins que vous prenez pour en faire un honnête homme. Pour peu qu'il ait d'inclination à le devenir, il eſt impoſſible qu'il n'y réuſſiſſe pas, par l'avantage qu'il a, non ſeulement de recevoir vos leçons, mais encore de pouvoir profiter de vos exemples. Je ſouhaite de tout mon cœur qu'il réponde à toutes les graces que vous lui faites; & qu'il travaille à ſe rendre d'autant plus habile, qu'il n'y aura point d'excuſe pour lui, quand on ſaura qu'il a eu l'honneur d'étudier ſous vous. Parmi les méchantes qualités qu'il peut avoir, je ſuis ſûr au moins qu'il en a une fort bonne; c'eſt, mon R. P. qu'il connoît ce que vous faites pour lui, & qu'il me parle de vous avec une effuſion de cœur pleine de tendreſ-

ſe, de reſpect, & de reconnoiſſance. Je ſais bien qu'il n'en peut trop avoir; & que l'excès, qui eſt preſque toujours un vice, devient en de pareilles occaſions une vertu. Je n'oſe dire que ce ſoient des ſentiments que je lui ai inſpirés : il eſt mal-aiſé de vous connoître, & de ne pas les avoir. Mais quelque redevable qu'il vous puiſſe être, je n'héſite point à vous aſſurer qu'il ne ſera jamais avec plus d'eſtime ni de reconnoiſſance que moi, &c.

LETTRE

DE M. LE MARÉC. DE TALLARD

A Mme. DE MAINTENON.

MADAME,

Recevez, s'il vous plait, ici mes très-humbles remerciments du mot que vous

me fites l'honneur de me dire hier. Rien n'égale vos bontés : rien n'égale ma reconnoiſſance.

Vous m'avez accordé votre protection pour me faire Chevalier de l'Ordre ; j'en ai reſſenti les effets quand j'ai été Duc. Vous acheverez, Madame, quand il vous plaira, de me mettre au rang de mes camarades. Pour moi, je ne ſongerai toute ma vie qu'à marquer au Roi, & à vous, la reconnoiſſance de ce que je dois à l'un & à l'autre : trop heureux, Madame, ſi vous êtes auſſi perſuadée de mes ſentiments, que je le mérite.

LETTRE

DE RACINE

A M. LE PRINCE DE CONDÉ.

MONSEIGNEUR,

C'eſt avec une extrême reconnoiſſance que j'ai reçu encore, au commencement de cette année, la grace que Votre Alteſſe Séréniſſime m'accorde ſi libéralement tous les ans. (*a*) Cette grace m'eſt d'autant plus chere, que je la regarde comme une ſuite de la protection glorieuſe dont vous m'avez honoré en tant de rencontres, & qui a toujours fait ma plus grande ambition.

(*a*) Sa charge de Tréſorier de France à Moulins, étoit dans le caſuel de Mr. le Prince, qui lui faiſoit donner tous les ans une quittance de la Paulette.

Auſſi, en conſervant précieuſement les quittances du droit annuel dont vous avez bien voulu me gratifier, j'ai bien moins en vue d'aſſurer ma charge à mes enfants, que de leur procurer un des plus beaux titres que je puiſſe leur laiſſer, je veux dire les marques de la protection de V. A. S. Je n'oſe en dire davantage ; car j'ai éprouvé plus d'une fois que les remerciments vous fatiguent preſqu'autant que les louanges. Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE

DE Mme. DE S. GERAN

A Mme. DE MAINTENON.

POint de procédé, Madame, plus généreux que le vôtre : à mon inſu vous demandez une grace pour moi ;

vous l'obtenez, & vous laiſſez à M. *de Pontchartrain* à me l'apprendre. En vérité, la ſomme dont le Roi augmente ma penſion eſt trop conſidérable. Je n'aſpirois qu'à une vie commode, & vous m'en procurez une agréable. Il me ſeroit bien difficile de vous exprimer ce qui ſe paſſe dans mon cœur ſur vos bontés pour moi; il en eſt pénétré, & je ne puis m'empêcher de vous dire tout groſſiérement, que je vous aime comme ma vie. Je fais marcher mon profond reſpect après les ſentiments les plus tendres : ce n'eſt point le cérémonial de la Cour, mais c'eſt celui du cœur.

LETTRE

DE M. LE COMTE DE BUSSY

AU COMTE D'EG....

A Buſſy, le 7. Août 1668.

JE vous rends mille graces de toutes les peines que vous avez priſes pour moi, & de ce que vous vous êtes employé avec tant de chaleur pour mes affaires, dans une conjoncture où vous avez tant de raiſon de parler pour vous. Pour moi je ſuis un pauvre Diable égaré, qui ai toutes les peines du monde à retrouver le bon chemin, & qui, quand j'y ſerois rentré, n'ai pas aſſez de jour pour arriver au gîte ; de ſorte que je vis au jour la journée, ſans crainte & ſans eſpérance, mépriſant les biens, & les maux que je puis avoir : car de me tourmenter pour des maux où je ne puis trouver de remedes, je me

ferois encore plus de mal que mes ennemis ne m'en font.

Adieu, mon cher : croyez bien que j'ai toute la reconnoiſſance que je dois à votre amitié, & toute l'eſtime que l'on doit à votre perſonne.

LETTRE
DU MÊME
A LA MARQUISE DE T....

Remerciments des attentions qu'elle avoit pour ſon épouſe.

MA femme vient de me mander que parmi ceux qui lui ont témoigné de l'amitié, vous vous êtes tellement diſtinguée, Madame, que je ſerois le plus ingrat du monde, ſi je ne vous en rendois mille graces. Cela ne m'a point ſurpris ; car il y a long-

temps que je connois votre cœur, & que je ſuis perſuadé qu'on n'en ſauroit trop faire d'eſtime. Je pouſſerois avec raiſon ce chapitre bien plus loin : mais les perſonnes qui ont l'ame auſſi belle que vous, aiment plus la gloire que les louanges. Tout ce que je vous dirai donc, Madame, c'eſt que je vous promets de ma part un cœur auſſi plein de reconnoiſſance, que le vôtre l'eſt de généroſité : je ne vous ſaurois dire plus nettement que je ſerai toute ma vie de tout mon cœur à vous.

LETTRE

DU MÊME

A M. LE DUC DE NOAILLES,

Pour le remercier de lui avoir procuré la permiſſion de faire un voyage à Paris.

A Buſſy, le 10. Juillet 1673.

JE viens de recevoir votre Lettre du premier Juillet, Monſieur, par laquelle, je vois la grace que le Roi m'a faite à votre ſollicitation. Cette grace, & la maniere dont vous vous êtes toujours employé pour moi, me touchent ſi ſenſiblement, que j'ai de la peine à vous dire au point où cela eſt. Mais, Monſieur, aidez-moi, je vous ſupplie, à vous bien remercier. Dites-vous bien à vous-même, que je ſens pour vous

toute la reconnoiſſance & toute l'amitié qu'un bon cœur peut reſſentir quand on l'a comblé de bienfaits & d'honnêtetés. Je partirai d'ici au premier jour pour Paris. Que je ſerois heureux, ſi je pouvois vous dire moi-même que perſonne ne ſera jamais à vous plus que moi !

LETTRE

DE M. DE LA BRUYERE

A M. LE COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 9. Décembre 1691.

SI vous ne vous cachiez pas de vos bienfaits, Monſieur, vous auriez eu plutôt mon remerciment. Je vous le dis ſans compliment, la maniere dont vous venez de m'obliger m'engage pour toute ma vie à la plus vive reconnoiſ-

ſance dont je puiſſe être capable. Vous aurez bien de la peine à me fermer la bouche ; je ne puis me taire ſur une action auſſi généreuſe.

Je vous envoie, Monſieur, un de mes livres des caracteres, fort augmentés, & je ſuis avec toute ſorte de reſpect & de gratitude, &c.

LETTRE

DE BOILEAU A RACINE.

A Paris, ce Juin *1693*.

JE ne ſaurois, mon cher Monſieur, vous exprimer ma ſurpriſe ; & quoique j'euſſe les plus grandes eſpérances du monde, je ne laiſſois pas encore de me défier de la fortune de M. le Doyen. C'eſt vous qui avez tout fait, puiſque c'eſt à vous que nous devons l'heu-

reuſe protection de M^me^. *de Maintenon.* Tout mon embarras eſt de ſavoir comment je m'acquitterai de tant d'obligations que je vous ai. Je vous écris ceci de chez M. *Dongois*, le Greffier, qui eſt ſincérement tranſporté de joie, auſſi-bien que toute notre famille; & de l'humeur dont je vous connois, je ſuis sûr que vous ſeriez ravi vous-même de voir combien, d'un ſeul coup, vous avez fait d'heureux. Adieu, mon cher Monſieur. Croyez qu'il n'y a perſonne qui vous aime plus ſincérement, ni par plus de raiſons, que moi.

LETTRE

DE M. DE FENELON

A Mme. LA MARQ. DE LAMBERT.

JE devois déjà beaucoup, Madame, à M. *de Sacy*, puiſqu'il m'avoit procuré la lecture d'un excellent * écrit; mais la dette eſt bien augmentée depuis qu'il m'a attiré la très-obligeante Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ne pourrois-je point enfin, Madame, vous devoir à vous-même la lecture du ſecond * ouvrage? Outre que le premier le fait deſirer fortement, je ſerois ravi de recevoir cette marque des bontés que vous voulez bien me promettre. Je n'oſerois me flatter d'aucune eſpérance d'avoir l'honneur de vous voir en ce pays, dans un malheureux temps où

* Les avis d'une mere à ſon fils.

* Les avis d'une mere à ſa fille.

il eſt le théatre de toutes les horreurs de la guerre ; mais dans un temps plus heureux, une belle ſaiſon pourroit vous tenter de curioſité pour cette frontiere. Vous trouveriez ici l'homme du monde le plus touché de cette occaſion, & le plus empreſſé à en profiter. C'eſt avec le reſpect le plus ſincere que je ſuis parfaitement & pour toujours, &c.

LETTRE

DE M. DE FONTENELLE

AU ROI DE POLOGNE, STANISLAS I.

SIRE,

Jugez de ma reconnoiſſance de la grace que Votre Majeſté m'a faite, en m'accordant une place dans ſon Académie de *Nancy*, par l'idée que

j'en ai. Je me crois dans le même cas que ſi l'Empereur *Marc-Aurele* m'avoit admis dans une Compagnie qu'il eût pris ſoin d'établir & de former lui-même.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE

DE ROUSSEAU

A M. DE CROUZAS,

Qui avoit parlé avantageuſement de lui dans un de ſes ouvrages.

A Soleure, le 3. Novembre 1714,

SI les ames généreuſes trouvent une ſatisfaction réelle dans les marques d'eſtime qu'elles donnent à leurs amis, il y a pour ces mêmes amis, lorſqu'ils ſont généreux, une ſorte de plaiſir dé-

licat, & que les hommes vulgaires ne connoiſſent point, à ſe ſentir obligés aux perſonnes qu'ils aiment. Je ſuis actuellement dans ce cas, Monſieur, depuis que j'ai lu, ſans m'y attendre, l'article de votre nouvel ouvrage, où vous parlez de moi d'une maniere en même temps ſi obligeante & ſi ingénieuſe. Un homme ſenſible à la gloire ne peut réſiſter à la flatteuſe idée de ſe voir aſſocié à l'immortalité d'un livre digne de paſſer aux ſiecles les plus reculés. Souffrez donc que je vous en faſſe ici mes très-ſinceres remerciments, & que j'oublie pour un moment la honte où je dois être de n'avoir encore rien fait qui puiſſe mériter cet excès d'honneur, pour me livrer à la joie que j'ai de le recevoir d'une main auſſi chere que la vôtre.

LETTRE

DE ROUSSEAU A M. BOUTET,

Qui ayant appris ſa maladie, venoit de lui envoyer de l'argent.

A Bruxelles, 6. Mars 1738.

AVec un ſeul ami comme vous, Monſieur, on ſeroit toujours tranquille, ſi la reconnoiſſance excluoit la confuſion. La mienne augmente à la vue de vos bontés. Il eſt vrai qu'ayant actuellement pour me ſervir, trois ou ou quatre perſonnes qu'il faut nourrir & payer, j'avois beſoin de ſecours; mais je n'avois beſoin que du quart de ce que vous m'envoyez. Il n'eſt pas poſſible que vous ſoyez ſi généreux, ſans vous incommoder; & moins

vous y penſez, plus j'y ſonge & j'y dois ſonger. Les témoignages réitérés de votre infatigable bonté ſuffiroient ſeuls pour remettre mon ſang & mes humeurs dans le plus parfait équilibre. Je ſuis beaucoup mieux; mais j'ai vu ma vie ne tenir qu'à un filet auſſi mince que l'attachement aux billeveſées de ce monde. Il y a un moment, Monſieur, où toute chimere diſparoît, & au bonheur duquel on doit ſe contenter de travailler.

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

AU R. P. VIONNET, JESUITE, Qui lui avoit envoyé sa Tragédie de Xerxès.

Paris, 14. Décembre 1749.

J'Ai l'honneur, mon Révérend Pere, de vous marquer une très-foible reconnoissance d'un fort beau présent. (*a*) Vos Manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres; mais j'offre ce que j'ai. Il me paroît que vous êtes un plus grand ennemi de *Crebillon* que moi. Vous avez fait plus de tort à son *Xerxès*, que je n'en ai fait à sa *Semiramis*.

(*a*) Il lui envoyoit un exemplaire de sa tragédie de *Semiramis*.

Vous & moi, nous combattons contre lui. Il y a long-temps que je ſuis ſous les étendards de votre Société. Vous n'avez gueres de plus mince ſoldat; mais auſſi il n'y en a point de plus fidele. Vous augmentez encore en moi cet attachement, par les ſentiments particuliers que vous m'inſpirez pour vous, & avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

DE M. DE S. EVREMONT

A M. LE COMTE DE LYONNE.

1667.

MONSIEUR,

Si je pouvois m'acquitter de toutes les obligations que je vous ai par des remerciments, je vous rendrois

mille graces très-humbles ; mais comme la moindre des peines que vous avez prises pour moi, vaut mieux que tous les compliments du monde, je vous laisserai vous payer vous-même du plaisir que sent un honnête homme d'en faire aux autres. Peut-être direz-vous que je suis un ingrat : si cela est, au moins ce n'est pas d'une façon ordinaire ; & connoissant la délicatesse de votre goût, je crois vous plaire mieux par une ingratitude recherchée, que par une reconnoissance trop commune. Si par malheur ce procédé ne vous plaisoit pas, justifiez-moi vous-même ; & par ce que vous avez fait pour moi, croyez que je sens tout ce que je dois sentir pour vous. Quelque succès que puissent avoir vos soins, je vous serai toujours infiniment obligé ; & les bonnes intentions de ceux qui veulent me rendre service ont toujours

quelque choſe de fort doux & de fort agréable pour moi, quand même elles ne réuſſiroient pas.

FRAGMENTS DE LETTRES *DE REMERCIMENT.*

JE vous rends mille graces, Madame, de l'attention que vous avez eu à la ſubite & violente maladie, dont, par les ſoins de *Chambon*, j'ai été délivrée en vingt-quatre heures. Je ſuis ravie de vous devoir ce Médecin; car j'aime fort à être obligée aux perſonnes pour qui j'ai un attachement ſincere, &c. Lettre de Mme. de Coulanges à Me. de Grignan.

(*a*) Il m'eſt arrivé aſſez tard, Monſieur, la connoiſſance de la vie que vous avez écrite du feu Roi de Suede, pour Lettre du Cardinal Alberoni à M. de Voltaire.

(*a*) Ce tour ne me paroit pas bien François.

vous rendre bien des graces pour ce qui me regarde . . . . . Avec votre ſtyle ſublime, vous avez dit plus en deux mots de moi, que ce qu'a dit *Pline* de *Trajan* dans ſon panégyrique. Heureux les Princes qui auront le bonheur de vous intéreſſer dans leurs faits! votre plume ſuffit pour les rendre immortels, &c.

Lettre de M. le Franc.

Je vous dois, Monſieur, bien des remerciments pour le préſent que vous m'avez fait de votre traduction de *Nemeſien* & de *Calpurnius*. Je la reçus deux jours avant mon départ pour ce pays-ci. Elle ne pouvoit arriver plus à propos; j'avois beſoin de livres agréables.

Lettre de Me. de Lambert.

J'avois déjà prié M. l'Abbé *Alary*, Monſieur, de vous faire de ma part de très-ſinceres remerciments; mais cela ne ſuffit pas à ma reconnoiſſance: vous

voulez bien qu'elle paſſe directement de vous à moi.

Lettre de Me. de Maintenon.

Vous ne ſerez pas remerciée, puiſque vous ne voulez pas l'être ; mais la reconnoiſſance ne perd rien au ſilence que vous m'impoſez.

Lettre de la même.

Vous êtes, Madame, ce qui s'appelle une brave femme, de me faire toucher de l'argent dans un temps comme celui-ci. Je vous en fais mes remerciments très-humbles & très-reconnoiſſants.

RÉPONSES
A DES LETTRES
DE REMERCIMENT.

RE'PONSE
DE Mme. DE SEVIGNE'
A M. DE POMPONE,
Qui l'avoit remerciée des nouvelles qu'elle lui donnoit.

Le Jeudi 20. Novembre 1664.

SI vous continuez à vous plaindre de la peine que je prends à vous écrire, & à me prier de ne point continuer, je croirai que c'est vous qui vous ennuyez de lire mes Lettres, & que

vous vous trouvez fatigué d'y faire réponſe ; mais ſur cela je vous promets encore de faire mes Lettres plus courtes, ſi je puis ; & je vous quitte de la peine de me répondre, quoique j'aime encore vos Lettres. Après ces déclarations, je ne penſe pas que vous eſpériez d'empêcher le cours de mes gazettes. Quand je ſonge que je vous fais un peu de plaiſir, j'en ai beaucoup. Il ſe préſente ſi peu d'occaſions de témoigner ſon eſtime & ſon amitié, qu'il ne faut pas les perdre quand elles viennent s'offrir.

RE'PONSE

DE LA MÊME AU MÊME,

Sur le même ſujet.

J'Ai reçu votre Lettre, qui me fait bien voir que je n'oblige pas un ingrat; jamais je n'ai rien vu de ſi agréable & de ſi obligeant : il faudroit être bien exempte d'amour propre, pour n'être pas ſenſible à des louanges comme les vôtres. Je vous aſſure donc que je ſuis ravie que vous ayiez bonne opinion de mon cœur ; & je vous aſſure de plus, ſans vouloir vous rendre douceurs pour douceurs, que j'ai une eſtime pour vous infiniment au deſſus des paroles dont on ſe ſert ordinairement pour expliquer ce que l'on penſe.

RE'PONSE

DE M. DE P....

AU COMTE DE BUSSY.

A Laon, ce 4. Octobre 1673.

MONSIEUR,

Le foible ſervice que j'ai tâché de vous rendre, ne méritoit pas la maniere dont vous me témoignez que vous l'avez reçu ; & vous deviez me laiſſer la ſatisfaction d'avoir fait une action que vous deſiriez, ſans y mêler un compliment que je n'avois point attendu. Soyez aſſuré, Monſieur, du plaiſir que je trouverai toujours à vous témoigner par mes ſervices la vérité avec laquelle je ſuis, &c.

RE'PONSE

DE ROUSSEAU

AU COMÉDIEN BARON,

Qui l'avoit remercié d'avoir parlé avantageusement de lui.

Bruxelles, 14. Mai 1729.

VOus ne me devez, Monsieur, aucune reconnoissance des expressions dont je me sers toutes les fois qu'il s'offre quelque occasion de parler de vous. L'amitié me les dicte, l'équité me les inspire, la vérité me les arrache; & je ne suis pas plus le maître de vous louer modérément, qu'un amant de parler de sang froid de sa maîtresse, ou un plaideur de la bonté de sa cause. Ma sensibilité ne dépend pas de moi; c'est un maître qui me domine, & qui me force souvent, malgré

moi, de blâmer avec excès ce qui eſt blâmable, & de louer de même ce que je trouve digne de louange. J'ai connu en ma vie pluſieurs perſonnages dignes de mon admiration, mais ils ne ſont plus; & de tout ce que j'ai admiré dans ma jeuneſſe, vous êtes, mon cher Monſieur, le ſeul qui nous reſte. Jugez par-là combien vos jours doivent m'être précieux, & avec combien de paſſion je deſire que vous en ménagiez la durée.

RE'PONSE

DE M. DE VOLTAIRE

AU CARDINAL ALBERONI.

MONSEIGNEUR,

La Lettre dont Votre Eminence m'a honoré eſt un prix auſſi flatteur de mes

ouvrages, que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciment, Monseigneur; je n'ai été que l'organe du Public, en parlant de vous. La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caracteres doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quicónque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand homme. Je voudrois être à portée d'admirer celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir Votre Eminence; mais si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les Arts, le Commerce, & remettre quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'espere alors que je vous écrirai sous un autre titre que

ſous celui de Votre Eminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'eſtime que de reſpect, &c.

RE'PONSE

DU ROI DE POLOGNE

A M. DE FONTENELLE.

MONSIEUR,

Il n'eſt aucune Académie qui ne s'eſtimât heureuſe de vous poſſéder. La mienne ſent parfaitement l'avantage qu'elle a de vous compter parmi ſes Membres. Ses deſirs ſe rapportent aux miens. Elle ſouhaite de pouvoir profiter long-temps de vos lumieres, & de voir accomplir à votre égard ce que dit *Horace : Dignum laude virum Muſa vetat mori.* Je ſuis très-véritablement, Monſieur, votre bien affectionné, &c.

LETTRES

DE FÉLICITATION.

L'Amitié, ou cet intérêt déguisé que l'on nomme bienséance, dictent toutes les Lettres de félicitation. L'on se réjouit avec ses amis, parce que l'on prend réellement part à leurs avantages ; on félicite ses protecteurs & ses égaux, pour n'être pas soupçonné d'ingratitude ou de jalousie.

Les premieres de ces Lettres sont faciles à faire. C'est bien là que j'appliquerois ce beau mot de M. *d'Alembert* * sur l'éloquence : *Sentez vivement, & dites tout ce que vous voudrez.*

* Dict. Encycl. art. ELOCUTION.

Les autres coûtent davantage ; il est difficile de bien jouer

le ſentiment. Que faire alors ? ſe jeter ſur ces lieux communs tant de fois épuiſés : le mérite de la perſonne à qui l'on écrit, la juſtice qu'on lui a rendue, les eſpérances dont on la flatte pour l'avenir, l'intérêt qu'on prend à tout ce qui la regarde ; en un mot recourir à ce jargon, à ce fatras de mots que la politeſſe place tous les jours ſur nos levres, les tourner & les retourner juſqu'à ce que l'on puiſſe amener décemment *l'honneur d'être avec reſpect.*

La longueur eſt un grand défaut dans une Lettre de félicitation. Il eſt à ſuppoſer que vous n'êtes pas le ſeul à faire votre compliment à une perſonne ; il faut donc lui laiſſer le loiſir d'écouter auſſi les compliments des autres. D'ailleurs une Lettre de félicitation n'eſt

le plus ſouvent qu'un tiſſu de flatteries : autre grande raiſon d'être courte. Le ſage *Addiſſon** a dit quelque part : *La médiſance eſt préférable à la flatterie. Celle-là ne fait que taxer les gens d'être vicieux, celle-ci les rend tels.*

* Spect. Tom. 2. diſc. 76.

LETTRE

DE M. BENSERADE

A Mgr. LE CARDINAL LE CAMUS,

Sur ſa promotion.

MONSEIGNEUR,

Il faut avouer que Sa Sainteté & Votre Eminence ſe font honneur l'une & l'autre. On ne s'attendoit pas ici de vous trouver ſur la liſte des Cardinaux, & le Pape nous auroit bien moins ſurpris s'il vous eût mis dans les litanies que dans le ſacré College. Il n'auroit en cela, tout au plus, qu'anticipé ſur la fonction de quelqu'un de ſes ſucceſſeurs. Il n'y a rien de ſi pur, rien de ſi net que votre promotion, rien de ſi déſintéreſſé que nos compliments. Votre pourpre n'ajoute gueres à notre véné-

ration, & nous irons toujours à vous comme l'on s'adresse aux Saints : pour les Cardinaux, on ne les prie plus, le temps en est passé. Je suis, &c.

LETTRE

DE M. FLECHIER

AU CARDINAL GUALTERI,

Sur sa promotion.

A Nîmes, ce 15. Juin 1705.

J'Ai appris avec beaucoup de joie la justice que Sa Sainteté vous a rendue, que nous vous avons souhaitée, & que vous avez méritée, il y a long-temps. Les affaires du St. Siege que V. E. a si sagement & si honorablement traitées, l'approbation qu'elle a eu des peuples qu'elle a gouvernés, du Roi auprès duquel elle a été envoyée, du

Pontife

Pontife qu'elle a ſervi, lui ont attiré la dignité dont elle jouit comme une récompenſe de ſes vertus & de ſes ſervices. Elle doit avoir cette ſatisfaction particuliere, qu'elle a l'agrément & les ſuffrages de tous ceux qui ont eu l'honneur de la connoître. Pour moi, Monſeigneur, j'ai toujours attendu cette promotion de tant de Cardinaux, comme ſi elle n'eût regardé que vous, croyant qu'on ne pouvoit aſſez vous approcher de la premiere place de l'Egliſe; & ſentant qu'on ne peut être avec plus de vénération que je le ſuis, &c.

LETTRE

DU COMTE DE BUSSY A M***,

Sur ſa nomination à l'Evêché de Lombez.

A Chaſeu, ce 10. Janvier 1671.

ENfin, Monſieur, le Roi vous a fait juſtice, & cela lui eſt auſſi glorieux qu'à vous; car il y a long-temps que nous attendions des marques de l'eſtime qu'il vous devoit. Outre la joie que j'en ai, commune avec tous ceux qui ſont bien aiſes de voir récompenſer le mérite, j'en ai encore une particuliere & très-grande de voir celui de mon ami récompenſé; car il ne me reſte plus ſur ce ſujet qu'à ſouhaiter que vous jouiſſiez longues années, & que vous croyiez bien toujours qu'on ne peut être plus à vous que j'y ſuis, &c.

LETTRE
DU MÊME A M. MASCARON,
Sur ſa nomination à l'Evêché de Tulles.

A Autun, ce 8. Mars 1679.

JE viens d'apprendre avec beaucoup de joie, Monſieur, la grace que le Roi vous a faite, non ſeulement pour l'intérêt de mon ami, mais encore pour celui de mon maître. Je trouve qu'il eſt auſſi beau au Roi de vous faire du bien, qu'à vous de le mériter.

(a) LETTRE

DE M. LE DUC DU MAINE

AU ROI.

SIRE,

Si Votre Majesté continue à prendre des villes, cela est décidé, il faut que je sois un ignorant ; car M. *le Ragois* (b) ne manque jamais de me faire quitter mes livres quand la nouvelle en arrive ; & je ne quitte la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, que pour aller faire un feu de joie.

(a) Cette Lettre du 13. Mars 1678 est de Mme. *de Maintenon*, qui étoit chargée de l'éducation du Prince.

(b) Il étoit Précepteur de M. le Duc *du Maine* : on a de lui un abrégé de l'Histoire de France & de l'Histoire Romaine par demandes & par réponses.

LETTRE

DE M. LE DUC DE MONTAUSIER

A MONSEIGNEUR (*a*),

Sur la priſe de Philisbourg.

MONSEIGNEUR,

Je ne vous fais pas de compliment ſur la priſe de *Philisbourg* : vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie, & *Vauban*. Je ne vous en fais pas non plus ſur les preuves que vous avez données de bravoure & d'intrépidité : ce ſont des vertus héréditaires dans votre maiſon. Mais je me réjouis avec

(*a*) M. *de Montauſier* avoit été ſon Gouverneur. Lorſqu'il ceſſa d'en faire les fonctions, il lui dit : „ Monſeigneur, ſi vous êtes „ honnête homme, vous m'aimerez ; ſi vous „ ne l'êtes pas, vous me haïrez, & je m'en „ conſolerai.

vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, faiſant valoir les ſervices d'autrui, & oubliant les vôtres; c'eſt ſur quoi je vous fais mon compliment.

LETTRE

DE Mme. LA DUCHESSE DU MAINE

A M. LE DUC DE VENDÔME,

Sur ſa victoire de Villa-vicioſa.

S'Il m'étoit auſſi facile de faire une belle Lettre, qu'il vous eſt aiſé de rétablir les Rois, que d'heureuſes penſées je vous enverrois ſur la grande nouvelle que nous apprenons de *Villa-vicioſa!* Mais il s'en faut bien que j'aie une facilité ſi rare: & il vous eſt plus aiſé de gagner une bataille, qu'à moi d'écrire un trait d'eſprit. Je me ſouviens

d'ailleurs fort à propos du proverbe: *A grands Seigneurs peu de paroles.* Les plus grands de tous les Seigneurs, ſelon moi, ſont les vrais héros : ainſi je dois vous dire plus laconiquement qu'à perſonne, que vous êtes l'homme de l'univers le plus comblé de gloire, le plus aimable, le plus aimé de tous les honnêtes gens & de votre famille ; que de tous ceux qui la compoſent, je ſuis celle qui vous aime le plus ; & qu'en vous préférant à tout, je ne crois faire que mon devoir.

LETTRE

DE M. FLECHIER

A M. LE MARÉC. DE VILLARS,

Sur sa campagne de 1707.

A Nîmes, ce 3. Juin 1707.

JE m'étois bien attendu, Monsieur, que vous feriez parler de vous; mais je ne croyois pas que ce fût ni si promptement, ni si hautement. A peine êtes-vous arrivé, que vous avez entrepris une affaire qu'on n'avoit gueres osé tenter, & qu'on avoit quelquefois vainement tentée : il n'y a point de barriere si impénétrable que vous ne forciez, & l'Allemagne a beau vous opposer des rivieres & des lignes qui semblent la mettre à couvert de toutes les forces étrangeres ; vous passez tout,

vous forcez tout dès l'entrée de la campagne. On vous craint, on fuit devant vous. Soldats, Officiers, Généraux, ſe ſauvent comme ils peuvent, & vous finiſſez une grande action ſans aucune perte. J'eſpere que les ſuites de cet heureux commencement ſeront glorieuſes. Je vous en félicite par avance, par l'intérêt ſincere que je prends à tout ce qui vous regarde, & par l'attachement & le reſpect particulier avec lequel, &c.

LETTRE

DU MÊME A M. LE PELLETIER,

Nommé à la charge de premier Préſident au Parlement de Paris.

A Nîmes, ce 26. Avril 1707.

AGréez, Monſieur, que je prenne part à la joie publique, ſur le choix que le Roi a fait de vous pour

être premier Préſident du premier Parlement de France. La réputation de votre ſageſſe, de votre droiture, de votre équité, avoit déjà prévenu les eſprits en votre faveur, & vous ſembliez être fait pour cet auguſte tribunal de la Juſtice. Sa Majeſté vous y a placé ; les peuples s'en réjouiſſent, par l'eſtime qu'ils ont pour vous, & par la protection qu'ils en eſperent ; & moi, par le reſpectueux attachement avec lequel, &c.

LETTRE

DE BOURSAULT

A M. LE DUC DE S. AGNAN,

Qui venoit de recevoir du Roi une penſion de dix mille livres.

MONSEIGNEUR,

Que j'aurois de joie ſi la juſtice que le Roi vous a rendue égaloit le mérite que vous avez. Il n'y a perſonne en France qui fût auſſi bien avec la fortune que vous y ſeriez ; & perſonne auſſi ne ſeroit capable d'en faire un auſſi bon uſage que vous. Sa Majeſté eſt pleinement récompenſée des bienfaits qu'elle a répandus ſur vous, par les bénédictions qu'on répand ſur elle ; on lui rend dans l'ame des actions de gra-

ces de celles dont elle vous honore : & les marques qu'elle vous donne de ſon eſtime lui attirent celle de tout le monde. Je ne doute point, Monſeigneur, qu'étant aimé & reſpecté comme vous l'êtes, vous n'ayiez reçu force compliments ſur ce ſujet. Je laiſſe à qui voudra la gloire de vous en faire de plus polis que le mien ; mais je ſuis ſûr qu'on ne vous en a point fait de plus ſincere.

LETTRE

DE Mme. LA MARQ. DE LAMBERT

*A Mme. D E * * *,*

Sur ſon mariage.

N'Ayant pu, Madame, avoir l'honneur de vous voir, & ma mauvaiſe ſanté me retenant à la campagne, permettez-moi de vous faire ici mes compliments ſur une alliance auſſi illuſ-

tre, & ſi digne de vous. Vous portez un nom, Madame, qui étoit autrefois un peu brouillé avec la pudeur ; mais vous allez le raccommoder avec la modeſtie, vous qui ſavez ſi bien en ſoutenir les droits. Que n'eſpere-t-on pas d'une perſonne comme vous, élevée dans des principes ſi purs, & endoctrinée par la vertu même ? Puiſſent vos jours heureux couler dans l'innocence & dans la paix ! Si je faiſois des vers, vous auriez, Madame, un bel épithalame ; mais je n'ai que des ſouhaits à vous offrir, & le très-reſpectueux attachement avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE
DE M. FLECHIER
A Mme. DU ROURE,

Sur le même ſujet.

A Nîmes, ce 13. Mars 1703.

PLus j'avois d'impatience, Madame, à vous faire mon compliment ſur votre mariage, plus j'ai de plaiſir à vous le faire aujourd'hui. Le Ciel ſembloit depuis pluſieurs années vous chercher, ou vous préparer un époux qui fût digne de vous. Il vous l'a donné, il vous a donnée à lui : le bonheur eſt égal de part & d'autre. Jugez de quelles bénédictions ſera ſuivie l'union de deux cœurs bien aſſortis.

LETTRE

DE Mme. DE MAINTENON

A Mlle. D'OSMOND,

Sur le même ſujet.

A Verſailles, ce 28. Février 1701.

JE ſuis ravie de votre établiſſement, Mademoiſelle. Celui qui vous épouſe eſt bien eſtimable : il préfere votre vertu aux richeſſes qu'il auroit pu trouver ; & vous, vous préférez la ſienne aux biens que vous allez partager avec lui. Avec de tels ſentiments un mariage ne peut être qu'heureux. Dieu bénira deux époux dont la piété eſt le lien. Je ne ceſſerai jamais de vous aimer & de me ſouvenir que je ſuis aimée de vous.

LETTRE

DU P. RAPIN

AU COMTE DE BUSSY,

Sur le mariage de ſa fille.

A Baſville, ce 12. Octobre 1675.

JE vous fais, Monſieur, mille conjouiſſances ſur le mariage de Melle. votre fille. Je le ſouhaite auſſi heureux qu'elle en eſt digne: car que ne mérite-t-elle pas? Je vous demande la permiſſion de lui faire mes compliments, en faiſant mille vœux pour qu'elle ſoit heureuſe.

Je ſuis avec tout le reſpect imaginable, &c.

LETTRE

DE M. FLECHIER A M.***,

Sur les couches de ſon épouſe.

A Lavaur, ce 29. Septembre 1686.

J'Ai beaucoup de joie, Monſieur, d'apprendre l'heureux accouchement de Mme. votre femme. Ce ſont des bénédictions que Dieu donne aux mariages, dont on doit le remercier. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût beaucoup de peres comme vous, capables de bien élever leurs enfants, & de leur laiſſer autant de vertu que de bien. Je me réjouirai toujours de tous les avantages qui vous arriveront, & je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE

DE ROUSSEAU

A M. DE CROUZAS,

Qui avoit remporté le prix à l'Académie des Sciences de Paris.

A Vienne, le 29. Janvier 1731.

JE ne pouvois recevoir, Monſieur, une plus agréable nouvelle que celle de votre dernier ſuccès à l'Académie des Sciences. C'eſt un honneur pour vous d'avoir réuni les ſuffrages de tant de Savants de toute eſpece qui la compoſent : ce n'en eſt pas un moindre pour cette Compagnie d'avoir ſu diſtinguer un mérite auſſi éclatant que le vôtre. C'eſt de ce mérite qu'il faut vous féliciter ; & l'Académie doit être félicitée de l'équité de ſon jugement.

FRAGMENTS DE LETTRES *DE FÉLICITATION.*

JE crois que vous prendriez la lune avec les dents, ſi vous l'aviez entrepris. Je n'ai garde de m'étonner que vous ayiez pris *Dunkerque* : rien ne vous eſt impoſſible. Je ſuis ſeulement en peine de ce que je dirai à Votre Alteſſe là-deſſus, & par quels termes extraordinaires je lui pourrai faire entendre ce que je conçois d'elle..... à nous autres beaux eſprits qui ſommes obligés de vous écrire ſur les bons ſuccès qui vous arrivent, c'eſt une choſe bien embarraſſante que d'avoir à trouver des paroles qui répondent à vos actions, & de temps en temps de nouvelles louanges à vous donner. S'il vous plaiſoit

Lettre de Voiture au Duc d'Enguien.

vous laiſſer battre quelquefois, ou lever ſeulement le ſiege de devant quelque place, noüs pourrions nous ſauver par la diverſité, & nous trouverions quelque choſe de beau à vous dire ſur l'inconſtance de la fortune, & ſur l'honneur qu'il y a à ſouffrir courageuſement ſes diſgraces. Mais dès vos premiers exploits, vous ayant mis avec raiſon de pair avec *Alexandre*, & voyant que de jour en jour vous vous élevez davantage; en vérité, Monſeigneur, nous ne ſaurions où vous mettre, ni nous auſſi, & nous ne trouvons plus rien à dire qui ne ſoit au-deſſous de vous, &c.

Lettre de Me. de Sevigné à M. le Duc de Chaulnes, Ambaſſadeur à Rome.

Mais, mon Dieu! quel homme vous êtes, mon cher Gouverneur! * on ne pourra plus vivre avec vous; vous êtes d'une difficulté pour le pas qui nous jettera dans de furieux embarras. Quelle peine ne donnâtes-vous point l'autre

* Il étoit Gouverneur de Bretagne.

jour à ce pauvre Ambaſſadeur d'Eſpagne ! Penſez-vous que ce ſoit une choſe bien agréable de reculer tout le long d'une rue ? Et quelle tracaſſerie faites-vous encore à celui de l'Empereur ſur les franchiſes ? Vous êtes devenu tellement pointilleux, que toute l'Europe ſongera à deux fois comme elle ſe devra conduire avec Votre Excellence. Si vous nous apportez cette humeur, nous ne vous connoîtrons plus, &c.

Il n'eſt ici queſtion que de votre nouvelle dignité. Tout parle de vous nuit & jour, juſqu'aux fifres, aux tambours, aux cloches mêmes, qui, je vous jure, ont réveillé bien d'honnêtes gens en votre honneur. Connu ou non, chacun vous félicite à ſa maniere. Souffrez donc, Monſeigneur, qu'un inconnu ſe mêle au concert de la joie publique, &c.

Lettre du P. Brumoi à M. le Cardinal de Geſvres.

Lettre de Scarron au Cardinal de Retz.

Vous m'avez fait riche en dépit de la fortune, en vous faiſant Cardinal en dépit de tous vos envieux. J'ai hazardé tout mon bien à parier que vous le ſeriez bientôt : il faut qu'il augmente de moitié, ſi j'ai affaire à des gens d'honneur, &c.

RÉPONSES

A DES LETTRES

DE FÉLICITATION.

RE'PONSE

DE M. *** EVÊQUE DE LOMBEZ

A M. DE BUSSY.

A Paris, ce 20. Janvier 1671.

JE compte, Monſieur, l'honneur que vous m'ayez fait de prendre part à la grace que j'ai reçue des bontés du Roi, comme l'un des meilleurs revenus de l'Evêché de Lombez. Il m'eſt bien glorieux qu'un homme de votre qualité & de votre mérite veuille s'intéreſſer

a ce qui me touche. J'en ai, Monſieur, toute la reconnoiſſance poſſible; je m'en explique avec Dieu dans toutes les prieres que je lui fais : je lui demande pour vous la ſuite de ces ſentiments chrétiens que vous me fites paroître, quand j'eus l'honneur de vous entretenir. Je vous ſouhaite tous les jours ce qu'une de vos amies dit être néceſſaire à la félicité d'un homme, Paris en ce monde, & Paradis en l'autre. Je ſuis, Monſieur, avec tout le reſpect imaginable, &c.

RÉPONSE

DE M. MASCARON AU MÊME.

A Paris, ce 16. Avril 1679.

LE Roi m'a donné plus qu'il ne penſe, Monſieur. Le compliment que la grace qu'il m'a faite m'a attiré de

de votre part, eſt pour moi un ſecond bien preſque auſſi précieux que le premier. Toute la différence que j'y vois, c'eſt qu'il ne m'eſt pas permis de croire que je ſois digne d'un grand Evêché, & que mon cœur me dit que je mérite un peu de part dans votre amitié, par les ſentiments avec leſquels je ſuis, &c.

RE'PONSE

DE M. DE HARLAY,

Nommé à l'Intendance de Bourgogne,

AU COMTE DE BUSSY.

A Dijon, ce 27. Avril 1686.

JE vous ſuis extrêmement obligé, Monſieur, de la part que vous voulez bien prendre à la grace que le Roi vient de me faire. Je ſouhaiterois qu'elle pût me fournir de fréquentes

occasions de vous témoigner combien je suis sensible à l'honneur de votre souvenir, & à quel point je suis, &c.

RÉPONSE

*DE M.*** AU COMTE DE BUSSY.*

A Paris, ce 18. Mars 1692.

MONSIEUR,

J'ai vu par ce que vous m'écrivez sur le mariage de ma fille les témoignages que vous me donnez de la part que vous prenez aux choses qui me touchent. Je vous en suis bien obligé; & je vous prie de croire que j'aurai toujours beaucoup de joie quand je pourrai trouver des occasions de vous faire connoître que je suis, &c.

LETTRES

DE CONDOLÉANCE.

QUoique j'aie dit que l'enjouement s'étendoit à toute ſorte de ſujets, on conçoit bien qu'il ſeroit ridicule d'écrire une Lettre de condoléance d'un ſtyle plaiſant & badin. Ce ſeroit reſſembler à cet * *Egnatius* dont ſe moque ſi joliment le Poëte, qui pour montrer la blancheur de ſes dents, venoit en riant vous complimenter ſur les ſujets les plus triſtes.

* Catull. Epigr.

La plupart du temps on ſe borne dans ces ſortes de Lettres à témoigner ſimplement la part que l'on prend à la perte qui y donne occaſion.

Si celui à qui vous écrivez

pleure une perſonne qui lui étoit chere, entretenez-le ſur ce ſujet; louez la perſonne qui fait couler ſes larmes, ſans craindre de réveiller ou d'aigrir ſes maux. La triſteſſe reſſemble à la mélancolie : elle aime à ſe replier ſur elle-même, & à ſe nourrir de ſa douleur.

Quelques réflexions de piété ne ſont pas déplacées dans une Lettre de condoléance, ſurtout ſi elle eſt écrite par une perſonne conſacrée ſpécialement à Dieu. Le monde lui en fait une bienſéance, & ſa conſcience un devoir.

Je ne dis rien que nous n'ayions éprouvé bien des fois. La Religion, cette grande choſe, la ſeule qui ne laiſſe aucun vuide dans l'ame, eſt bien propre à nous ſoutenir quand les caducités humaines nous abat-

tent, & nous font ſentir ſi éloquemment notre néant & notre miſere.

Je ne crois pas qu'il ſoit beſoin d'avertir que ces réflexions doivent être courtes. Les moralités fatiguent, & l'on s'endort aiſément au ſermon.

LETTRE

DE Mme. SCARRON (a)

A Mme. FOUQUET,

Sur la mort de son fils.

Paris, 4. Septembre 1659.

MADAME,

La perte que vous venez de faire est une perte publique, par la part que la Cour & la ville y prennent. Si quelque chose pouvoit en adoucir l'amertume, ce seroit sans doute la preuve que ce triste événement vous donne de l'estime que toute la France a pour vous & pour Monseigneur le Sur-Intendant. La mort du Duc *d'Anjou* n'au-

(*a*) Elle fut connue dans la suite sous le nom de Mme. *de Maintenon.*

roit pas été plus pleurée. Pour moi, Madame, qui ſuis votre (*a*) redevable par tant de titres, j'ai bien plus beſoin de conſolation que je ne ſuis en état d'en donner. J'aimois cet enfant avec des tendreſſes infinies. J'avois ſouvent lu dans ſes yeux une félicité & une gloire à laquelle Dieu n'a pas voulu qu'il parvînt. Que ſon ſaint nom ſoit béni ! Le Ciel vous l'a ravi, Madame; il ne vous l'a ravi que pour le rendre plus heureux.

(*a*) Ce tour a vieilli, & n'eſt plus d'uſage.

LETTRE

DE M. DE BUSSY

A Mme. LA COMTESSE DU P.***,

Sur la mort de ſon mari, tué à l'armée.

A Buſſy, ce 3. Juillet 1672.

JE crois, Madame, que vous ne doutez pas de la part que je prends à la perte que vous venez de faire de M. votre mari. Ce qui doit diminuer votre affliction, c'eſt que ſes grandes bleſſures lui aient donné le temps de mourir en bon Chrétien. C'eſt aſſez pour que vous ne doutiez pas de ma douleur, Madame, de ſavoir que vous êtes la perſonne du monde que j'aime le mieux & que j'eſtime autant. Cette perte eſt grande, je l'avoue; mais vous

avez de la fermeté, & je ſuis aſſuré qu'il n'eſt point d'événement au-deſſus de votre courage.

LETTRE
DU MÊME
A M. L'ABBÉ D'***,
Sur la mort de ſa ſœur,

A Autun, ce 10. Février 1675.

J'Ai appris avec bien du déplaiſir, Monſieur, la perte que vous avez faite de Mme. votre ſœur. Car outre la part que je prends aux choſes qui vous touchent, j'avois encore l'honneur de la connoître, & j'en faiſois le cas qu'elle méritoit. Vous vous direz ſur cet accident tout ce qu'il y a à vous dire, tant de la part de Dieu que

de votre raiſon ; & pour moi je me contenterai de vous aſſurer qu'il ne vous arrivera rien à quoi je ne m'intéreſſe extrêmement, & que je ſuis à vous de tout mon cœur.

LETTRE
DU MÊME
AU MARÉCHAL D'H**,
Sur ſa diſgrace.

A Chaſeu, ce 26. Avril 1672.

J'Ai appris avec bien du déplaiſir ce qui vous eſt arrivé, Monſieur, parce que je m'intéreſſe fort à tout ce qui vous touche. Je ne doute pas que votre plus grande douleur en cette rencontre ne ſoit d'avoir déplu à un auſſi bon maître que le nôtre, & que ce

ne ſoit pour cela que vous aurez plus beſoin de votre fermeté : car pour les traverſes de la fortune, je m'en fie bien à votre courage ; outre que cette même fortune vous a fait juſqu'ici aſſez de plaiſir, pour que vous lui pardonniez quelque peine. J'eſpere que celle-ci ne durera pas ; je le ſouhaite fort, car je ſuis aſſurément de tout mon cœur, &c.

LETTRE
DU MÊME
A Mme. DE D.***,

Sur la perte d'un procès.

A Buſſy, ce 10. Janvier *1669.*

J'Ai appris avec bien du déplaiſir la perte de votre procès, Madame ; car je vous aime fort. Cependant *con-*

tre fortune bon cœur; vous avez assez de bien pour perdre le plus grand procès sans en être incommodée. Que cela ne vous altere donc point; conservez-vous; & croyez que si vous survivez vos parties, ce seront elles qui auront perdu leur procès.

LETTRE
DU MÊME
AU MARÉCHAL DE NAVAILLES,
Sur la mort de son fils.

A Autun, ce 14. Janvier 1673.

J'Ai appris avec une douleur extrême la perte que vous avez faite de M. votre fils, parce que je vous aime & que je vous estime infiniment. Il faut être aussi sage & aussi ferme que vous êtes pour soutenir une touche aussi

rude que celle-là. Mais, quoique vous n'en ayiez jamais reçu de cette force, vous avez paſſé par des adverſités qui vous ont appris à vous ſoumettre aux volontés de Dieu. Ç'a été là ma ſeule reſſource dans mes diſgraces, & celle que je vous ſouhaite, Monſieur, dans votre affliction.

LETTRE

DE Mme. DE SEVIGNÉ

A SA FILLE,

Sur la mort de M. l'Archevêque d'Arles, oncle de ſon époux.

A Paris, vendredi 18. Mars 1689.

VOus avez bien raiſon, ma chere enfant, de croire que je ſerai affligée de la perte de M. l'Archevêque. Vous ne ſauriez vous repréſenter

combien le vrai mérite, la rare vertu, le bon eſprit, & le cœur parfait de ce grand Prélat me le font regretter. Je ne puis ſonger à ſa bonté pour ſa famille, à ſa tendreſſe pour tous en général, & pour vous & pour votre fils en particulier, ſans qu'il me paroiſſe un grand vuide dans votre maiſon qui ne ſe remplira jamais; non, jamais; je ne crains point de le dire. Il n'y a point d'eſprits ni de cœurs ſur ce moule. Ce ſont des ſortes de métaux qui ont été altérés par la corruption du temps, & il n'y en a plus de cette vieille roche. Vous avez compris mes ſentiments, vous m'avez fait bien de l'honneur; & je vous le rends, en voyant les vôtres tels qu'ils ſont. Il faut avoir un peu de ce bon aloi que nous regrettons, pour ſentir cette perte comme nous la ſentons. Cette louange doit paſſer, car je ſuis perſuadée qu'on eſt

plus ou moins touché de ces grandes qualités, ſelon qu'on y a plus ou moins de rapport.

LETTRE

DE LA MÊME

A M. DE GRIGNAN,

SON GENDRE,

Sur le même ſujet.

MOn cher Comte, recevez ici mon compliment. Vous avez été tendrement aimé de ce cher oncle. Il aimoit ſon nom, ſa maiſon; il avoit raiſon, elle en vaut la peine. Je vous plains de n'avoir plus à honorer tant de mérite, tant de qualités reſpectables. Voilà cette premiere race paſſée; nous irons ap:ès, mon cher Comte: en

attendant, je vous embraſſe en pleurant, comme ſi j'avois l'honneur d'être de votre nom.

LETTRE

DE M. DE COULANGES

A Mme. DE GRIGNAN,

Sur la mort de ſon beau-frere.

JE ne m'amuſerai point, ma belle Comteſſe, à vous faire un méchant compliment; mais je vous aſſurerai ſeulement que j'ai été très-affligé de la mort de notre pauvre Chevalier. Je m'étois ſi bien trouvé de ſon commerce en Provence, & j'eſpérois de m'en trouver ſi bien par-tout, que ſa perte me touche ſenſiblement. Voilà un beau ſujet de méditation pour les jeunes gens, comme pour ceux d'un

âge plus avancé ; il ne faut ſe fier ni à l'âge, ni à la bonne ſanté, puiſque nous ſommes tous mortels, & que l'heure & le moment ſont fort incertains. Je finis par cette moralité un peu triviale, & vous embraſſe, s'il vous plait, ma belle Comteſſe, avec le dernier reſpect & la derniere tendreſſe.

LETTRE

DE M. FLECHIER

A M. SALVADOR,

Sur la mort de ſon pere.

A Nîmes, ce 26. Fevrier 1702.

JE regrette bien, Monſieur, la perte que vous avez faite de M. votre pere ; & je compatis à votre douleur. Il vous laiſſe les véritables biens, qui ſont ſes vertus & ſes bons exemples ;

& les plus ſolides conſolations, qui ſont une longue continuation de ſageſſe & de piété, une vie de Chrétien, & une mort de Patriarche. Je vous ſouhaite une auſſi longue pratique de bonnes œuvres; & perſuadé qu'il ne manque à la perfection de votre mérite que ce qu'un âge comme le ſien y peut ajouter, je félicite Mrs. vos enfants de retrouver en vous ce que vous perdez en M. votre pere. Je ſuis, &c.

LETTRE

DU MÊME

A M. LE PELLETIER,

Sur la mort de ſa fille.

A Nîmes, ce 10. Octobre 1702.

VOus avez, Monſieur, dans la mort de Mme. votre fille, tout ce qui peut adoucir votre douleur ; ſa vie toujours chrétienne, & conforme à l'éducation qu'elle avoit recue de vous ; ſa maladie, où elle a poſſédé ſon ame dans la réſignation & la patience, & toutes les apparences de ſon ſalut & de ſon repos éternel. Ces triſtes ſéparations pourroient dégoûter du monde ceux qui n'en ſont pas déjà dégoûtés ; mais du moins elles nous font voir

qu'il ne faut s'attacher qu'à Dieu, qui ne finit point, & qui ſeul doit remplir les vuides qui ſe font dans nos cœurs par la perte des perſonnes qui nous ſont cheres. Je vous prie, Monſieur, de me pardonner cette petite moralité qui m'eſt échappée. Je ſais que les ſentiments de la Religion prévalent en vous à ceux du ſang & de la Nature, & qu'on ne peut rien ajouter aux réflexions que vous avez faites & que vous faites tous les jours ſur les fragilités & les miſeres de cette vie. Je ne puis que vous aſſurer que je prends part à votre perte, que je compatis à votre douleur, & que je ſuis toujours, &c.

LETTRE

DE J. B. ROUSSEAU,

A M. D.***,

Sur la mort de ſon fils aîné.

Vienne, 1. Novembre 1720.

QUelle perte, bon Dieu ! & à quelle épreuve la Providence a-t-elle voulu mettre votre vertu, Monſieur ? C'eſt ainſi qu'elle ſe joue des projets qui nous paroiſſent les plus légitimes. Vous avez joui juſqu'à préſent de tous les avantages de cette vie ; une longue & conſtante proſpérité, une fortune établie, une famille digne de vous : voilà bien des graces que Dieu n'étoit pas obligé de vous faire, & peut-être n'avez-vous pas aſſez ſongé que c'étoit à lui ſeul que vous les deviez. On ne

lui attribue que la mauvaiſe fortune, & on croit ne devoir la bonne qu'à ſoi-même. Il faut pourtant tôt ou tard payer nos dettes, & ſe mettre dans l'eſprit qu'il ne nous envoie point dans ce monde pour être heureux ſelon nos vues, mais ſelon les ſiennes; que ce qui nous paroît le plus grand des biens, eſt ſouvent la ſource de nos plus grandes afflictions; & que ce qui nous afflige le plus, eſt au contraire plus ſouvent encore le principe du bonheur auquel il nous deſtine. En voilà aſſez, Monſieur, pour vous faire comprendre que les plus malheureux ne ſont pas toujours les plus à plaindre, & que les plus heureux ne ſont pas les plus dignes d'envie. Recevez votre affliction comme une expiation des fautes auxquelles nous ſommes tous ſujets en cette vie, & comme un gage du bonheur que Dieu vous prépare dans une

autre. Il vous reſte un fils ; donnez tous vos ſoins à en faire un auſſi honnête homme que vous. En un mot, conſolez-vous avec celui qui vous reſte, & priez pour celui que vous n'avez plus. Vous ſerez peut-être ſurpris de recevoir de pareils conſeils d'un faiſeur d'épigrammes : mais, Dieu merci, j'en ai porté la peine ; & je m'eſtimerois malheureux, ſi je n'en avois pas été puni.

LETTRE
DU MÊME
A M. BROSSETTE,

Sur la mort de ſon épouſe.

Vienne, le 30. Juin 1716.

JE vous demandois des nouvelles, Monſieur ; hélas ! je ne ſongeois gueres à la douleur que devoit me

caufer la premiere que je recevrois de vous. J'ai fenti la perte que vous m'apprenez, comme vous la fentez vous-même. Il eft bien naturel de compatir aux malheurs de fon ami ; mais le vôtre me toucheroit par fes circonftances, quand il ne regarderoit qu'une perfonne indifférente. Je vous plains, Monfieur ; vous me plaindriez peut-être à votre tour, fi vous pouviez concevoir toute la part que je prends à votre affliction. Ne vous en étonnez pas. A force d'être malheureux, je fuis devenu moins fenfible à mes malheurs qu'aux malheurs d'autrui.

LETTRE

LETTRE

DU MÊME

A M. DE VOLTAIRE.

Vienne, 25. Mars 1719.

MAlgré l'éloignement qui nous ſépare, Monſieur, je ne vous ai jamais perdu de vue, & mon amitié vous a toujours ſuivi ſans interruption dans les différents événements dont votre vie a été mêlangée. Il y a long-temps que je vous regarde comme un homme deſtiné à faire un jour la gloire de ſon ſiecle, & j'ai eu la ſatisfaction de voir que toutes les perſonnes qui me font l'honneur de m'écouter en ont fait le même jugement que moi, ſur les divers ouvrages que je leur ai ſouvent lus de vous. Dans le temps que je jouiſ-

ſois du plaiſir de voir croître une réputation qui m'eſt ſi chere, j'ai eu la douleur d'apprendre les traverſes dont vos ſuccès ont été interrompus ; & je puis vous aſſurer que je ne les ai gueres moins vivement ſenties que les miennes propres. Je ne pouvois m'imaginer que vous les euſſiez méritées, & la perſuaſion où j'étois de votre innocence me faiſoit voir entre vos aventures & les miennes un rapport qui augmentoit encore ma ſenſibilité. Une choſe cependant me conſoloit pour vous, c'eſt l'opinion où j'ai toujours été, que les malheurs ſont néceſſaires aux hommes, & que rien ne purifie tant leur vertu que les adverſités. C'eſt peut-être un avantage pour vous, dans la proſpérité où vous êtes aujourd'hui, d'avoir ſouffert cette épreuve dans un âge qui ne tire point à conſéquence. Nous naiſſons tous tributaires de la

fortune, & les plus heureux ſont ceux qui ont payé leurs dettes de bonne heure. Vous en voilà quitte, du moins je l'eſpere ainſi, pour le reſte de vos jours. Je ſouhaite qu'ils ſoient auſſi longs que ceux de *Corneille*, à qui vous ſuccédez ſi dignement.

FRAGMENTS DE LETTRES *DE CONDOLÉANCE.*

Lettre de Mᵉ. de Maintenon.

MAdame *de Coulanges* m'a dit que vous aviez penſé mourir. Je ne l'ai ſu qu'après votre réſurrection, & je n'y ai pas été moins ſenſible. Je vous plains de vos maux paſſés, & j'appréhende vos maux à venir. Ils deviennent, ce me ſemble, bien fréquents. Je ſuis fort intéreſſée à votre conſervation, &c.

Lettre de la même.

Plus je pense à la perte que vous venez de faire, plus je la trouve grande, & plus j'en suis affligée : c'étoit un digne chef d'une famille comme la vôtre, & qui ne peut être remplacé. Nous avons sujet de croire qu'il est heureux : c'est donc nous-mêmes que nous pleurons. Votre état me serre le cœur, & vous ne vous consolerez de long-temps d'une telle séparation. Si j'étois maîtresse de ma conduite, je quitterois bien certainement toute autre chose pour être auprès de vous.

Lettre de l'Abbé de Chaulieu.

Vous avez perdu, Madame, un ami fidele & cher; c'est un bien si rare & si précieux, que j'ai cru devoir vous témoigner la part sensible que j'ai prise à votre chagrin : mon compliment fait le panégyrique de la bonté de votre cœur, &c.

Lettre du même.

Je n'ai appris que d'hier la maladie de Votre Alteſſe. J'en ai été également ſurpris & affligé. Je vous avoue que je ne vous croyois point faite, Madame, pour la fievre quarte, ni la fievre quarte pour vous, &c.

RÉPONSES
A DES LETTRES
DE CONDOLÉANCE.

RE'PONSE
DU MARÉCHAL DE NAVAILLES
AU COMTE DE BUSSY.

A Perpignan, ce 4. Février 1679.

JE ſuis ſenſible, comme je le dois, Monſieur, au témoignage que vous me donnez de la continuation de votre amitié, ſur la perte que j'ai faite de mon fils unique. En vérité, Monſieur, la nature ne peut ſeule réſiſter à de pareilles épreuves, & l'on a grand beſoin de ſecours pour ſoutenir la peſan-

teur d'un ſemblable coup. Je vous ſupplie, Monſieur, d'être bien perſuadé de la reconnoiſſance que j'ai de vos bontés, & que perſonne ne ſauroit être plus attaché que je le ſerai toujours à tous vos intérêts.

RE'PONSE

DE M. DE CHATEAUNEUF

AU COMTE DE BUSSY.

A Verſailles, ce 8. Juin 1681.

JE ſuis extrêmement ſenſible à l'honneur que vous me faites de vous ſouvenir de moi, au ſujet de la mort de mon pere. Je chercherai avec ſoin les occaſions de vous marquer ma reconnoiſſance de cette preuve de votre amitié. En attendant, je me fais un plaiſir de vous aſſurer que je ſuis véritablement, &c.

RE'PONSE

DE M. FLECHIER

AU P. VIGNES.

A Nîmes, ce 12. Mai 1701.

JE n'ai pas douté, mon révérend Pere, que vous n'eussiez la bonté de prendre part à mon affliction quand elle vous seroit connue. Vous connoissiez le frere que j'ai perdu, & vous l'avez regretté. Vous avez de l'amitié pour moi, & vous avez compati à la douleur que j'ai eue de le perdre. Je vous prie de lui accorder le secours de vos prieres, & de me croire autant que je le suis, &c.

LETTRES

DE REPROCHES.

LOrſque la hauteur d'un Grand à qui vous avez été utile, la froideur d'un ami, l'indiſcrétion d'un confident, l'ingratitude d'un protégé, des ſoupçons, des rapports, & ce tas de petites choſes que l'on connoît ſi bien ſous le nom de *tracaſſerie*, lorſque tout cela, ou quelque choſe de tout cela, amene le reproche ſur vos levres; gardez-vous bien alors de n'écouter que les mouvements qui s'élevent dans votre cœur: ce ſeroit le moyen d'aliéner les eſprits; & il vous ſeroit plus facile de rappeller ſur les hauteurs les eaux qui en ſont deſcendues,

que de regagner des cœurs une fois aigris par vos reproches.

Si vous ne cherchez qu'à ſauver les apparences, il eſt une certaine maniere de ſe plaindre qui, ſous le maſque de la politeſſe & des égards, pique encore davantage que le reproche le plus amer, par la raiſon qu'elle ſemble être l'expreſſion de l'indifférence.

Au contraire, ſi votre intention eſt de ramener ceux qui ſont les objets de votre reſſentiment, que l'enjouement leur adouciſſe vos plaintes, prévenez vous-même leurs excuſes, inſinuez-leur le moyen de ſe juſtifier ; blâmez le procédé, & ménagez l'intention. Paroître ſûr de la fidélité de ſon ami, c'eſt s'en aſſurer en effet. * De toutes les manieres de faire des reproches, celle-ci me paroît la plus con-

* Fidelem ſi putaveris, facies. *Senec. ep.* 3.

forme à cet eſprit d'indulgence, de complaiſance, d'égards, qui devroit tous nous animer, puiſqu'il eſt le lien de la ſociété.

Qu'on y faſſe donc attention; une Lettre de reproches ne ſauroit être écrite avec trop de prudence. Ce n'eſt pas moi qui l'ai dit le premier, mais on ne ſauroit le répéter trop ſouvent: Qui ſe donne le droit de tout dire, donne le droit de tout répondre. *

* Une Dame de condition, dont le fils avoit épouſé une riche roturiere, reprochoit un jour à ſa belle-fille d'avoir fermé à ſa maiſon la porte de tous les Chapitres de Nobleſſe: *Ajoutez, Madame*, reprit vivement celle-ci, *ajoutez auſſi celle de l'Hôpital.*

LETTRE

DU COMTE DE BUSSY

A MME. LA MARQ. D'HUMIERES.

A Buſſy, ce 6. Mars 1667.

SI j'en croyois aux apparences, Madame, je vous ferois des reproches de ne m'avoir point écrit depuis ſix mois que je ſuis parti de Paris. Mais vous êtes une trop bonne parente & amie, pour croire que vous ayiez tort ſur les devoirs de l'amitié & de la proximité. Ces réflexions, Madame, m'alarment ſur votre ſanté : ſans elle vous ne ſentiriez pas vos proſpérités ; & ce ſeroit grand dommage que vous ne fuſſiez pas heureuſe de tous points.

LETTRE

DE Mme. DE MAINTENON

A M. L'ABBÉ GOBELIN.

Verſailles, ce 30. Octobre 1667.

JAmais je ne ſouhaitai plus ardemment d'être hors d'ici. Plus je vais, plus je fais de vœux pour la retraite, & de pas qui m'en éloignent. Je vous en parle rarement, parce que vous dites tout à votre confident. Vous aimez la franchiſe, & je hais la diſſimulation. Je vous conjure qu'il ne ſache plus de mes nouvelles par vous. Aujourd'hui je ne l'intéreſſe point, & il a ſur tout ce qui regarde la Cour des vues, des ſentiments, des connoiſſances qui ne reſſemblent pas aux miens.

LETTRE

DU COMTE DE BUSSY

*A Mme. DE M***.*

A Buſſy, ce 23. Décembre 1682.

POurquoi ne me faites-vous point réponſe, Madame ? car vous avez reçu la Lettre que je vous écrivis en arrivant ici. Je ne m'étendrai point en longs reproches ; peut-être n'en méritez-vous point ? Si vous en méritez, j'aime mieux vous abandonner à vos remords, que de me plaindre. Sérieuſement, Madame, mandez-moi ce qui vous a empêché de m'écrire. J'aimerois mieux que vous euſſiez été un peu malade, que de croire que vous m'euſſiez moins aimé.

LETTRE

DE Mme. DE SCUDERI

AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 2. Mars 1691.

NE vous vantez plus de connoître l'amitié, Monſieur : il y a ſix mois que je ne vous ai écrit, parce que je n'ai bougé du lit tout l'hiver ; & je n'ai pas eu la moindre marque de votre ſouvenir. Je vois bien que je pourrois être morte deux ou trois ans ſans vous en inquiéter, ſi mon ombre ne vous alloit reprocher votre oubli. Prenez-y garde au moins, cela pourroit bien vous arriver ; car je crois que je ſaurai aimer au delà du tombeau.

LETTRE

DE M. L'ABBE' DE CHAULIEU

*A M^ME. LA DUCHESSE ***.*

VOus m'aviez paru faire ſi peu de cas de ma bonne ſanté, & vous en parliez même ſi ſouvent avec mépris, que je ne puis m'imaginer que ce ſoit un ſi grand crime auprès de vous que de l'avoir perdue. J'éprouve cependant tout le contraire. La goutte m'ôte toutes marques d'honneur de votre ſouvenir, de pitié, d'amitié, qui auroient fait toute ma conſolation. Il y a quinze jours que je ſuis dans mon lit, ſans que vous ayiez envoyé demander par un laquais au bedeau du *Temple* (*a*) s'il

(*a*) L'Abbé *de Chaulieu* demeuroit au Temple, qui appartient aux grands Prieurs de France ; c'étoit autrefois la demeure des Templiers.

m'avoit enterré ou non. N'ai-je pas raiſon de me plaindre, & de vous faire quelques reproches de votre oubli & de votre indifférence? Car en aimant, qui ne veut être aimé?

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

A M. DE LA MARRE.

A Cirey, le 15. Mai 1736.

JE me flatte, mon cher Monſieur, que quand vous ferez imprimer quelqu'un de vos ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'édition de *Jules-Céſar.** Permettez que mon amitié ſe plaigne que vous ayiez hazardé dans votre préface des choſes ſur leſquelles vous deviez auparavant me conſulter.... Si vous me l'ayiez envoyée, je vous aurois

* Tragédie de M. de Voltaire.

prié de corriger ces bagatelles. Mais vos fautes ſont ſi peu de choſe en comparaiſon des miennes, que je ne ſonge qu'à ces dernieres : j'en ferois une fort grande de ne vous point aimer, & vous pouvez compter toujours ſur moi.

LETTRE

DE Mme. LA DUCHESSE DU MAINE *A M. DE LA MOTTE*,

Qui refuſoit de lui envoyer des vers.

OUi vous avez raiſon ; je me rends, & je ne vous demande plus de vers. Je vois que quand Apollon vous manque, vous n'avez plus de reſſource. Que j'avois grand tort de vous propoſer de vous adreſſer à quelque autre ! (*a*) Je ne vous ferai plus de me-

---

(*a*) Madame la Ducheſſe *du Maine*, en rejettant les premieres excuſes de M. *de la Motte*, avoit commencé ſa Lettre par ce vers : *Conſulte ton reſpect : écris ce qu'il te dicte*, &c.

naces, puiſque vous avez l'eſprit aſſez bien fait pour prendre le tout en bonne part juſqu'à la ſuppreſſion de mes Lettres..... Ainſi je finis tout court.

FRAGMENTS DE LETTRES *DE REPROCHES.*

IL y a mille ans que nous n'avons eu de vos nouvelles. A qui en avez-vous, ma chere Gouvernante? Croyez-vous qu'elles nous ſoient indifférentes? Non, en vérité; nous vous aimons tendrement, & tous les habitants de ce royal Château où vous êtes, &c.

Lettre de M. de Coulanges à Me. de Grignan, Commandante en Provence.

Permettez-moi, mon cher ami, de vous faire un petit reproche. D'où vient que m'écrivant un mois après la premiere repréſentation de ma Comédie,

Lettre de Rouſſeau.

bien informé de ſes diverſes fortunes, que M. Deſmarais, à qui vous aviez fait réponſe, vous avoit mandées; d'où vient, dis-je, mon ami, que vous m'écrivez d'un air myſtérieux ces ſeules paroles: *Je vous félicite du ſuccès qu'a dû avoir le Capricieux?* En bonne foi eſt-ce avec moi qu'il faut prendre de ces politeſſes réſervées & ſeches? &c.

Lettre de M. de la Motte à Mme. de Lambert.

A quoi penſez-vous, Madame, de me faire une ſi mauvaiſe querelle? Vous me confondez avec des hérétiques que j'ai combattus cent fois en votre préſence, & que je viens de dénoncer moi-même à la Princeſſe. * Quoi, Madame, je ne paſſerois aux femmes que l'imagination & les ſaillies, à l'excluſion du ſérieux & des vues profondes! A Dieu ne plaiſe, Madame; vous y avez mis bon ordre: & depuis que je vous ai vue, car il faut parler quelquefois ſérieuſement, vous m'auriez

* Me. la Ducheſſe du Maine.

bien guéri de cette erreur, ſi j'en avois été capable. Choiſiſſez donc mieux où placer vos vengeances, &c.

Malgré tout cela, Madame, j'ai une plainte à faire. Si heureux qu'on puiſſe être, on n'a pas toutes ſes aiſes dans ce monde. Vos Lettres ſont trop courtes. Vous avez joué à merveille tous les ſentiments; il n'y a que leur babil que vous n'avez pas attrapé, &c.

Lettre de M. de la Motte à Me. la Duchеſſe du Maine.

Je vois bien, Monſieur, qu'il faut vous réveiller pour avoir de vos nouvelles. Si nous étions au printemps ou dans l'automne, je dirois que les plaiſirs de la campagne vous occupent; mais il me ſemble que dans la ſaiſon où nous ſommes, vous avez le temps de ſonger à vos amis, &c.

Lettre du P. Bouhours.

LETTRES

D'EXCUSES.

J'Ai lu cette penſée dans une Lettre de *Pope :* „ Quand un „ homme dit qu'il s'eſt trompé, „ c'eſt comme s'il diſoit : Je ſuis „ plus ſage aujourd'hui qu'hier.“ Cette réflexion bien méditée devroit rendre les excuſes bien plus faciles : mais elles coûteront toujours à faire ; moins encore parce qu'elles humilient notre orgueil, que parce qu'elles nous obligent en quelque ſorte à rendre hommage à celui des autres.

On aime mieux juſtifier ſes torts que d'en convenir. Cela flatte davantage l'amour propre, qui ne cede jamais que ce qu'il ne peut pas abſolument

refuſer. C'eſt aux circonſtances à déterminer la maniere dont il convient de faire ſes excuſes ; mais de quelque façon qu'on s'y prenne, il ne faut pas que le dépit & la contrainte ſe laiſſent entrevoir. La plupart des femmes font cette faute. Les hommes ne ceſſent de leur répéter qu'elles ſont faites pour avoir toujours raiſon ; elles n'aiment pas à avouer que quelquefois elles ont tort.

Je répéterai ici une obſervation déjà faite par le P. *Bouhours* dans ſes Remarques ſur la Langue Françoiſe ; c'eſt qu'on ne doit pas dire *demander excuſe*, mais, *faire excuſe* à quelqu'un. Il ajoute que cela vient de ce qu'on ne peut pas répondre *je vous accorde excuſe*, mais, *je reçois vos excuſes.* Je n'aime du tout point cette rai-

ſon : ſur ce principe, un étranger pourroit conclure auſſi qu'il faut dire *je vous donne mes excuſes*. En fait de Langues ſoumiſes à l'uſage & au caprice, il eſt dangereux de raiſonner par des analogies : elles vous conduiſent à l'erreur par les apparences du vrai.

LETTRE

LETTRE
DE BAYLE
A LA REINE CHRISTINE.

MADAME,

J'Ai appris que dans mon Journal il y avoit eu un article qui avoit déplu à V. M. Comme j'étois très-innocent du blâme dont on prétendoit me couvrir, je fus aussi-tôt surpris qu'accablé de douleur, quand je vis qu'on interprétoit mal mes véritables & droites intentions. Je n'ai jamais pensé ni écrit rien qui pût blesser ni ternir la réputation éclatante que V. M. s'est acquise. Tout au contraire, depuis que je pense & que j'écris, j'ai vu, lu & répété, à l'exemple de tous les Savants, tout ce

que les Lettres ont publié à la louange de V. M., & je ſais par cœur la plupart des éloges & les plus beaux endroits qui regardent & qui célebrent les vertus & les qualités éminentes dont il a plu à Dieu de douer V. M. pour la gloire des Lettres & des Savants. Ma douleur fut donc très-vive quand je ſus que des perſonnes que vos bienfaits ont attachées à votre ſervice, me jugoient coupable envers vous, Madame. J'ai travaillé à ma juſtification, & j'apprends qu'à peu de choſe près, V. M. s'eſt déclarée pour mon apologie, &c.

LETTRE

DE Mme. LA COMT. DU PLESSIS

A M. DE BUSSY.

A Paris, ce 16. Avril 1671.

JE ſuis fort pareſſeuſe quand il n'eſt queſtion que de faire compliment à des amis, ou de les aſſurer que je les aime toujours. Je crois qu'ils ne doivent pas douter du dernier ; & pour l'autre, il me ſemble qu'il n'importe gueres à celui qui l'écrit & à celui qui le reçoit. Voilà mes raiſons, bonnes ou mauvaiſes ; je vous les mande comme je les penſe. Il n'en eſt pas de même quand il eſt queſtion du ſervice de quelqu'un que j'aime autant que vous, & à qui je ſuis auſſi proche. Mandez-moi à quoi je puis vous être utile,

Monſieur, & vous verrez avec quelle vivacité je m'emploierai pour vous marquer ma tendreſſe.

LETTRE

DE Mme. DE LA FAYETTE

A Mme. DE SEVIGNÉ.

Paris, le 30. Juin 1673.

HE bien, hé bien, ma Belle, qu'avez-vous à crier comme un aigle? Je vous mande que vous attendiez à juger de moi quand vous ſerez ici; qu'y a-t-il de ſi terrible à ces paroles? Mes journées ſont remplies. Il eſt vrai que *Bayar* eſt ici, & qu'il fait mes affaires; mais quand il a couru tout le jour pour mon ſervice, ècrirai-je? encor faut-il lui parler. Quand j'ai couru, moi, & que je reviens, je trouve M.

de la Roche-foucauld, que je n'ai point vu de tout le jour; écrirai-je? M. *de la Roche-foucauld* & *Gourville* ſont ici; écrirai-je? Mais quand ils ſont ſortis? ah! quand ils ſont ſortis, il eſt onze heures, & je ſors, moi. Je couche chez nos voiſins, à cauſe qu'on bâtit devant nos fenêtres. Mais l'après-dînée, j'ai mal à la tête; mais le matin, j'y ai mal encore, & je prends des bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma Belle; vos heures ſont libres, & votre tête encore plus: le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde; il m'eſt paſſé pour tout le monde: & ſi j'avois un amant qui voulût de mes Lettres tous les matins, je romprois avec lui. Ne meſurez donc point notre amitié ſur l'écriture; je vous aimerai autant, en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous, en m'en écrivant dix en huit jours.

LETTRE

DE M^ME. DE M.***

AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 25. Septembre 1683.

TAisez-vous, taisez-vous; car je m'imagine que vous parlez mal de moi, que vous m'appellez paresseuse, irréguliere, & peut-être pis, c'est-à-dire, ne me souciant pas de faire plaisir à mes amis. Pour vous faire voir le tort que vous avez de condamner les gens sans les entendre, je vais vous conter ma déplorable aventure. En passant sur le pont *Notre-Dame*, un bœuf cassa avec ses cornes la glace de mon carrosse du côté où j'étois, & un morceau tomba sur mon bras, qui me le coupa assez avant. J'en ai gardé le lit;

& quoiqu'il y ait quinze jours, je ſens encore des douleurs. Après cela qu'avez-vous à dire ?

LETTRE DE ROUSSEAU A M. BOUTET.

Bruxelles, 29. Juillet 1737.

IL eſt vrai, Monſieur, que je n'ai pas toujours été exact à répondre à M. votre fils ; mais la plupart des choſes qu'il m'a demandées n'étoient pas toujours de nature à faire la matiere d'une Lettre. Je me ſuis mal trouvé d'avoir écrit trop librement mes penſées à mes amis ; le papier perce, & il m'eſt revenu ſouvent de Paris des copies de mes Lettres qui m'ont occaſioné bien des chagrins. Le manque de prévoyance

dans les amis fait quelquefois le même effet que la mauvaiſe volonté. Je n'attribue qu'à la premiere raiſon les mauvais offices que m'a rendu un ami dont M. votre fils m'a procuré la connoiſſance, & avec qui je n'ai garde de le confondre. Mais quelque perſuadé que je ſois de ſa diſcrétion, & quelque confiance que j'aie en lui, je n'oſerai jamais lui promettre de lui écrire tout ce que je pourrois lui dire ſi nous étions face à face. J'eſpere de ſon indulgence qu'il voudra bien paſſer cette petite réſerve à un homme qui reſſemble au chat échaudé, ſûr que je ne l'étendrai pas au delà des bornes permiſes à l'amitié, & charmé d'ailleurs d'entretenir un commerce de Lettres avec le fils d'un autre moi-même. Adieu, cher & parfait ami. Les paroles me manquent; & plus je ſuis content de mon cœur, moins je le ſuis de ma plume.

FRAGMENTS DE LETTRES *D'EXCUSES.*

FAiſons la paix, mon pauvre Comte. J'ai tort : je ne ſais jamais faire autre choſe que de l'avouer, &c.

Lettre de Me. de Sevigné au Comte de Buſſy.

Vous ne manquez à rien, divine Pauline; & j'ai bien des pardons à vous demander d'avoir ſoupçonné, comme j'ai fait, votre régularité. Je me garderai bien déſormais de tomber dans la faute énorme que j'ai commiſe envers vous ; je ne veux point paſſer auprès de vous pour un petit bon homme épineux, & vous pouvez fort bien m'écrire *à vos bons points & aiſéments*, comme on dit, & quelquefois même ne me faire aucune réponſe, ſans que jamais je m'offenſe, &c.

Lettre de M. de Coulanges à Me. de Simiane.

Lettre de M. de Voltaire.

Je ſuis bien fâché, Monſieur, qu'un peu d'indiſpoſition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié du plaiſir, en vous marquant ainſi combien je ſuis ſenſible à vos politeſſes, &c.

Lettre du même.

Ma main ne vous écrit point, parce que je ſuis dans mon lit ; mais mon cœur vous dit que je vous aimerai toute ma vie, autant que je vous admirerai, &c.

Lettre de Rouſſeau.

Une maladie de quinze jours, ſuivie d'un abattement extraordinaire, m'a empêché juſqu'ici de répondre à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, &c.

Lettre de M. de Maucroix.

J'ai différé quelque temps à vous répondre, Monſieur ; c'eſt moins par négligence que par diſcrétion. Il ne faut pas ſans ceſſe interrompre vos études ou votre repos.

Vous avez ſujet de croire, Monſieur, que je ſuis mort. Je crois moi-même que je l'ai été ; & quand je ſonge que mon mal ne m'a pas permis d'avoir commerce avec vous, il me ſemble qu'il m'a empêché de vivre. Quoique je ne ſois plus malade, grace aux eaux de *Beleſme* & à l'air de la campagne, je ne ſuis pas encore bien reſſuſcité ; car ce n'eſt pas aſſez, pour vivre, que d'avoir de la ſanté, il faut avoir de la joie.

Lettre du P. Bouhours.

LETTRES

A UNE PERSONNE

QU'ON VIENT DE QUITTER.

IL eſt aſſez d'uſage d'écrire aux perſonnes dont on vient de s'éloigner, ſoit pour les remercier des politeſſes qu'on en a reçues, ſoit pour leur témoigner le chagrin qu'on reſſent de leur abſence. Comme ces Lettres reviennent à celles de remerciment, dont j'ai déjà parlé, ou à celles de ſentiment, dont je ne parlerai (*a*) pas, je me contente d'en rapporter quelques exemples.

(*a*) J'en ai dit la raiſon dans les Réflexions ſur le ſtyle épiſtolaire.

LETTRE

DE Mme. LA DUCH. DU MAINE

A Mme. LA MARQ. DE LAMBERT.

IL s'eſt fait une terrible métamorphoſe en moi depuis votre abſence, Madame. Je ne raiſonne plus, je n'écris plus; je crois même que je ne penſe plus. C'eſt à préſent que je puis dire avec vérité que je ſuis rentrée dans le néant. J'avois raiſon de craindre que la forme ſous laquelle vous me faiſiez paroître n'eût rien de réel. Mon pauvre eſprit étoit comme ces cadavres qui paroiſſent des beautés admirables tant qu'un art magique les anime, & qui ne ſont plus que des ſquelettes ſi-tôt que le charme eſt fini. Je ſuis préciſément comme ces gens qui ſortent d'un ſom-

meil pendant lequel ils croyoient avoir des richeſſes en abondance, & qui ſont au déſeſpoir, à leur réveil, de ſe trouver auſſi pauvres qu'auparavant. En vérité, Madame, il y auroit trop de cruauté à me laiſſer long-temps dans cette ſituation. Je ne pourrois m'en prendre qu'à vous de tous les dégoûts que m'attireroit le changement qui s'eſt fait en moi. Revenez donc, Madame, ſi vous ne voulez pas me cauſer toutes ſortes de malheurs. Venez me faire reparoître telle qu'on me voyoit par la vertu de vos enchantements.

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

AU ROI DE PRUSSE.

A Rotterdam, 20. Janvier 1742.

SIRE,

Je reſſemble à préſent aux pélerins de la *Meque*, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée. Je tourne les miens vers votre Cour. Mon cœur pénétré des bontés de V. M. ne connoît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle..... Mon attachement eſt égal à mes regrets, & ſi d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les ſentiments que je dois à ce Prince qui penſe & qui parle en homme; qui fuit cette fauſſe gravité, ſous laquelle ſe cachent tou-

jours la petiteſſe & l'ignorance ; qui ſe communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré ; qui veut toujours s'inſtruire, & qui peut inſtruire les plus éclairés.

Je ſerai toute ma vie, avec le plus profond reſpect & la plus vive reconnoiſſance, &c.

LETTRE

DU CHEVALIER DE S. VERAN

*A Mme. LA MARQ. DE ***.*

A Toulouſe, 15. Novembre 1749.

SI notre voyage n'a pas été fort long, Madame, il a du moins été fort heureux, quoique nous euſſions dû verſer vingt fois pour une ; tant la triſteſſe qui s'étoit emparé de nos gens ainſi que de nous les empêchoit de faire attention à quoi que ce fût. Le Chanoine dormit ou

marmotta ſon bréviaire ; mon confrere, qui ſe dit poëte, & qui ſeroit le premier de tous s'il ſavoit l'art de rimer, auſſi bien que vous ſavez l'art de plaire, vous prépara une élégie qu'il croit très-belle parce qu'elle eſt très-longue ; & moi je tins ſans ceſſe la tête à la portiere, les yeux tournés vers un château plus magnifique que tous les palais des Fées, & où des hôtes plus aimables que toutes les Fées du monde nous avoient ſi bien accueillis. Cependant les chevaux avançoient, & nous voici arrivés fort bien portants & fort triſtes. Il s'en faut beaucoup que nous trouvions ici les plaiſirs que nous avons laiſſés à Cha***. Nous nous conſolons un peu par l'eſpérance que vous voudrez bien vous ſouvenir quelquefois de nous ; & nous vous ſouhaitons tout autant de joie que votre abſence nous cauſe de chagrin.

LETTRE

DE M^ME. LA MARQUISE DE ***

A M^ME. DU MONTIER. (a)

MA CHERE MERE,

Quelque préparée que je fusse à notre séparation, je n'ai pas senti moins vivement votre éloignement. Qu'est-ce que le bonheur en cette vie ? peut-on se flatter de le fixer, quand il dépend de tout ce qui nous environne ? Qu'il est

(a) Ces Lettres de M^me. *du Montier* sont écrites avec élégance & avec chaleur. C'est une espece de Roman moral qu'on lit avec intérêt. Il y a beaucoup à profiter pour une femme. Une fille ne doit pas le lire. Il s'y trouve des détails & des peintures qu'on ne sauroit trop éloigner d'une imagination à qui l'âge & les passions ne parlent déjà que trop haut.

Ces Lettres sont de M^me. *le Prince de Beaumont*, connue par plusieurs bons ouvrages ; entr'autres, le *Magasin des Enfants*, & le *Magasin des Adolescentes.*

dangereux de ſe livrer aux ſatisfactions les plus innocentes ! la félicité dont j'ai joui pendant votre court ſéjour ici, va répandre l'amertume ſur tous les moments de ma vie. Je vous chercherai, je vous ſouhaiterai par-tout ; je ne vous trouverai nulle part. Que vos Lettres au moins adouciſſent ma peine : multipliez-les, ma chere mere ; elles me deviennent plus néceſſaires que jamais.

FRAGMENTS

DE LETTRES

A une perſonne que l'on vient de quitter.

JE ne vous parlerai point, ma chere tante, de ce que je laiſſai derriere moi en m'avançant vers *Paris*. Mon cœur vous eſt connu, puiſque vous l'avez formé : & pour peu que vous

Lettre de Me. de Caylus à Mme. de Maintenon.

compreniez les charmes de votre conversation, vous comprenez mes regrets.

Lettre de Me.de Sevigné.

Quel jour, ma fille, que celui qui ouvre l'abſence ! comment vous a-t-il paru ? pour moi je l'ai ſenti avec toute l'amertume & toute la douleur que j'avois imaginée, & que j'avois appréhendée depuis ſi long-temps. Quel moment que celui où nous nous ſéparâmes ! quel adieu ! & quelle triſteſſe d'aller chacune de ſon côté, quand on ſe trouve ſi bien enſemble !

LETTRES

D'AFFAIRES.

DIre ce qu'il faut, & ne dire que ce qu'il faut, c'eſt en quoi conſiſte tout le mérite d'une Lettre d'affaire. L'eſprit, l'enjouement, la plaiſanterie, lui ſont abſolument interdits; on ne s'amuſe gueres à tourner des phraſes, quand on a la tête remplie de choſes. Il n'y a que les réflexions que je ne voudrois pas tout-à-fait en exclurre. Une réflexion peut naître du fond même des choſes que l'on traite, & l'*à propos* excuſe tout.

Les affaires qui demandent beaucoup de ſecret, je ne conſeille pas de les traiter par Lettres: il y a tant d'inconvénients

à craindre. Je ſais que pour les prévenir on ſe ſert quelquefois d'un chiffre dont on eſt convenu avec ſon correſpondant ; mais, outre que la plupart de ces chiffres ſont faciles à expliquer, l'uſage que l'on en fait porte un air de myſtere, toujours bien dangereux dans les négociations : le ſoupçon rend clairvoyant : une affaire ſoupçonnée eſt une affaire à moitié ſue.

On pourroit ajouter beaucoup d'autres choſes ſur ce genre de Lettres : mais l'intérêt en dit à chacun ſur ce ſujet beaucoup plus que tout autre ne pourroit en dire, & d'une maniere bien plus perſuaſive.

LETTRE

DE RACINE

A BOILEAU.

MAdame *de Maintenon* m'a dit ce matin que le Roi avoit réglé notre penſion à quatre mille francs pour moi, & à deux mille francs pour vous. Cela s'entend ſans y comprendre notre penſion de gens de Lettres. Je l'ai fort remerciée pour vous & pour moi. Je viens auſſi tout à l'heure de remercier le Roi. Il m'a paru qu'il avoit quelque peine qu'il y eût de la diminution. Mais je lui ai dit que nous étions trop contents. J'ai plus appuyé encore ſur vous que ſur moi, & j'ai dit au Roi que vous prendriez la liberté de lui écrire, pour le remercier, n'oſant pas lui venir don-

ner la peine d'élever ſa voix (*a*) pour vous parler. J'ai dit en propres paroles : *Sire, il a plus d'eſprit que jamais, plus de zele pour Votre Majeſté, & plus d'envie pour travailler pour votre gloire, qu'il n'en a jamais eu.* Vous voyez enfin que les choſes ont été réglées comme vous l'avez ſouhaité vous-même. Je ne laiſſe pas d'avoir une vraie peine de ce qu'il ſemble que je gagne à cela plus que vous. Mais outre les dépenſes & les fatigues des voyages, dont je ſuis aſſez aiſe que vous ſoyez délivré, je vous connois ſi noble & ſi plein d'amitié, que je ſuis aſſuré que vous ſouhaiteriez de bon cœur que je fuſſe encore mieux traité. Je ſerai très-content ſi vous l'êtes en effet. J'eſpere vous revoir bientôt. Je demeure ici pour voir de quelle ma-

(*a*) *Boileau* commençoit à devenir un peu ſourd.

niere

niere la choſe doit tourner : car on ne m'a point encore dit ſi c'eſt par un brevet, ou ſi c'eſt à l'ordinaire ſur la Caſſette. Je ſuis entiérement à vous. Il n'y a rien de nouveau ici. On ne parle que du voyage, & tout le monde n'eſt occupé que de ſes équipages. Je vous conſeille d'écrire quatre lignes au Roi, & autant à M^me^. de Maintenon, qui aſſurément s'intéreſſe toujours avec beaucoup d'amitié à tout ce qui vous touche. Envoyez-moi vos Lettres par la poſte, ou par votre Jardinier, comme vous le jugerez à propos.

LETTRE

DE Mme. DE MAINTENON

A SON FRERE.

J'Ai montré au Roi ce que vous m'avez écrit ſur ſon accident : il l'a reçu comme vous pouvez le deſirer. Il quitte l'écharpe aujourd'hui, & eſt, graces à Dieu, en parfaite ſanté.

Voici la réponſe de M. *Pelletier*, qui vous renvoie votre Lettre, à cauſe du *Monſeigneur*, qu'il ne veut recevoir de perſonne. Il montre une ſageſſe & une modération admirables : & tout le monde eſt ravi de le voir où il eſt : jamais choix n'a été plus approuvé. Nous verrons ſi la proſpérité le gâtera.

M. *Brunet* me demanda hier s'il étoit poſſible que je conſentiſſe que vous mangeaſſiez votre bien. Je lui répon-

dis que je vous en avois prié. Réjouiſſez-vous, mon cher frere, mais innocemment. Songeons à l'autre vie, & préparons-nous à y paſſer avec le plus de confiance que nous pourrons.

LETTRE

DE LA MÊME

A Mme. LA MARQ. DE VILLETTE.

A Fontainebleau, ce 21. Juin 1708.

JE vous prie, Madame, de donner vingt louis par extraordinaire à Mme. *de Scuderi*, & dix à Mme. *de Conflans.* Si vous ne ſavez pas où prendre celle-ci, Mme. *de Caylus* eſt en grand commerce avec elle. De la maniere dont on nous parla hier de Mme. *de Pontchartrain*, je la crois morte préſentement. Vous ſavez mes ſentiments là-

dessus pour la personne qui la perd, & en particulier pour M[me]. la Chanceliere : acquittez-moi donc de tous mes devoirs. Tant que vous serez à Paris, vous devriez me mander des nouvelles : nous aurions besoin qu'elles fussent divertissantes : car je vous assure que nous mourons d'ennui.

LETTRE

DE Mme. DE LA FAYETTE

A Mme. DE SEVIGNÉ.

A Paris, 8. Octobre 1689.

MOn style sera laconique ; je n'ai point de tête ; j'ai eu la fievre ; j'ai chargé M. *du Bois* de vous le mander.

(*a*) Votre affaire est manquée & sans remede : l'on y a fait des merveilles de

(*a*) Il s'agissoit de faire nommer le Marquis *de Sevigné* Député des Etats de *Bretagne*.

toutes parts ; je doute que M. *de Chaulnes* en perſonne l'eût pu faire. Le Roi n'a témoigné nulle répugnance pour M. *de Sevigné* ; mais il étoit engagé, il y a long-temps, & il l'a dit à tous ceux qui penſoient à la Députation. Il faut laiſſer nos eſpérances juſqu'aux Etats prochains. Ce n'eſt pas de quoi il eſt queſtion préſentement ; il eſt queſtion, ma belle, qu'il ne faut point que vous paſſiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce ſoit : vous êtes vieille ; les rochers ſont pleins de bois ; les catarres & les fluxions vous accableront ; vous vous ennuierez, votre eſprit deviendra triſte & baiſſera ; tout cela eſt ſûr : & les choſes du monde ne ſont rien en comparaiſon de tout ce que je vous dis. Ne me parlez point d'argent ni de dettes ; je vous ferme la bouche ſur tout. M. *de Sevigné* vous donne ſon équipage ;

vous venez à *Malicorne*, vous y trouvez les chevaux & la caleche de M. *de Chaulnes*; vous voilà à Paris; vous allez descendre à l'hôtel de *Chaulnes*; votre maison n'est pas prête, vous n'avez point de chevaux, c'est en attendant; à votre loisir vous vous remettez chez vous. Venons au fait; vous payez une pension à M. *de Sevigné*; vous avez ici un ménage; mettez le tout ensemble, cela fait de l'argent; car votre louage de maison va toujours. Vous direz: Mais je dois, & je payerai avec le temps. Comptez que vous trouvez ici mille écus, dont vous payez ce qui vous presse; qu'on vous les prête sans intérêt, & que vous les rembourserez petit à petit, comme vous voudrez. Ne demandez point d'où ils viennent, ni de qui c'est: on ne vous le dira pas; mais ce sont gens qui sont bien assurés qu'ils ne les per-

dront pas. Point de raiſonnements là-deſſus, point de paroles, ni de Lettres perdues ; il faut venir ; tout ce que vous m'écrirez, je ne le lirai ſeulement pas : en un mot, ma belle, il faut ou venir, ou renoncer à mon amitié, à celle de Mme. *de Chaulnes*, & à celle de Mme. *de Lavardin* ; nous ne voulons point d'une amie qui veut vieillir & mourir par ſa faute : il y a de la miſere & de la pauvreté à votre conduite : il faut venir dès qu'il fera beau.

LETTRES

DE

BONNE ANNÉE.

LE P. *Tournemine*, Jésuite, a fait une Dissertation * sur l'origine des étrennes. Il les fait remonter jusqu'aux temps les plus reculés. Le premier jour de chaque année nos bons ayeux alloient recevoir le gui sacré des mains de leurs Druides. Les Romains s'envoyoient du miel, des dattes, des figues seches; c'étoient les dragées de ce temps-là: d'autres peuples alloient se visiter en cérémonie. Nous autres, nous faisons différemment. Nous laissons le gui sur les chênes, nous donnons les dragées aux enfants, & nous envoyons

* Journal de Trév. 1704.

du papier à nos amis ; encore cet uſage s'affoiblit - il tous les jours. On ne voit plus gueres que les protégés courir ce jour-là chez leurs protecteurs, & leur porter des ſouhaits où l'intérêt ſe cache ſous le voile du ſentiment.

Comme ces Lettres ne ſont gueres plus d'uſage que parmi les gens qui ſont entre eux ſur le ton des égards & des ménagements, elles ſont aſſez difficiles à faire. Souvent on les écrit en vers, & alors ces idées tant rebattues de Parques à qui on arrache leurs fuſeaux, de Temps à qui on coupe les ailes, &c. ſont d'un merveilleux ſecours pour un homme qui veut remplir la page à quelque prix que ce ſoit.

Le mieux eſt de ſouhaiter tout ſimplement une heureuſe année, & de demander aux per-

ſonnes qu'on cultive la continuation de leurs bontés, en les aſſurant d'une gratitude éternelle. Un des plus beaux ſouhaits qui aient jamais été faits dans ce genre-là, eſt celui d'*Ovide* à *Germanicus :*

Dî tibi dent annos, à te nam cætera ſumes.

Le P. *Brumoi* le paraphraſe ainſi :

Ovide pour vos deſtinées
Feroit les ſouhaits les plus doux.
Que le Ciel donne les années,
Vous trouverez le reſte en vous.

LETTRE

DE Mme. DE SEVIGNE'

AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 3. Janvier 1687.

BOn jour & bon an, mon cher Comte. Que cette année vous ſoit plus heureuſe que celles qui ſont paſſées ; que la paix, le repos & la ſanté vous tiennent lieu de toutes les fortunes que vous n'avez pas, & que vous méritez ; enfin, que vos jours déſormais ſoient filés de ſoie, &c.

LETTRE

DE LA MÊME AU MÊME.

A Paris, ce 6. Janvier 1689.

JE commence par vous ſouhaiter une heureuſe année, mon cher couſin : c'eſt comme ſi je vous ſouhaitois la continuation de votre philoſophie chrétienne ; car c'eſt ce qui fait le véritable bonheur. Je ne comprends pas qu'on puiſſe avoir un moment de repos en ce monde, ſi l'on ne regarde Dieu & ſa volonté, où par néceſſité il faut ſe ſoumettre. Avec cet appui, dont on ne ſauroit ſe paſſer, on trouve de la force & du courage pour ſoutenir les plus grands malheurs. Je vous ſouhaite donc, mon couſin, la continuation de cette grace ; car c'en eſt une, ne vous y trompez pas : ce n'eſt point dans nous que nous trouvons ces reſſources, &c.

LETTRE

DU COMTE DE BUSSY

A L'EVÊQUE D'AUTUN.

A Chaſeu, ce 1. Janvier 1690.

BOn jour, Monſieur, & bonne année. Je vous aſſure que je vous la ſouhaite auſſi heureuſe qu'à moi-même, c'eſt-à-dire, que nous la paſſions dans la grace de Dieu & en bonne ſanté. Je crois que ce ſera aſſez; car comme je ne ſonge pas à être Maréchal de France, je ne penſe pas, Monſieur, que vous ſongiez à être Cardinal. Cependant je ſuis perſuadé qu'il y a bien des gens dans le ſacré College fort au deſſous de votre mérite.

LETTRE

DE M. FLECHIER

A M. LE VICE-LEGAT D'AVIGNON.

A Montpellier, ce 22. Décembre 1703.

C'Eſt la raiſon & l'inclination, Monſeigneur, plutôt que la coutume & la bienſéance, qui m'engagent à ſouhaiter à Votre Excellence de ſaintes & heureuſes fêtes. Je joins mes vœux pour votre conſervation, à ceux que font les peuples que vous gouvernez avec tant de douceur & de prudence, & je m'intéreſſe avec eux au bonheur que vous leur procurez.

LETTRE

DU MÊME

A Mme. DE CAUMARTIN.

A Montpellier, ce 8. Janvier 1705.

JE vous souhaite à ce renouvellement d'année, Madame, tout ce qui peut contribuer à votre satisfaction & à votre repos. Notre vie s'écoule insensiblement, & il ne nous reste de ce temps qui passe, que les moments qui nous seront comptés pour l'éternité. Nous ne devons desirer de vivre que pour accomplir ce que Dieu demande de nous; & la tranquillité de la vie doit être regardée comme une grace & une bénédiction de douceur qu'il répand sur nous, & qui nous engage à le servir avec plus de fidélité.

LETTRE

DU MÊME

*A Mme. DE C***.*

A Montpellier, ce 26. Décembre 1708.

QUand je vous ſouhaite, Madame, au commencement de cette année une longue ſuite de jours heureux, j'entends des jours de ſalut & de bénédictions ſpirituelles. Les années finiſſent ſi tôt, & les proſpérités humaines valent ſi peu, qu'elles ne méritent pas nos premiers vœux, ni notre principale attention. Ce n'eſt pas que je ne demande pour vous au Seigneur ce repos qui fait qu'on le ſert plus tranquillement, cette joie qui eſt le fruit d'une bonne conſcience, ces biens qui ſont la matiere de vos charités, & toutes les douceurs

de la vie qui peuvent contribuer à votre ſanctification.

LETTRE DE ROUSSEAU *A M. CROUZAS.*

A Soleure, le 31. Décembre 1712.

JE ſuis aſſez malheureux, Monſieur, pour ne pouvoir vous marquer toute ma ſenſibilité autrement que par des vœux ſtériles ; mais les cœurs faits comme le vôtre ſont plus aiſés à contenter que le vulgaire, & l'amitié dont ils font le plus de cas n'eſt pas toujours la plus utile. C'eſt ſur ce principe que j'oſe me flatter, Monſieur, que les vœux ſinceres que je fais pour vous au commencement de l'année où nous entrons ſeront auſſi bien reçus que ſi leur

accompliſſement dépendoit de ma volonté. Rien ne m'eſt plus cher que l'amitié dont vous m'honorez, & celle que je ſens pour vous m'en fait de jour en jour ſentir le prix.

LETTRE

DE M. LE DUC DU MAINE

A Mme. DE MAINTENON.

Ce 1. Janvier 1713.

IL auroit été trop commun, Madame, d'aller ce matin à votre porte, pour vous faire ſur la nouvelle année un compliment d'une ſincérité peu commune. Voyez tout ce que je vous dois, depuis le moment où je ſuis né (*a*) juſqu'au moment où je reſpire; rappellez

---

(*a*) Elle avoit eu ſoin de ſon éducation.

les connoiſſances que vous avez du cœur que vous avez formé : & puis dites-vous à vous-même tout ce que je voudrois vous dire, qui eſt fort au deſſous de tout ce que je ſens.

LETTRE
DE ROUSSEAU
A M. CROUZAS.

A Soleure, le 26. Décembre 1714.

JE ne ſaurois mieux finir l'année, Monſieur, qu'en redoublant pour la prochaine les vœux que je fais tous les jours pour votre ſanté & pour votre bonheur. Elle ſera infiniment heureuſe pour vous, ſi le Ciel ſeconde mes ſouhaits ; & elle ne le ſera pas moins pour moi, ſi vous daignez me conſerver la part que vous m'avez accordée dans

l'honneur de votre eſtime. Je me flatte d'en mériter de plus en plus la continuation, par l'envie que j'ai de m'en rendre de plus en plus digne, & de trouver quelque occaſion de vous témoigner autrement que par des paroles la ſincérité de mon attachement.

LETTRE

DE ROUSSEAU

A M. BOUTET.

A Bruxelles, le 27. Décembre 1739.

TOutes mes années ſe reſſemblent, mon cher Monſieur, & je n'en compte aucune qui ne ſoit marquée ou par quelque contre-temps de la fortune, ou par quelque témoignage de votre amitié. Elle me tient lieu de tout; ainſi vous ne ſauriez douter de la ſin-

cérité des vœux que je forme pour votre ſanté & votre bonheur durant le cours de l'année où nous allons entrer. Mon intérêt cependant n'eſt pas le ſeul mobile de mes ſentiments ; je ſens que je ſacrifierois à l'accompliſſement des ſouhaits que je forme pour vous, celui de tous les vœux que je forme depuis ſi longues années inutilement pour moi. C'eſt la maniere de penſer qui rend les hommes heureux ; & je le ſerai, de la façon dont je penſe, tant que je pourrai compter ſur votre félicité. Permettez que mes amis trouvent ici les aſſurances de mon attachement, & des vœux que je fais pour eux à l'occaſion du jour prochain conſacré aux témoignages de l'amitié. La mienne, mon cher Monſieur, ſera auſſi vive & auſſi durable que ma reconnoiſſance pour vous, c'eſt-à-dire, que les ſentiments avec leſquels je veux vivre & mourir votre, &c.

LETTRE

DE M. (*a*) DE LA RIVIERE

A Mme. DE LAMBERT.

MADAME,

Voici un temps destiné aux souhaits ; & ce seroit un crime que de ne pas respecter l'ancienneté & l'innocence de cet usage. Je souhaite donc tous les jours de ma vie la conservation de la vôtre : je vous souhaite une longue suite de bonheur & de paix ; car on n'est point heureux sans elle : je vous souhaite encore, Madame,

(*a*) On a rassemblé en un volume plusieurs Lettres de M. *de la Riviere*. Je n'en dirai rien, parce que je ne connois ce recueil que de nom, & qu'il est ridicule de dire ce qu'on pense d'un ouvrage qu'on ne connoît que sur le jugement des autres.

une grande attention à vous ſouvenir de tous les mérites qu'il a plu à Dieu de mettre en vous ; & à ne point oublier que le plus noble de tous les chemins qui menent à lui, c'eſt la reconnoiſſance.

En vérité, Madame, j'aime tant à vous reſpecter, qu'il me ſemble que mes ſentiments rajeuniſſent en vieilliſſant ; & que les années ne ſe renouvellent que pour faire honneur à la fidélité de mon très-reſpectueux attachement pour vous.

Du 4. Janvier 1727.

LETTRE

DU CHEVALIER DE S. VERAN (*a*)

*A Mme. LA MARQ. DE***.*

A Paris, ce 2. Janvier 1753.

DEs compliments, des étrennes & des vœux, c'eſt, Madame, toute la monnoie du jour. Mais comment avec cela puis-je m'acquitter à votre égard ? Des compliments; vous en méritez ſans doute plus que perſonne : il n'y a qu'un petit malheur, c'eſt que votre modeſtie vous les fait toujours refuſer ; je pourrois ajouter auſſi que je n'ai pas le talent de les bien faire. Pour des étrennes, ce n'eſt pas ſans doute à moi de vous en offrir, à vous que la

(*a*) Il y a dans le Mercure de France pluſieurs pieces de vers ſous ſon nom.

fortune

fortune a comblée de ſes bienfaits. Il ne me reſte donc que des vœux ; & ceux que je fais pour vous, Madame, ſont les plus ſinceres & les plus étendus. Ils n'ont d'autre terme que votre mérite & mon reſpect ; l'un & l'autre eſt infini.

LETTRE

DU MÊME

*À M. DE ***.*

A Paris, ce 1. Janvier 1754.

SOuffrez, Monſieur, que l'amitié me mette la plume à la main, pour vous écrire la vérité, tandis que la bienſéance met le menſonge à la bouche de tant de monde. La plupart font tout haut des vœux qu'ils ont grand ſoin de déſavouer tout bas ; c'eſt un

commerce de fauſſetés dont on eſt convenu depuis long-temps. Pour moi, Monſieur, je ne fais que ſuivre les plus vrais de mes ſentiments, lorſque je vous ſouhaite une année heureuſe, & que je vous la ſouhaite ſuivie de pluſieurs autres, & puis encore de pluſieurs autres, tant que cela ne finiſſe plus. C'eſt là tout ce que je puis faire : vos talents & votre vertu feront le reſte.

LETTRE

DU MÊME A M.***,

Miniſtre & Secretaire d'Etat.

A Toulouſe, ce 4. Janvier 1756.

AUſſi-tôt que l'année recommence, chacun a grand ſoin de recommencer ſes vœux. Vous comprenez bien que je ne me ſuis pas oublié. J'ai prié

le Ciel de me continuer toujours l'honneur de votre protection. Je ne vois rien au dessus de cela.

Vous serez surpris, Monseigneur, que je paroisse penser si peu à vous, tandis que je pense si fort à moi. Mais quels voeux ferois-je pour vous, quand même je le voudrois ? La gloire file tous vos moments, & le Ciel vous doit des années pour l'intérêt & pour le bonheur de la France.

FRAGMENTS DE LETTRES *DE BONNE ANNÉE.*

Lettre d'une jeune veuve.

AVez-vous pu imaginer que je passerois le premier jour de l'année sans vous écrire ce que je vous dis sans cesse, sans vous renouveller mes ser-

ments ? Le ridicule jour ! il m'arrache à vous, & me livre à tout le monde. Quoi, il faut être une fois par an faux, guindé, &c. ! J'irai de porte en porte pour voir des gens qui ne se soucient pas plus de moi que je me soucie d'eux ! &, si je ne demande à Madame des nouvelles d'un perroquet, d'un mari, d'un chat, je passe dans la ville pour une impertinente ! N'aurai-je donc jamais la permission de n'être que ce que je voudrois être ?

Lettre du P. Bouhours au Comte de Bussy.

Je ne sais, Monsieur, comment j'ai pu attendre si tard à vous donner le bonjour & à vous souhaiter une heureuse année, pleine des bénédictions du Ciel, & de celles de la terre, qui ne gâtent quelquefois rien.

Lettre de Me. de Sevigné à sa fille.

Nous voilà donc à l'année qui vient, comme disoit M. *de Monbazon*, ma très-chere, & je vous la souhaite heu-

reuſe ; & ſi vous croyez que la continuation de mon amitié entrè dans la compoſition de ce bonheur, vous pouvez y compter ſûrement.

Je vous ſouhaite une heureuſe année, ma chere fille, & dans ce ſouhait je comprends tant de choſes, que je n'aurois jamais fait ſi je voulois vous en faire le détail. Lettre de la même à la même.

On n'a qu'à vous ſouhaiter des années, Madame, on eſt aſſuré qu'elles commencent, qu'elles finiſſent, & qu'elles ſe paſſent heureuſement. Vous uſez du temps & de la ſanté que Dieu vous donne d'une maniere à vous en attirer la continuation. Lettre de M. Flechier à Me. de C***.

Dans quelque coin du monde que j'acheve ma vie, ſoyez ſûr, Monſeigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous; c'eſt-à-dire, pour le Lettre de M. de Voltaire au Prince Royal de Pruſſe.

bonheur de tout un peuple : mon eſprit ſera toujours au rang de vos ſujets ; votre gloire me ſera toujours chere ; je ſouhaiterai que vous reſſembliez toujours à vous-même, & que les autres Rois vous reſſemblent.

Lettre de M. de Fenelon à Mme. de Lambert.

Puiſque vous aimez à faire du bien, & que vous ſavez le faire ſi à propos, je ſouhaite de tout mon cœur, Madame, que vous ayiez le plaiſir & le mérite d'en faire long-temps. On ne peut vous deſirer plus de proſpérités & de bénédictions que je vous en deſire ; & le ſouhait que je forme pour moi dans cette nouvelle année, c'eſt que vous m'y honoriez de la continuation de vos bontés, & que vous ne doutiez point du reſpect avec lequel je ſuis très-fortement, & pour toute ma vie, &c.

RÉPONSES

A DES LETTRES

DE BONNE ANNÉE.

RE'PONSE

DE M. FLECHIER

A M. LE VICOMTE DE LA CHASSE.

A Montpellier, ce 12. Janvier 1704.

CE ſont de bons commencements, Monſieur, & de bons préſages d'années, que de nouveaux témoignages d'une amitié comme la vôtre. Si je n'ai pas le plaiſir de pouvoir raiſonner avec vous, comme je faiſois il y a quelques mois, je vous rends du moins ſouhaits pour ſouhaits, vœux pour

vœux ; & je demande au Ciel pour vous meilleure ſanté, meilleure fortune, ou la vertu néceſſaire pour vous paſſer de l'une & de l'autre.

RE'PONSE

DU MÊME

A Mme. LA PRÉS. DE MARBŒUF.

A Montpellier, ce 1. Janvier 1704.

IL n'y a perſonne, Madame, de qui je reçoive les ſouhaits avec plus de plaiſir, & pour qui j'en faſſe plus volontiers que pour vous, ſoit dans le commencement, ſoit dans le cours des années. Il me ſemble que le Ciel vous doit écouter, & que ceux dont vous deſirez le bonheur ne peuvent manquer d'être heureux. Je ſens bien auſſi que perſonne ne s'intéreſſe plus que moi à tout ce que vous pouvez ſouhaiter.

RÉPONSE
*DU MÊME A M.***.*

A Montpellier, ce 3. Janvier 1709.

IL y a long-temps, Monſieur, que je jouis de la ſincérité & de la conſtance de votre amitié. Sur cela les années finiſſent comme elles ont commencé, & commencent comme elles ont fini. Je ſuis pourtant bien aiſe qu'il y ait un jour où nos vœux ſe réuniſſent, & où votre cœur s'ouvre tout entier. J'en connois tous les ſentiments, & j'aime à les entendre renouveller. Je vous ſouhaite à mon tour une ſanté parfaite, un doux repos, & des proſpérités plutôt utiles qu'agréables, telles que je crois que vous les ſouhaitez vous-même.

REPONSE
DE ROUSSEAU
A M. BOUTET.

A Bruxelles, 20. Janvier 1724.

JE vous aurois prévenu, Monſieur, & vous auriez reçu il y a long-temps mes compliments à l'occaſion de la nouvelle année, ſi la diſtinction des temps faiſoit quelque choſe à mon amitié, & ſi j'étois de ces gens qui ont beſoin de lire l'almanach pour ſavoir quand & comment ils doivent aimer leurs amis. Je ne connois point de jour dans l'année où je ne faſſe des vœux pour votre ſatisfaction; le reſte eſt pur cérémonial, que je laiſſe aux Italiens & aux Allemands, me contentant de la réalité, & convaincu par mille expériences que tout ce qu'on donne aux compliments, eſt autant de rabattu ſur la vérité.

LETTRES

DE RECOMMANDATION.

UNe Lettre de recommandation eſt une Lettre par laquelle nous réclamons en faveur d'un autre la protection dont un homme en place nous honore, ou la tendreſſe qu'un ami nous a vouée.

On y mêle communément l'éloge de la perſonne pour qui l'on s'intéreſſe. C'eſt juſtifier ſes ſentiments pour elle, afin de lui concilier ceux des autres. Ces Lettres reſſemblent à bien des égards aux Lettres de demande; on peut donc leur appliquer ce que j'ai dit de celles-là.

Je n'aimerois pas que la plaiſanterie s'y fît trop appercevoir,

ſur-tout ſi elle tombe ſur celui que l'on recommande. La plaiſanterie imprime à tout ce qui a quelque rapport avec elle un certain ridicule qui fait plus de tort qu'on ne penſe. *Louis XIV.* eut de la peine à s'intéreſſer pour la veuve de *Scarron*, parce qu'on avoit long-temps plaiſanté devant lui ſur les ouvrages & ſur la figure de ſon mari.

On ne manque gueres de prendre des Lettres de recommandation quand on va dans une ville où l'on ne connoît perſonne : quelque mérite que l'on ait, jamais elles ne ſont inutiles. Il y a peu de gens qui puiſſent répondre comme le Gaſcon, qui diſoit en mettant la main ſur ſon front : „ Il ne nous faut à nous autres „ d'autre recommandation que „ cela.

LETTRE

DE M. BOURSAUT

A M. DE QUANTE'AL,

Docteur en Médecine.

UN Apothicaire qui se donne au diable qu'il est de mes parents, (je me donne au diable si je sais par où) ne jugeant pas les gens de sa patrie dignes de ses génuflexions, & ayant dessein de s'établir en votre ville, m'a prié de vous le recommander ; & je vous le recommande. C'est un homme qui charmé de sa profession, s'y est appliqué uniquement ; & de crainte d'être dissipé, n'a jamais voulu savoir autre chose. Sa physionomie suffit pour justifier qu'il n'a point de méchants desseins ; & que s'il lui arrive de donner

de l'arſenic pour du ſucre, ce ſera de la meilleure foi du monde. Sur le portrait que je vous en fais, vous jugez bien que pour le faire paſſer pour habile homme, il faut que vous le ſoyez extrêmement vous-même, & que voici une occaſion à ne rien oublier de tout votre ſavoir-faire. Eſſayez pourtant de lui être utile, quelques difficultés que vous y trouviez : c'eſt moi qui vous en conjure ; & je ne ſais point d'obſtacle que je ne ſois capable de ſurmonter quand il s'agira de vous aſſurer que je ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE

DU MÊME

A M. DE LA BERCHERE,

Premier Préſident au Parlement de Grenoble.

MONSIEUR,

Vous m'avez juſqu'ici donné d'aſſez grands témoignages de vos bontés, pour m'autoriſer à vous en demander de nouvelles marques. Un ami de qui les intérêts me ſont chers, a un procès en votre Parlement pour raiſon d'un décret où l'on m'aſſure que la juſtice parle en ſa faveur : & comme il y a peu d'hommes qui la rendent avec tant de plaiſir que vous, vous voulez bien, Monſieur, que je m'en faſſe un

d'offrir de la matiere à votre équité, étant très-perſuadé que l'ami pour qui je prends la liberté de vous écrire a trop de probité & trop d'honneur pour chercher à gagner un procès qui lui ſembleroit injuſte. La confiance qu'il a en ſon bon droit, dont je ſais, Monſieur, que vous vous déclarerez l'appui, eſt tout ce qui le porte à ſouhaiter la recommandation que je lui donne : & pour lui faire avoir un heureux préſage de la juſtice qu'il attend de vous, je l'ai aſſuré que vous ne m'aviez jamais refuſé celle de me croire avec beaucoup de paſſion & de reſpect, &c.

LETTRE

DE Mme. DE SEVIGNE'

A M. LE COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, 25. Juin 1670.

SI l'occaſion vous vient de rendre quelque ſervice à un Gentilhomme de votre pays qui s'appelle ***, je vous conjure de le faire; vous ne me ſauriez donner une marque plus agréable de votre amitié. Vous m'avez promis un canonicat pour ſon frere: vous connoiſſez toute ſa famille. Ce pauvre garçon étoit attaché à Mr. Fouquet; il a été convaincu d'avoir ſervi à faire tenir à Mme. Fouquet une Lettre de ſon mari; ſur cela il a été condamné aux galeres pour cinq ans: c'eſt une choſe un peu extraordinaire; vous ſavez que c'eſt un

des plus honnêtes garçons qu'on puiſſe voir, & propre aux galeres comme à prendre la lune avec les dents.

LETTRE

DE Mme. LA COMTESSE DE LA SUZE

A M. LE MARQ. DE CREQUI.

JE ne préſume pas aſſez de mon crédit auprès de vous, Monſieur, pour vouloir vous demander des choſes difficiles; mais comme, par raiſon de ſympathie, vous devez avoir bien de la facilité d'accorder votre protection à tous les gens de cœur, je me ſuis engagée de vous la demander pour le Gentilhomme qui vous rendra ma Lettre. Il a déjà l'honneur d'être connu de vous ; & cela étant, je vous crois tout perſuadé qu'il n'eſt pas indigne des marques de votre bonté. Il répon-

dra aſſurément par ſes actions à l'honneur que vous lui ferez de lui donner part en vos bonnes graces ; & ſi vous voulez compter, Monſieur, la priere que je vous en fais pour quelque choſe, je vous aſſure que je vous en ferai tout-à-fait redevable, & que j'en aurai toute la reconnoiſſance que peut avoir une perſonne que beaucoup d'eſtime a déjà toute diſpoſée d'être, Monſieur, votre, &c.

LETTRE

*DE M. FLECHIER A M.***.*

UN de nos bons Marchands de Nîmes, Monſieur, a une affaire devant vous, qu'il croit juſte, & qui lui eſt de conſéquence. Comme il ſait l'amitié que vous avez pour moi, il croit que ma recommandation auprès de

vous ne lui ſera pas inutile. Je vous prie, Monſieur, de lui rendre la juſtice qu'il vous demande, & de lui faire les graces qui accompagnent le bon droit, s'il l'a; je vous en ſerai très-obligé. Je ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE

DE M. D'USSÉ

A ROUSSEAU.

A Paris, le 27. Octobre 1728.

LE ſieur *le Roux Durand* m'écrit pour me prier de vous le recommander, Monſieur: il prétend que j'ai beaucoup de crédit ſur vous; je ne ſais s'il ne ſe trompe pas. Quoi qu'il en ſoit, je fais ce qu'il ſouhaite de moi, & je vous prie de vouloir bien lui être favorable en ce qui peut lui être utile. Il

a du génie & du talent pour pluſieurs choſes ; je l'ai expérimenté à *Uſsé*, où il a été avec moi aſſez long-temps pour pouvoir en juger. Je vous ſerai obligé, Monſieur, de l'attention que vous voudrez bien avoir à lui procurer quelqu'emploi qui le mette plus à ſon aiſe qu'il n'y eſt : je ſuis perſuadé qu'il s'acquittera bien des choſes dont vous le chargerez.

Je ſuis avec toute la ſincérité & tout l'attachement poſſible, &c.

FRAGMENTS DE LETTRES *DE RECOMMANDATION.*

Lettre de Me. de Sevigné à ſa fille.

IL y a un Chevalier *de Sevigné* à *Toulon*, qui eſt votre parent & mon filleul ; le Chevalier *de Buous* dit qu'il eſt fort brave. S'il va ſaluer M. *de Gri-*

gnan, je le prie de lui faire quelqu'honnêteté particulicre à cause du nom. Il voudroit bien avoir un vaisseau : vous qui gouvernez M. *de Seignelay*, vous pourriez bien aisément obtenir de lui ce qu'il souhaite.

Lettre de Mle. de L'enclos à M. de S. Evremont.

Voici un autre chapitre. Il regarde un joli garçon, qu'un desir de voir les honnêtes gens de toute sorte de pays a fait quitter une maison opulente sans congé : peut être blâmerez-vous sa curiosité ; mais l'affaire est faite. Il sait beaucoup de choses. Il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à son âge. Je l'ai cru digne de vous voir, pour lui faire commencer à sentir qu'il n'a pas perdu son temps d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi.

Lettre de Me. de Maintenon.

Les deux Gentilshommes que je vous ai recommandés, Madame, me donnent beaucoup de souci. J'aime à voir clair

dans les choſes dont je me mêle, & je ne l'ai pu juſqu'ici. Vous êtes expéditive, & vous allez au fait; je vous conjure de m'aider. Je voudrois que vous viſſiez ces Meſſieurs, qui nous promettent des emplois depuis ſi long-temps, ou douze cents francs en attendant que nous les ayions.... Croyez que je ſens comme je dois les complaiſances que vous avez pour moi: je ſais faire de vous, Madame, tout le cas que vous méritez.

RÉPONSES
A DES LETTRES
DE RECOMMANDATION.

RE'PONSE
DE ROUSSEAU
A M. D'USSÉ.

A Bruxelles, le 4. Novembre 1728.

NE doutez point, Monsieur, ni de ce crédit qu'on vous a assuré que vous avez sur moi, ni de mon attention pour tout ce qui me vient de votre part. Je m'estimerai trop heureux si je puis vous en donner une foible marque en la personne du sieur *le Roux Durand*, que vous me recommandez, lorsqu'il

qu'il ſe ſera fait connoître à moi. Alors je ferai mon poſſible pour m'acquitter de ce que je dois à des ordres auſſi précieux & auſſi ſacrés que me le ſont les vôtres, pour l'exécution deſquels l'occaſion pourra me manquer, mais jamais le reſpect ni la volonté.

RE'PONSE

DE RACINE

A BOILEAU.

JE vous demande pardon ſi j'ai été ſi long-temps ſans vous faire réponſe : mais j'ai voulu avant toutes choſes prendre un temps favorable pour recommander M. *Manchon* * à M. *de Barbezieux*. Je l'ai fait, & il m'a fort aſſuré qu'il feroit ſon poſſible pour me témoigner la conſidération qu'il avoit

* Beau-frere de Boileau.

pour vous & pour moi. . . Je lui ai dit que M. l'Abbé *de Louvois* voudroit bien joindre ſes prieres aux nôtres, & je crois qu'il n'y aura point de mal qu'il lui en écrive un mot.

Lettre de Me. de Lambert. Je n'ai vu qu'une fois le Gentilhomme que vous me recommandez : il a toujours été à Verſailles, & moi malade ou à la campagne. Tout ce qu'il nous montre ici eſt trouvé extrêmement beau. Je lui rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi. Il me paroît un très-honnête homme.

EPITRES

DÉDICATOIRES.

C'Eſt de tout temps qu'on a vu les talents rendre hommage à la vertu, au mérite, ou aux ſentiments. Ils ſe ſont dégradés quand ils l'ont offert à la naiſſance ou à la place toute ſeule ; & ç'a été le comble de l'infamie, quand on les a vu ſe proſterner aux pieds de l'opulence, qui mérite à peine des égards. A la tête d'un ouvrage qui ne doit jamais être que l'expreſſion du vrai, l'école des mœurs, ou l'image de la Nature, on ne doit voir que des noms reſpectables qui aiment le vrai, reſpectent les mœurs, &

honorent la Nature en ſervant l'humanité.

D'elle-même la louange eſt fade; une épître dédicatoire doit donc être courte. * M. *de Voltaire* a trouvé le moyen de jeter de l'intérêt ſur cette ſorte d'ouvrage en y mêlant quelques anecdotes, quelques remarques utiles au progrès de l'Art. Il ſeroit à ſouhaiter que ſon exemple fût plus ſuivi. Cette méthode diminueroit le nombre des inutilités littéraires. Dans la plupart des livres, l'épître dédicatoire eſt la premiere choſe qu'il faudroit mettre à l'*errata*.

Le ſtyle doit en être délicat.

---

* Voici la Dédicace la plus courte & la plus belle que je connoiſſe :

AU ROI D'ANGLETERRE.

JACQUES ABADIE.

Que de nobleſſe & que d'énergie dans ce peu de mots !

Il eſt dans la nature, qu'un éloge tourné finement flatte davantage, parce qu'il ſert la vanité en ménageant l'amour propre. Il eſt bien de ſaiſir les rapports avantageux qu'il peut y avoir entre le ſujet que l'on traite & les qualités de la perſonne à qui on dédie ſon ouvrage; l'éloge paroît moins déplacé.

Les expreſſions doivent avoir un certain air de nobleſſe qui convient aux vrais talents. Un Ecrivain qui s'abaiſſe trop, déprime les Arts aux yeux de la multitude, qui ne réfléchit gueres; & ne releve pas ſon héros aux yeux de l'homme qui penſe.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

DE M. PASCAL

A LA REINE CHRISTINE. (*a*)

JE ſais que Votre Majeſté eſt auſſi éclairée & ſavante, que puiſſante & magnanime. Voilà la raiſon qui m'a déterminé à m'adreſſer plutôt à V. M. qu'à tout autre Prince. J'ai une vénération bien plus grande pour les perſonnes d'un mérite ſublime, que pour celles qui n'ont que des titres pompeux, un nom célebre, des ayeux illuſtres, & une fortune brillante. Les premiers ſont les vrais Souverains de la terre. Il me ſemble que le pouvoir des Rois ſur leurs ſujets n'eſt qu'une image

(*a*) Il lui dédioit ſon ouvrage ſur la Roulette.

imparfaite & groſſiere du pouvoir de l'eſprit fort ſur les eſprits foibles. Le droit de perſuader & d'inſtruire eſt parmi les Philoſophes, ce que le droit de commander eſt dans le gouvernement politique. Quelque puiſſant, quelque redoutable que ſoit un Monarque, tout manque à ſa gloire s'il n'a pas l'eſprit éminent. Un citoyen obſcur, ſans biens, qui fait de ſa vertu tout ſon appui, eſt au deſſus du conquérant du monde.

Regnez donc, incomparable Princeſſe, puiſque votre génie eſt ſupérieur à votre rang. Regnez ſur l'univers; il eſt votre domaine; les Savants & les gens de bien ſont vos ſujets. Que les Souverains apprennent avec admiration que la fille de *Guſtave* eſt l'amie des Savants & le modele des Rois.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

DE M. DE VOLTAIRE

A S. A. R. MADAME.

MADAME,

Si l'uſage de dédier ſes ouvrages à ceux qui en jugent le mieux n'étoit pas établi, il commenceroit pour Votre Alteſſe Royale. La protection éclairée dont vous honorez les ſuccès ou les efforts des Auteurs, met en droit ceux mêmes qui réuſſiſſent le moins d'oſer mettre ſous votre nom des ouvrages qu'ils ne compoſent que dans le deſſein de vous plaire. La liberté que je prends de vous offrir ces foibles eſſais * n'eſt autoriſée que par mon zele, qui me tient lieu de mérite auprès de vous. Heureux, ſi encouragé par vos bontés,

* Sa tragedie d'Œdipe.

je puis travailler long-temps pour Votre Alteſſe Royale, dont la conſervation n'eſt pas moins précieuſe à ceux qui cultivent les Beaux-Arts, qu'à toute la France, dont elle eſt les délices & l'exemple.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

DE M. DE MARIVAUX

A MME. LA MARQ. DE PRIE.

ON ne verra point ici ce tas d'éloges dont les Epîtres dédicatoires ſont ordinairement chargées. A quoi ſervent-ils ? Le peu de cas que le Public en fait devroit corriger ceux qui les donnent, & en dégoûter ceux qui les reçoivent. Je ſerois pourtant bien tenté de vous louer d'une choſe, Madame, c'eſt d'avoir véritablement craint

que je ne vous loüasse. Mais ce ſeul éloge que je vous donnerois, il eſt ſi diſtingué, qu'il auroit ici tout l'air d'un préſent de flatteur, ſur-tout s'adreſſant à une Dame de votre âge, à qui la Nature n'a rien épargné de tout ce qui peut inviter l'amour propre à n'être point modeſte. J'en reviens donc, Madame, au ſeul motif que j'ai en vous offrant ce petit ouvrage; c'eſt de vous remercier du plaiſir que vous y avez pris, ou plutôt de la vanité que vous m'avez donnée quand vous m'avez dit qu'il vous avoit plu. Vous dirai-je tout? Je ſuis charmé d'apprendre à toutes les perſonnes de goût qu'il a votre ſuffrage: en vous diſant cela, je vous proteſte que je n'ai nul deſſein de louer votre eſprit; c'eſt ſeulement vous avouer que je penſe aux intérêts du mien. Je ſuis, &c.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

DE M. DE CHATEAUBRUN

A MGR. LE DUC D'ORLEANS.

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez permis avec bonté de vous préſenter *Philoctete.* * Votre modeſtie ſévere me gêne ſur tout le reſte. Tout éloge m'eſt interdit. Le Public a ſur moi à cet égard un avantage dont vous me privez. Il n'a pas beſoin de votre aveu pour dire hautement que vous avez les qualités ſi rares qui font adorer les perſonnes de votre rang, la douceur, l'affabilité, la ſenſibilité pour les malheurs des hommes. Vous ſavez goûter le plaiſir délicieux d'être aimé, & vous ſavez le mériter.

* Tragédie de M. de Chateaubrun.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

DE M. J. J. ROUSSEAU

A M. DUCLOS.

SOuffrez, Monſieur, que votre nom ſoit à la tête de cet * ouvrage, qui ſans vous n'eût point vu le jour. Ce ſera ma premiere & unique Dédicace. Puiſſe-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi !

Je ſuis de tout mon cœur, &c.

* Le Devin de village.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

DE M. SAURIN

A M. HELVETIUS.

AGréez, mon cher *Helvetius*, que je vous dédie cette foible production. * C'eſt un hommage que mon amitié rend à la vôtre. Je ne vous parle point de reconnoiſſance : mon cœur ſent vivement tout ce qu'il vous doit. Mais nous nous aimons : tout eſt dit.

* Spartacus, tragédie.

LETTRES

DE NOUVELLES.

UNe Lettre de nouvelles n'eſt pas une gazette. Celle-ci doit être écrite d'une maniere ſérieuſe & toute ſimple ; celle-là permet un ton enjoué & un ſtyle badin. Là il ne faut pas que le récit ſoit interrompu ; ici l'on ſouffre les réflexions, pourvu qu'elles naiſſent du fond du ſujet.

Toutes les nouvelles ne doivent pas être écrites. Il en eſt que la charité chrétienne, & que l'humanité même toute ſeule nous obligent à couvrir d'un voile officieux : tel eſt tout ce qui intéreſſe l'honneur & la réputation de nos ſemblables. Il

en eſt d'autres que la prudence nous interdit : telles ſont celles qui roulent ſur ces matieres d'Etat dont il eſt ſage de parler peu, & dangereux de parler trop tôt.

Toutes les nouvelles ne méritent pas non plus d'être écrites. Elles doivent être intéreſſantes par elles-mêmes, ou du moins pour ceux à qui vous les envoyez. Sans cela, dit Mme. *de Sevigné*, elles ont *l'air d'une Dame de Province, qui dans un cercle de Paris confie des intrigues d'Avignon.*

N'écrivez les nouvelles que lorſqu'elles ſont bien sûres. Je ſais qu'il y a une certaine vanité à être le premier à les ſavoir & à les répandre ; mais je ſais auſſi qu'il en coûte beaucoup à l'amour propre de ſe rétracter lorſqu'on s'eſt trompé, & ce-

pendant c'eſt un devoir.

Ne vous faites jamais porteur de mauvaiſes nouvelles; on vous ſoupçonneroit de malignité : & lorſque vous êtes chargé d'en annoncer quelqu'une, c'eſt à la prudence (*a*) à choiſir le moment, & à la ſenſibilité à donner à vos paroles cet air d'intérêt que les malheureux aiment à rencontrer dans tout ce qui les approche.

(*a*) On raconte des traits où l'indiſcrétion fit ce que n'auroit pas fait la prudence; mais ce ſont des exceptions, & une exception n'eſt qu'une preuve de plus en faveur de la regle.

Une femme ſe déſoloit de ne point recevoir de nouvelles de ſon mari qui étoit à l'armée : il y avoit été tué; mais on craignoit ſon déſeſpoir, & perſonne n'oſoit le lui annoncer. Quelqu'un fut plus hardi que les autres. Il va la voir; auſſi-tôt elle l'entretient de ſa douleur & des craintes qu'elle avoit que ſon mari ne fût mort. Et s'il l'étoit, que feriez-vous? Ah! s'écria-t-elle vivement, je me jetterois par les fenêtres au moment où j'apprendrois cette nouvelle. A l'inſtant ſon hôte ſe leve & va ouvrir toutes les fenêtres de l'appartement : cette femme comprit ce qu'il vouloit dire; mais la maniere dont il le diſoit fit taire la douleur, & elle ne put s'empêcher d'en rire.

Dans les récits, il faut de la chaleur & de la rapidité. La premiere ſatisfait l'eſprit & l'imagination, qu'il ne faut jamais laiſſer déſœuvrés quand on parle aux hommes; la ſeconde enchaîne la curioſité.

Une narration doit être courte. Communément la fin d'un conte eſt ce qu'il y a de plus plaiſant; & l'on préféreroit la ſéchereſſe aux longueurs.

On peut voir, ſi l'on veut, dans les faiſeurs de Rhétoriques, quelles ſont les autres qualités du récit; je me borne à en donner des modeles. Où les exemples parlent, les définitions ſont inutiles. On demandoit à *Ariſtote* ce que c'étoit que la beauté; il répondit: „ Laiſſez faire „ cette queſtion à des aveugles.

LETTRE

DE M^ME^. DE SEVIGNÉ

A M. DE COULANGES.

A Paris, lundi 15. Décembre 1670.

JE m'en vais vous mander la chofe la plus étonnante, la plus furprenante, la plus merveilleufe, la plus miraculeufe, la plus triomphante, la plus étourdiffante, la plus inouie, la plus finguliere, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus fecrette jufqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin une chofe dont on ne trouve qu'un exemple dans les fiecles paffés, encore cet exemple n'eft-il pas

juſte ; une choſe que nous ne ſaurions croire à *Paris*, comment la pourroit-on croire à *Lyon* ? une choſe qui fait crier miſéricorde à tout le monde ; une choſe qui comble de joie Mme. *de Rohan* & Mme. *de Hauteville* ; une choſe enfin qui ſe fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue* ; une choſe qui ſe fera dimanche & qui ne ſera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me réſoudre à vous la dire ; devinez-la : je vous le donne en trois. *Jetez-vous votre langue aux chiens* ? hé bien il faut donc vous la dire. M. *de Lauzun* épouſe dimanche au Louvre, devinez qui ; je vous le donne en quatre, je vous le donne en ſix, je vous le donne en cent. Mme. *de Coulanges* dit : Voilà qui eſt bien difficile à deviner ! c'eſt Mme. *de la Valiere* : point du tout, Madame. C'eſt donc Mle. *de Retz* : point du tout. Vous êtes bien provinciale. Ah ! vrai-

ment nous ſommes bien bêtes, dites-vous, c'eſt Mle. *Colbert :* encore moins. C'eſt aſſurément Mle. *de Crequi :* vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire. Il épouſe dimanche au Louvre, avec la permiſſion du Roi, Mademoiſelle, Mademoiſelle *de* . . . . Mademoiſelle, devinez le nom; il épouſe Mademoiſelle, la grande Mademoiſelle, Mademoiſelle, fille de feu Monſieur, (*a*) Mademoiſelle, petite-fille d'*Henri IV*. Mademoiſelle *d'Eu*, Mademoiſelle *de Dombes*, Mademoiſelle *de Montpenſier*, Mademoiſelle *d'Orléans*, Mademoiſelle, couſine germaine du Roi, Mademoiſelle deſtinée au trône, Mademoiſelle, le ſeul parti de France qui fût digne de Monſieur. Voilà un beau ſujet de diſcourir. Si vous criez, ſi vous êtes hors de vous-même, ſi vous dites que nous

(a) *Gaſton* de France Duc d'Orléans, frere de *Louis XIII.*

avons menti, que cela eſt faux, qu'on ſe moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela eſt bien fade à imaginer ; ſi enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raiſon ; nous avons fait autant que vous. Adieu. Les Lettres qui ſeront portées par cet ordinaire, vous feront voir ſi nous diſons vrai ou non.

LETTRE

DE LA MÊME

AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 14. Février 1687.

QUe prétendez-vous de moi aujourd'hui, mon cher couſin ? vous n'aurez que des morts. J'en ai l'imagination ſi remplie, que je ne ſaurois parler d'autre choſe. Je vous dirai donc la

mort du Maréchal *de Crequi* en quatre jours ; combien il a trouvé ſa deſtinée courte, & combien il étoit en colere contre cette mort barbare qui, ſans conſidérer ſes projets & ſes affaires, venoit ainſi déranger ſes eſcabelles. On ne l'a jamais reçue avec tant de chagrin que lui ; cependant il a fallu ſe ſoumettre à ſes loix : il a reçu ſes Sacrements. Neuf jours après ſon frere ainé le Duc *de Crequi* l'a ſuivi : ce fut hier matin après une longue maladie. Voilà cette maiſon *de Crequi* bien abattue, & de grandes dignités ſorties en peu de jours de cette famille. Le Duc *d'Eſtrées* eſt mort à *Rome* ; & le jour qu'on en reçut la nouvelle à *Paris*, la Ducheſſe *d'Eſtrées* ſa belle-mere mourut auſſi du reſte de ſon apoplexie. Vous voyez bien que rien n'eſt ſi triſte que cette Lettre. Si j'en écrivois ſouvent de pareilles, votre belle & bon-

ne humeur, & cette gaieté ſi ſalutaire & ſi néceſſaire, n'y pourroient pas réſiſter.

LETTRE

DE Mme. DE MAINTENON

A Mme. LA COMT. DE S. GERAN.

A Verſailles, ce 16. Avril 1691.

DIeu bénit les armes du Roi. *Mons* eſt pris. *Nice* eſt rendu. Le Roi ſera bientôt ici. *Vauban* & M. *de Bouſflers* ſont aſſociés à ſa gloire. Ils ont fait des diſpoſitions admirables; ils ont fait plus, ils ont empêché les Mouſquetaires de ſe faire tous tuer. M. *de Courtenai* avoit ſouhaité de mourir ſous les yeux du Roi; il eſt mort. Conſolez-vous, ma chere Comteſſe, de la perte de M. *de Villermont :* le Roi l'a fort regretté; & Mme. *de Villermont* verra que ces regrets ne ſont pas ſtériles.

LETTRE

DE M. DE FIESQUE

A MME. DE MAINTENON.

J'Ai l'honneur, Madame, de vous écrire en grande hâte pour vous supplier de conjurer le Roi de faire ici le Général & non le soldat. Hier, sans un gabion, une balle nous l'auroit emporté. M. le Comte de *Toulouse* reçut le coup: il en fut quitte pour une contusion. Le Roi lui demanda s'il étoit blessé: Je crois, répondit en riant le jeune Prince, je crois qu'une balle m'a touché. C'est répondre à la *Bourbon*. Je ne finirois point, Madame, si je vous disois les noms de tous ceux qui ont été blessés ou tués auprès ou à côté du Roi. Au nom de Dieu, Madame, qu'il nous laisse le danger, & qu'il se contente de la gloire.

LETTRE

LETTRE

DE RACINE

A BOILEAU.

Au Camp devant Namur, le 3. Juin 1692.

N*Amur*, cette place ſi terrible, a vu ſes dehors emportés en fort peu de temps, ſans qu'il en ait coûté au Roi plus de trente hommes. Ne croyez pas pour cela qu'on ait eu à faire à des poltrons. Tous ceux de nos gens qui ont été à ces attaques, ſont étonnés du courage des aſſiégés. Mais vous jugerez de l'effet terrible du canon & des bombes, quand je vous dirai, ſur le rapport d'un Officier Eſpagnol qui fut pris hier dans les dehors, que notre artillerie leur a tué en deux jours douze cents hommes. Imaginez-vous trois bat-

teries qui ſe croiſent, & qui tirent continuellement ſur de pauvres gens qui ſont vus d'en haut & de revers, & qui ne peuvent pas trouver un ſeul recoin où ils ſoient en sûreté. On dit qu'on a trouvé les dehors tout pleins de corps dont le canon a emporté les têtes, comme ſi on les avoit coupées avec des ſabres. Cela n'empêche pas que pluſieurs de nos gens n'aient fait des actions de grande valeur. Les Grenadiers du régiment des Gardes Françoiſes & ceux des Gardes Suiſſes ſe ſont entr'autres extrêmement diſtingués. On raconte pluſieurs actions particulieres que je vous redirai quelque jour, & que vous entendrez avec plaiſir. Mais en voici une que je ne puis différer de vous dire, & que j'ai oui conter au Roi même.

Un ſoldat du régiment des Fuſiliers, qui travailloit à la tranchée, y avoit porté un gabion : un coup de canon

vint qui emporta ſon gabion. Auſſi-tôt il en alla poſer à la même place un autre, qui fut ſur le champ emporté par un autre coup de canon. Le ſoldat ſans rien dire, en prit un troiſieme & l'alla poſer : un troiſieme coup de canon emporta ce troiſieme gabion. Alors le ſoldat rebuté ſe tint en repos. Mais ſon Officier lui commanda de ne pas laiſſer cet endroit ſans gabion. Le ſoldat dit : *J'irai, mais j'y ſerai tué.* Il y alla, & en poſant ſon quatrieme gabion, eut le bras fracaſſé d'un quatrieme coup de canon. Il revint ſoutenant ſon bras pendant avec l'autre bras, & ſe contenta de dire à ſon Officier : *Je vous l'avois bien dit.* Il fallut lui couper le bras, qui ne tenoit preſque à rien. Il ſouffrit cela ſans deſſerrer les dents ; & après l'opération, dit froidement : *Je ſuis donc hors d'état de travailler ; c'eſt maintenant au Roi à me*

nourrir. Je crois que vous me pardonnerez le peu d'ordre de cette narration ; mais aſſurez-vous qu'elle eſt vraie.

LETTRE

DE M. RACINE LE FILS

A M. BROSSETTE.

Paris, 15. Janvier 1741.

NE croyez pas, Monſieur, que notre ami * ſoit reſſuſcité ; il eſt vrai ſeulement qu'il n'eſt pas encore enterré, mais on ne le peut compter, ni parmi les morts, ni parmi les vivants. J'en ai reçu des nouvelles par ſon ancien & fidele domeſtique. Sa Lettre m'apprend que ſon maître eſt à *Anvers* dans un lit d'auberge, & privé de l'uſage de ſes membres, & même de la parole. Il ne lui reſte qu'une foi-

* J. B. Rouſſeau.

ble connoissance dont il donne de foibles signes. En allant de *la Haie* à *Bruxelles* il tomba en apoplexie. On le porta à *Anvers*, où se trouva le P. *Berruyer*, Auteur de l'Histoire du peuple de Dieu, qui par les fréquentes visites qu'il lui rendit, témoigna l'intérêt qu'il prenoit à son malheur. Il reçut ses Sacrements avec beaucoup de marques de piété. L'apoplexie est dégénérée en paralysie. Son domestique m'assure que sans un ami (M. *Boutet* sans doute) qui lui fait tenir cent florins par mois, il périroit de misere; & qu'il n'a nul autre secours. Voilà l'état de cet illustre Poëte, qui prouve maintenant ce qu'il a dit autrefois, *que l'homme est un parfait miroir de douleurs*; & dans peu on dira de lui : *Il meurt enfin peu regretté.* Il ne le sera que des partisans du bon goût, dont le nombre s'éclaircit de jour en jour. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

DE M^LE. DE L'ENCLOS

A M. DE S. EVREMONT.

MOnſieur *de Charleval* vient de mourir ; & j'en ſuis ſi affligée, que je cherche à me conſoler par la part que je ſais que vous y prendrez. Je le voyois tous les jours : ſon eſprit avoit tous les charmes de la jeuneſſe, & ſon cœur toute la bonté & la tendreſſe deſirable dans les véritables amis. Nous parlions ſouvent de vous, & de tous les originaux de notre temps. Sa vie & celle que je mene préſentement avoient beaucoup de rapport : enfin c'eſt plus que de mourir ſoi-même, qu'une pareille perte. Mandez-moi de vos nouvelles. Je m'intéreſſe à votre

vie à *Londres*, comme ſi vous étiez ici ; & les anciens amis ont des charmes que l'on ne connoît jamais ſi bien que lorſqu'on en eſt privé.

FRAGMENTS DE LETTRES *DE NOUVELLES.*

RAppellez votre ſoumiſſion aux ordres de la Providence, ma chere fille ; vous n'avez plus de pere. (*a*) Il eſt mort de la mort des Saints ; & je

Lettre de Mme. du Montier.

(*a*) Une Dame de beaucoup d'eſprit, qui s'étoit chargée de l'éducation d'une jeune Demoiſelle, ayant eu la douleur de la voir mourir entre ſes bras, en annonça ainſi la mort à ſa mere : „ Le plus grand des malheurs, Madame . . . . mes larmes m'empêchent de vous „ en dire davantage . . . . vous ſavez combien „ j'aimois cette enfant.

On ſait de quelle maniere *François premier* écrivit à la Reine ſa mere après la perte de la bataille de *Pavie* : „ Madame, tout eſt perdu, „ hormis l'honneur.

n'ai ſur cet article que des actions de graces à rendre au Seigneur, &c.

Lettre de Me. de Sevigné à Mme. de Grignan.

Enfin, ma fille, après bien des alarmes & de fauſſes eſpérances, nous avons perdu le pauvre Chevalier *de Grignan*. Je vous avoue que j'ai été ſenſiblement touchée de cette mort. Elle arriva ſamedi 6. Février, * à quatre heures du matin. Si une fin véritablement chrétienne doit conſoler des Chrétiens, nous devons nous conſoler par l'aſſurance de ſon ſalut. Jamais plus de réſignation, jamais plus d'amour de Dieu, jamais plus de graces viſibles, &c.

* 1672.

Lettre de M. l'Abbé de Vertot à Mle. de Launay, depuis, Mme. de Staal.

Je ſuis bien fâché de vous annoncer la perte que nous venons de faire de feu M. *Brunel*, votre ami & le mien. Vous perdez, Mademoiſelle, plus qu'un autre, parce qu'il vous eſtimoit plus que perſonne du monde . . . . . . Je ſouhaite que cette auſtere raiſon dont

je me plains quelquefois, ne vous abandonne pas dans une ſi triſte occaſion.

Nous venons de perdre une excellente amie en perdant M^me^. *de Montchevreüil.* Mais je vous aſſure que vous n'avez rien perdu par rapport à moi. Vous ſavez, & je ne l'oublie point, combien je vous aimois indépendamment d'elle. Je ſuis la même pour vous: au milieu de nos embarras, je penſe ſouvent à nos ſoirées de la rue des *Tournelles.* Je voudrois bien vous voir encore une fois avant ma mort. Mais pourquoi ne me parlez-vous pas de votre ſanté? votre Lettre ſeroit parfaite.

Lettre de Me. de Maintenon.

EXEMPLES
DE NARRATIONS
DANS LE GENRE
EPISTOLAIRE.

Lettre de Me. de Sevigné à M. de Pomponne.

IL faut que je vous conte une petite historiette qui est très-vraie, & qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers : il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au Maréchal *de Grammont :* Monsieur le Maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, & voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le Maréchal, après l'avoir lu, dit au Roi : Sire, Votre Majesté

juge divinement bien de toutes choſes; il eſt vrai que voilà le plus ſot & le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le Roi ſe mit à rire, & lui dit: N'eſt-il pas vrai que celui qui l'a fait eſt bien fat? Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. Oh! bien, dit le Roi, je ſuis ravi que vous m'en ayiez parlé ſi bonnement: c'eſt moi qui l'ai fait. Ah! Sire, quelle trahiſon! Que Votre Majeſté me le rende; je l'ai lu bruſquement. Non, Monſieur le Maréchal, les premiers ſentiments ſont toujours les plus naturels. Le Roi a beaucoup ri de cette folie; & tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite choſe qu'on puiſſe faire à un vieux courtiſan.

L'Archevêque de Rheims revenoit hier fort vîte de *S. Germain*. C'étoit comme un tourbillon. S'il ſe croit grand Seigneur, ſes gens le croient encore plus que lui. Ils paſſoient au travers de

Lettre de Me. de Sevigné à Mme. de Grignan ſa fille.

Nanterre : tra, tra, tra : ils rencontrent un homme à cheval ; gare, gare : ce pauvre homme ſe veut ranger, ſon cheval ne le veut pas ; & enfin le carroſſe & les chevaux renverſent cul par deſſus tête le pauvre homme & le cheval, & paſſent par deſſus, & ſi bien par deſſus, que le carroſſe en fut verſé & renverſé. En même temps l'homme & le cheval, au lieu de s'amuſer à être roués, ſe relevent miraculeuſement, & remontent l'un ſur l'autre & s'enfuient, & courent encore ; pendant que les laquais & le cocher de l'Archevêque, & l'Archevêque même ſe mettent à crier : Arrête, arrête ce coquin ; qu'on lui donne cent coups. L'Archevêque en racontant ceci diſoit : Si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras & coupé les oreilles.

Au même endroit. C'eſt une choſe étrange que de voir mettre le chapeau à des gens qui n'ont

jamais eu que des bonnets bleus ſur la tête. Ils ne peuvent comprendre l'exercice, ni ce qu'on leur défend. Quand ils avoient leur mouſquet ſur l'épaule, & que M. *de Chaulnes* (*a*) paroiſſoit, ils vouloient le ſaluer; l'arme tomboit d'un côté & le chapeau de l'autre. On leur dit qu'il ne faut point ſaluer: & quand ils ſont déſarmés, & qu'ils voient paſſer M. *de Chaulnes*, ils enfoncent leurs chapeaux avec les deux mains, & ſe gardent bien de ſaluer. On leur a dit qu'il ne faut pas branler, ni aller & venir, quand ils ſont dans leurs rangs: ils ſe laiſſoient l'autre jour rouer par le carroſſe de Mme. *de Chaulnes*, ſans vouloir ſe retirer d'un ſeul pas, quoi qu'on pût leur dire.

Le Comte *de Guiche* a fait une action dont le ſuccès le couvre de gloire; car ſi elle eût tourné autrement, il étoit cri- Au même endroit.

(*a*) Il étoit alors Gouverneur de Bretagne.

minel. Il ſe charge de reconnoître ſi la riviere eſt guéable, il dit qu'oui; elle ne l'eſt pas. Des eſcadrons entiers paſſent à la nage ſans ſe déranger; il eſt vrai qu'il paſſe le premier. Cela ne s'eſt jamais hazardé, cela réuſſit. Il enveloppe des eſcadrons & les force à ſe rendre; vous voyez bien que ſon bonheur & ſa valeur ne ſe ſont point ſéparés : mais vous devez avoir de grandes relations de tout cela. Un Chevalier *de Nantouillet* étoit tombé de cheval; il va au fond de l'eau, il revient; il y rentre, il revient encore; enfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache; ce cheval le mene à bord; il monte ſur le cheval, ſe trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans ſon chapeau, & revient gaillard.

Au même endroit.

Ecoutez une choſe qui eſt, à mon ſens, fort belle. Il me ſemble que je lis l'Hiſtoire Romaine. *Saint Hilaire*, Lieutenant-général de l'artillerie, fit prier

M. *de Turenne*, qui alloit d'un autre côté, de ſe détourner un moment pour venir voir une batterie : c'étoit comme s'il eût dit : Monſieur, arrêtez-vous un peu, car c'eſt ici que vous devez être tué. Un coup de canon vient donc, & emporte le bras de *S. Hilaire* qui montroit cette batterie, & tue M. *de Turenne*. Le fils de *S. Hilaire* ſe jette à ſon pere, & ſe met à crier & à pleurer. *Taiſez-vous, mon enfant*, lui dit-il ; *voyez*, en lui montrant M. *de Turenne* roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement ; voilà ce qui eſt irréparable :* & ſans faire nulle attention ſur lui, ſe met à crier & à pleurer cette grande perte.

Le Roi arriva le jeudi au ſoir à *Chantilly*. La promenade, la collation dans un lieu tapiſſé de jonquilles, tout cela fut à ſouhait. On ſoupa ; il y eut pluſieurs tables, où le rôti manqua à cauſe Au même endroit.

de plusieurs dînés à quoi l'on ne s'étoit pas attendu : cela saisit *Vatel* ; il dit plusieurs fois : Je suis perdu d'honneur, voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à *Gourville :* La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner des ordres. *Gourville* le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du Roi, mais aux vingt-cinquiémes, lui revenoit toujours à la tête. *Gourville* le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusques dans sa chambre, lui dit : *Vatel*, tout va bien, rien n'étoit si beau que le souper du Roi ! Il répondit : Monseigneur, votre bonté m'acheve ; je sais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez pas, tout va bien. La nuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage ; il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin

Vatel s'en va par-tout, il trouve tout endormi ; il rencontre un petit pourvoyeur, qui lui apportoit ſeulement deux charges de marée ; il lui demanda : Eſt-ce là tout ? Il lui dit : Oui, Monſieur : il ne ſavoit pas que *Vatel* avoit envoyé à tous les ports de mer. *Vatel* attend quelque temps ; les autres pourvoyeurs ne vinrent point ; ſa tête s'échauffoit, il crut qu'il n'auroit point d'autre marée : il trouva *Gourville*, il lui dit : Monſieur, je ne ſurvivrai point à cet affront-ci. *Gourville* ſe moqua de lui. *Vatel* monte à ſa chambre, met ſon épée contre la porte, & ſe la paſſe au travers du corps : mais ce ne fut qu'au troiſieme coup, car il s'en donna deux qui n'étoient pas mortels ; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche *Vatel* pour la diſtribuer ; on va à ſa chambre ; on heurte, on enfonce la porte, on le trou-

ve noyé dans ſon ſang. On court le dire à M. le Prince, qui fut au déſeſpoir. M. le Duc pleura; c'étoit ſur *Vatel* que tournoit tout ſon voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au Roi fort triſtement. On dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur à ſa maniere. On le loua fort, on loua & l'on blâma fort ſon courage. Le Roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il retardoit de venir à *Chantilly*, parce qu'il comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit à M. le Prince qu'il ne devoit avoir que deux tables, & ne point ſe charger de tout: il jura qu'il ne ſouffriroit plus que M. le Prince en usât ainſi; mais c'étoit trop tard pour le pauvre *Vatel*. Cependant *Gourville* tâcha de réparer la perte de *Vatel*; on dina très-bien, on fit collation, on ſoupa, on ſe promena, on joua, on fut à la chaſſe; tout étoit parfumé de jonquilles, tout étoit enchanté.

A *Lyon* je ne ſuis reſté que deux jours, & je m'embarquai ſur le Rhône avec deux Mouſquetaires. Nous couchâmes à *Vienne* & à *Valence*. J'avois commencé dès *Lyon* à ne plus gueres entendre le langage du pays, & à n'être plus intelligible moi-même : ce malheur s'accrut à *Valence*, & Dieu voulut qu'ayant demandé à une ſervante un pot de chambre, elle mit un réchaut ſous mon lit. Mais c'eſt encore bien pis dans ce pays. * Je vous jure que j'ai autant beſoin d'un interprete, qu'un Moſcovite en auroit beſoin dans *Paris*. Néanmoins je commence à m'appercevoir que c'eſt un langage mêlé d'Eſpagnol & d'Italien; & comme j'entends aſſez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres, & pour me faire entendre. Mais il arrive ſouvent que je perds toutes mes meſures, comme il arriva hier, qu'ayant be-

Lettre de Racine.

* Uſez.

ſoin de petits clous à broquette pour ajuſter ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, & lui dis de m'acheter deux ou trois cents de broquettes; il m'apporta incontinent deux bottes d'allumettes.

Au reſte, pour la ſituation d'*Uſez*, vous ſaurez qu'elle eſt ſur une montagne fort haute, & cette montagne n'eſt qu'un rocher continuel, ſi bien qu'en quelque temps qu'il faſſe on peut aller à pied ſec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'environnent ſont toutes couvertes d'oliviers qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuſes, car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, & je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puiſſe avoir; mais Dieu me préſerve de ſentir jamais une amertume pareille à celle que

je ſentis. J'en eus la bouche toute perdue plus de quatre heures durant ; & l'on m'a appris depuis qu'il falloit bien des leſſives & des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange.

Je vous ai vu rire aſſez volontiers de ce que le vin fait quelquefois faire aux ivrognes. Hier un boulet de canon emporta la tête d'un de nos Suiſſes, dans la tranchée. Un autre Suiſſe ſon camarade, qui étoit auprès, ſe mit à rire de toute ſa force en diſant : *Ho, ho, cela eſt plaiſant ; il reviendra ſans tête dans le camp.* Lettre de Racine.

On en tua bien quatre ou cinq cents ; entre autres un Capitaine Eſpagnol fils d'un Grand d'Eſpagne qu'on nomme le Comte *de Lemos*. Celui qui le tua étoit un des Grenadiers à cheval nommé *Sanſraiſon* : voilà un vrai nom de Gre- Au même endroit.

nadier. L'Eſpagnol lui demanda quartier & lui promit cent piſtoles, lui montrant même ſa bourſe où il y en avoit 35. Le Grenadier, qui venoit de voir tuer le Lieutenant de ſa compagnie, qui étoit un fort brave homme, ne voulut point faire de quartier, & tua ſon Eſpagnol. Les ennemis envoyerent demander ſon corps, qui leur fut rendu, & le Grenadier *Sanſraiſon* rendit auſſi-tôt les 35 piſtoles qu'il avoit priſes au mort, en diſant : *Tenez, voilà ſon argent, dont je ne veux point ; les Grenadiers ne mettant les mains ſur les gens que pour les tuer.*

L'Abbé de Choiſy, Journal du voyage de Siam.

Je vous dis bonſoir hier à neuf heures du ſoir, & me couchai bientôt après. Le moyen de croire que les aventures de la journée n'étoient pas encore finies ? A dix heures j'entends crier : *Aux armes, aux armes, pare les canons, amorce les mouſquets, où ſont les ſabres* ? Je me leve

& monte ſur le pont : je vois à la portée du piſtolet un gros navire auſſi gros que nous. On lui crioit à tue-tête : *D'où eſt le navire* ? mot. *D'où eſt le navire ?* mot : & cependant il arrivoit ſur nous, & nous alloit aborder à *bas-bord*. On lui avoit montré notre fanal, il nous avoit montré le ſien. Il avoit le vent ſur nous. On a donné un coup de gouvernail pour éviter l'abordage, juſqu'à ce que nous fuſſions bien *parés*. Enfin il nous a abordés par la poupe, & avec ſon beaupré a emporté une partie de notre couronnement. Alors on lui a lâché une trentaine de mouſquetades. Mot. Il a fait ſa route vent en arriere, & en un moment s'eſt éloigné de nous. Je ne me ſuis pas trouvé à bien des batailles ; mais à voir la contenance de nos ſoldats & de nos matelots, on ne nous auroit pas enlevés ſans coup férir. Les Jéſuites & les Miſſionnaires avoient déjà

pris parti. Les uns étoient à genoux à fond de cale, & les autres fierement le ſabre à la main étoient ſur le pont. Raiſonnez préſentement ſur ce que ce pouvoit être.

Lettre de Me. de Maintenon.

Imaginez-vous, Madame, qu'hier après avoir marché ſix heures dans un aſſez beau chemin, nous vîmes un château bâti ſur un roc qui ne nous parut pas fort logeable, quand même on nous y auroit guindés. Nous en approchâmes ſans trouver de chemin pour aborder : nous vîmes enfin au pied de ce château dans un abyme, & comme dans un puits fort profond, les toîts d'un nombre de petites maiſons qui nous parurent des poupées, environnées de tous côtés de rochers affreux par leur hauteur ; ils paroiſſent de fer & ſont tout-à-fait eſcarpés : il fallut deſcendre dans cette horrible habitation par un che-

min

min non moins horrible. Les carroſſes faiſoient des ſauts à rompre tous les reſſorts ; les Dames ſe prenoient à tout ce qu'elles pouvoient attraper. Nous deſcendîmes après un quart d'heure d'effroi, & nous tombâmes dans une ville * composée d'une rue qui s'appelle la Grande, quoique deux carroſſes n'y puiſſent paſſer de front. En plein midi on n'y voit goutte ; les maiſons ſont effroyables ; l'eau y eſt mauvaiſe, & le vin rare : les Boulangers ont ordre de ne cuire que pour l'armée, & de laiſſer mourir de faim tout le reſte ; on porte tout au camp. Il y pleut à verſe depuis que nous y ſommes. Je n'ai encore vu que deux égliſes. Elles ſont au premier étage, & l'on n'y ſauroit entrer que par civilité. On nous dit un Salut avec une ſi mauvaiſe muſique & un encens ſi parfumé, ſi abondant & ſi continuel, que nous ne nous vîmes plus les uns les au-

* Dinant.

tres. Je ne vous dis rien de la ſaleté des rues; mais en vérité le Roi a grand tort de prendre de pareilles villes.

Lettre d'une jeune veuve.

On raconte quelque choſe que je me ſuis promis de vous écrire . . . . Ne voilà-t-il pas que je l'ai totalement oublié ! . . . C'étoit le petit envoyé qui parloit . . . , il rioit même à chaque mot de ſon hiſtoire . . . . ah ! je la tiens. Le Chevalier de L * * * diſputoit un jour avec feu *la Faye* ſur la préférence qu'on doit donner au ſtyle; il s'agiſſoit des Lettres de M^me^. *de Sevigné. La Faye*, après une longue diſſertation, conclut en faveur du ſtyle naturel dépouillé de tout ornement. En un mot, diſoit-il, il faut écrire comme on parle. Le Chevalier, qui avoit ſoutenu la néceſſité d'y mettre un peu d'art, & piqué de voir tout le monde de l'avis de *la Faye*, finit par une mauvaiſe plaiſanterie: Non, Monſieur,

je n'écrirai jamais comme je parle. Tant pis, Monſieur. Eh! non point tant pis; car je parle du nez.

Je me trouvai l'année paſſée à la campagne, avec un bon Religieux qui a plus de quatre-vingts ans; & voici ce qu'il me raconta. Lettre de Me. du Montier.

Il fut mandé, il y a quarante ans, pour diſpoſer à la mort un voleur de grand chemin: on l'enferma avec le patient dans une petite chapelle; & pendant qu'il faiſoit ſes efforts pour l'exciter au repentir de ſon crime, il s'apperçut que cet homme étoit diſtrait, & l'écoutoit à peine. Mon cher ami, lui dit-il, penſez-vous que dans quelques heures il faudra paroître devant Dieu? & qui peut vous diſtraire d'une affaire pour vous de ſi grande importance? Vous avez raiſon, mon Pere, lui dit le patient; mais je ne

puis m'ôter de l'eſprit qu'il ne tiendroit qu'à vous de me ſauver la vie ; & une telle penſée eſt bien capable de me donner des diſtractions. Comment m'y prendrois-je pour vous ſauver la vie, répondit le Religieux ? & quand cela feroit en mon pouvoir, pourrois-je hazarder de le faire, & de vous donner par-là occaſion d'accumuler vos crimes ? S'il n'y a que cela qui vous arrête, répondit le patient, vous pouvez compter ſur ma parole ; j'ai vu le ſupplice de trop près pour m'y expoſer de nouveau. Le Religieux fit ce que nous euſſions fait vous & moi en pareille occaſion, il ſe laiſſa attendrir, & il ne fut plus queſtion que de ſavoir comment il faudroit s'y prendre. La chapelle où ils étoient n'étoit éclairée que par une fenêtre, qui étoit proche du toit, & élevée de plus de quinze pieds. Vous n'avez, dit le criminel, qu'à mettre

votre chaiſe ſur l'autel, que nous pouvons tranſporter aux pieds du mur; vous monterez ſur la chaiſe, & moi ſur vos épaules, d'où je pourrai gagner le toit. Le Religieux ſe prêta à cette manœuvre, & reſta enſuite tranquillement ſur la chaiſe, après avoir remis à ſa place l'autel qui étoit portatif. Au bout de trois heures, le Bourreau qui s'impatientoit frappa à la porte, & demanda au Religieux ce qu'étoit devenu le criminel. Il faut que ce ſoit un Ange, répondit froidement le Religieux, car, foi de Prêtre, il eſt ſorti par cette fenêtre. Le Bourreau qui perdoit à ce compte, après avoir demandé au Religieux s'il ſe moquoit de lui, courut avertir les Juges: ils ſe tranſporterent à la chapelle, où notre homme aſſis, leur montrant la fenêtre, les aſſura en conſcience que le patient s'étoit envolé par là, & que peu s'en

étoit fallu qu'il ne se recommandât à lui, le prenant pour un Ange; qu'au surplus si c'étoit un criminel, ce qu'il ne comprenoit pas après ce qu'il lui avoit vu faire, il n'étoit pas fait pour en être le gardien. Les Magistrats ne purent conserver leur gravité vis-à-vis du sang froid de ce bon homme; & ayant souhaité un bon voyage au patient, se retirerent. Vingt ans après, ce Religieux passant par les Ardennes, se trouva égaré dans le temps que le jour finissoit; une façon de Paysan l'ayant examiné fort attentivement, lui demanda où il vouloit aller, & l'assura que la route qu'il alloit prendre étoit fort dangereuse; il ajouta que s'il vouloit le suivre, il le meneroit dans une Ferme qui n'étoit pas fort éloignée, où il pourroit passer tranquillement la nuit. Le Religieux se trouva fort embarrassé; la curiosité avec laquelle cet homme l'avoit

regardé lui donnoit des ſoupçons : mais conſidérant que s'il avoit quelque mauvais deſſein, il ne lui ſeroit pas poſſible d'échapper de ſes mains, il le ſuivit en tremblant. Sa peur ne fut pas de longue durée, il apperçut la Ferme dont le Payſan lui avoit parlé ; & cet homme, qui en étoit le maître, dit en entrant à ſa femme, de tuer un chapon avec les meilleurs poulets de la baſſe-cour, & de bien régaler ſon hôte. Pendant qu'on préparoit le ſouper, le Payſan rentra ſuivi de huit enfants, à qui il dit : Mes enfants, remerciez ce bon Religieux ; ſans lui vous ne ſeriez pas au monde ni moi non plus, il m'a ſauvé la vie. Le Religieux ſe rappella alors les traits de cet homme, & reconnut le voleur duquel il avoit favoriſé l'évaſion. Il fut accablé des careſſes & des actions de graces de la famille ; & lorſqu'il fut ſeul avec cet

homme, il lui demanda par quel hazard il se trouvoit si bien établi. Je vous ai tenu parole, lui dit le voleur, & déterminé à vivre en honnête-homme, je vins en demandant l'aumône jusqu'à ce lieu, qui est celui de ma naissance; j'entrai au service du maître de cette Ferme, & ayant gagné les bonnes graces de mon maître par ma fidélité & mon attachement, il me fit épouser sa fille, qui étoit unique. Dieu a béni les efforts que j'ai faits pour être homme de bien; j'ai amassé quelque chose : vous pouvez disposer de moi & de tout ce qui m'appartient, & je mourrai content à présent que je vous ai vu, & que je puis vous prouver ma reconnoissance. Le Religieux lui dit, qu'il étoit trop payé du service qu'il lui avoit rendu, puisqu'il faisoit un si bon usage de la vie qu'il lui avoit conservée; il ne voulut rien accepter

de ce qu'on lui offroit ; mais il ne put jamais refuſer au Payſan de reſter quelques jours chez lui, où il fut traité comme un Prince : enſuite ce bon homme le força de ſe ſervir au moins d'un de ſes chevaux pour achever ſa route, & ne voulut point le quitter qu'il ne fût ſorti des chemins dangereux, qui ſont en grand nombre dans ces quartiers.

F I N.

TABLE.

RÉflexions sur le style épistolaire. Page 1.
Caracteres des Auteurs les plus connus dans le genre épistolaire. 36
Cérémonial observé dans les Lettres. 50
Lettres familieres & badines. 67
Fragments de mêmes Lettres. 99
Lettres sérieuses & morales. 102
Fragments de mêmes Lettres. 121
Des Reponses & des Billets. 127
Lettres de conseils. 130
Lettres de demande, & Placets. 147
Fragments de mêmes Lettres. 174
Réponses à des Lettres de demande, & Lettres pour accompagner un présent. 177
Fragments de Réponses à des Lettres de demande, &c. 194
Lettres de remerciment. 199
Fragments de mêmes Lettres. 225
Réponses à des Lettres de remerciment. 228
Lettres de félicitation. 236
Fragments de mêmes Lettres. 259

Réponſes à des Lettres de félicitation. 263
Lettres de condoléance. 267
Fragments de mêmes Lettres. 291
Réponſes à des Lettres de condoléance. 294
Lettres de reproches. 297
Fragments de mêmes Lettres. 307
Lettres d'excuſes. 310
Fragments de mêmes Lettres. 321
Lettres à une perſonne qu'on vient de quitter. 324
Fragments de mêmes Lettres. 331
Lettres d'affaires. 333
Lettres de bonne année. 344
Fragments de mêmes Lettres. 363
Réponſes à des Lettres de bonne année. 367
Lettres de recommandation. 371
Fragments de mêmes Lettres. 381
Réponſes à des Lettres de recommandation. 384
Epîtres dédicatoires. 387
Lettres de nouvelles. 398
Fragments de mêmes Lettres. 415
Exemples de Narrations dans le genre épiſtolaire. 418

De l'Imprimerie de LOUIS BUISSON,
place des Cordeliers.

PERMISSION.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé PIERRE BRUYSET PONTHUS, Libraire à Lyon, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Modeles de Lettres sur différents sujets*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *trois années consécutives*, à compter du jour de la date des présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : A la charge que ces présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs

& Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sr. de Lamoignon ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sr. de Lamoignon, le tout à peine de nullité des présentes ; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la Copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander d'autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre bon plaisir. Donné à Versailles, le dix-septieme jour du mois

d'Avril, l'an de grâce mil ſept cent ſoixante-un, & de Notre Regne le quarante-ſixieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL,

Signé, LEBEGUE.

Régiſtré ſur le Régiſtre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 314. fol. 168. conformément au Réglement de 1723. A Paris, le 5. Mai 1761.

Signé, G. SAUGRAIN, *Syndic.*

[illegible] 19 52 707, 306

[illegible] 116 128 216 226 252 325 357 36

[illegible] 148 217 275

[illegible] 398